

# BIBI FRICOTIN

**BIBI FRICOTIN**  
FAIT LE  
TOUR DU MONDE

PAR L. FORTON



# BIBI FRICOTIN fait le tour du monde

Bibi Fricotin, devenu un as du système D, avait conquis l'amitié et la reconnaissance de M. Bobino, directeur d'un cirque forain. Hélas! Bibi avait confondu tant de coupables, il s'était attiré tant de haines que ses ennemis se vengèrent sur

le cirque. Celui-ci fut dévoré par le feu il y a quelques jours. Les quotidiens, d'ailleurs, relatèrent ce sinistre. Or, voilà que, la semaine dernière, le directeur du *Petit Illustré* reçut la visite du dessinateur Forton, lequel illustra si drôlement les pre-

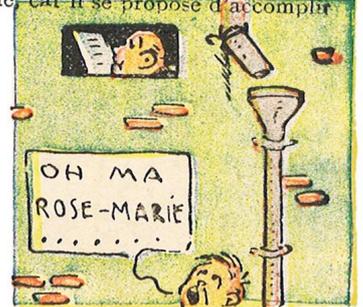
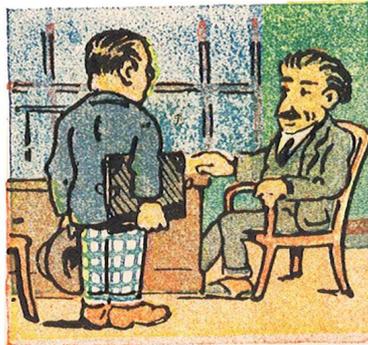
mières aventures de Bibi. « Petit bonhomme vit encore! s'écria le visiteur. — De quel bonhomme s'agit-il? demanda le directeur qui n'était pas à la page. — Hé! parle-moi, de Bibi Fricotin! Je vous l'amène, car il se propose d'accomplir



le tour du monde sans un sou en poche. — Mais alors, voilà de quoi intéresser et amuser nos millions de lecteurs. Qu'il entre, ce brave Bibi! » Et Bibi entra : « Bonjour, m'sieurs et dames, la société! Alors, m'sieu, c't'ami vous a parlé de mes projets?

— J'en pense le plus grand bien, » répartit le directeur, qui promit à notre héros une prime de cent mille francs s'il accomplissait son raid autour du globe. Ébloui, Bibi assura qu'il ferait des prodiges. Et il sortit. « En disant que je partirais sans un

sou en poche, j'ai peur de m'être trop avancé! songeait notre jeune Bibi. Il faut bien que je recueille tout de même de quoi me payer un verre de coco. Comme j'ai une très vilaine voix, je vais chanter quelque chose au monsieur qui lit son journal à sa



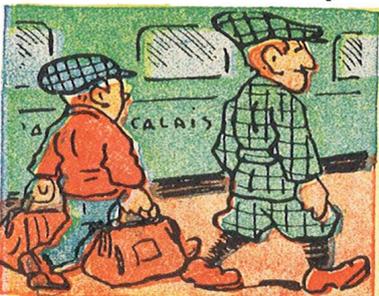
fenêtre. Je ne m'arrêterai que lorsqu'il aura donné. » Et, d'une voix de fausset, il entonna une chansonnette à la mode. « Assez! Assez! cria le monsieur, tu m'écorches les oreilles! — J'en suis bien aise, rétorqua Bibi en arrachant au mur un tuyau de



zinc surmonté d'un entonnoir. Tenez, monsieur, déposez votre offrande là dedans. Je chante pour la caisse de secours des inondés de la Butte Montmartre. » Le monsieur jeta quelques sous. « Tiens, crapaud, et à la gare! — Entendu, m'sieu, j'y



vais de ce pas... » Arrivé à la gare du Nord, Bibi avisa un Anglais qui portait deux valises. Dans l'espoir d'être gratifié d'un bon pourboire, il dit au voyageur : « Repassez-moi ça, allez. Je suis solide, et je peux vous accompagner jusqu'au quai avec



un de vos baluchons au bout de chaque bras. » L'Anglais accepta l'offre de Bibi qu'il trouva très amusant. Il grimpa dans un compartiment du rapide de Paris-Calais. Là, il retint son coin puis, avant de se diriger vers le buffet, il dit au commissionnaire : « Vô, gardez le petite



bagage à moa, je avais très faim. — Soyez tranquille, m'sieu l'Englishman. Si vous me rapportez un gâteau, je n'y verrai pas d'inconvénient. » Alors, Bibi, assis entre les deux valises, attendit patiemment l'insulaire. Mais celui-ci ne revint pas. Des coups de sifflet retentirent et



le rapide se mit en marche. Bibi ne lâcha pas les valises. « Eh bien! elle est bonne, celle-là! Plus d'Anglais! Moi qui comptais sur un pourboire! Tant pis! je descendrai à la première station et j'expliquerai le cas au chef de gare. » Mais le train filait à toute allure sans s'arrêter.



Et voilà qu'un contrôleur entra brusquement dans le compartiment. « Ton billet, mon garçon ? — Pas de billet, je garde les valises d'un Anglais qui a raté son train ! » Très embarrassé, le contrôleur répondit :

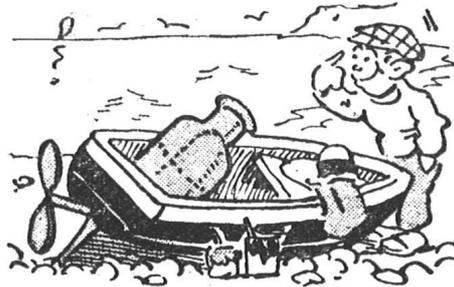


« C'est très ennuyeux. — surtout pour l'Anglais. — Et pour toi aussi. — Hein ! ces deux valises pleines peuvent répondre du prix de mon voyage. » Et c'est ainsi que le jeune Fricotin accomplit la première étape

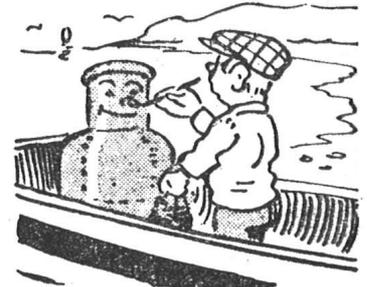
de son raid. Comme on voulait le retenir à Calais, en attendant que l'Anglais eût donné de ses nouvelles, Bibi se montra inquiet. Il brûla la politesse à ces messieurs et vint s'échouer sur le quai d'embarquement



du *Bayard*, paquebot qui allait mettre le cap sur Douvres. « Je monterais bien avec tous ces gens-là, se dit-il, mais j'aurais peut-être plus de mal à m'échapper la seconde fois que la première. » Une affiche attira son attention. Il s'agissait d'une



course en canot pour le lendemain. Le premier qui accomplirait la traversée de Calais recevrait deux mille francs. Ce concours aurait laissé Bibi tout à fait indifférent s'il n'avait découvert sur la plage une petite barque à vapeur et quelques pots



de peinture. Une idée lui traversa l'esprit. Il s'agissait de rendre l'esquif méconnaissable. Vite, il le camoufla à grands coups de pinceau, puis il peignit une tête sur le tuyau de la chaudière. Il habilla ensuite celle-ci avec des effets trouvés dans la bar-



que. Puis Bibi mit l'embarcation à la mer et la conduisit à l'extrémité du môle où il l'attacha. A présent, il était tranquille. Bien malin eût été le propriétaire du bateau s'il l'avait reconnu. Bibi dormit là comme dans un lit. Et le lendemain, à l'aube,

il alluma la chaudière. Personne alors n'aurait soupçonné que la fumée qui sortait de la pipe du bonhomme était celle d'une chaudière. Bibi vint donc se ranger sur la ligne des concurrents. Le speaker tira un coup de pistolet. Toutes les barques partirent



ensemble et Bibi ne tarda pas à prendre une belle avance sur les concurrents. « Et moi, je suis handicapé, j'emène mon oncle, le père Baptistin, marchand de guignols. Lui et sa pipe, ça fait du poids. » Il ramait pour la frime, simulant une dépense

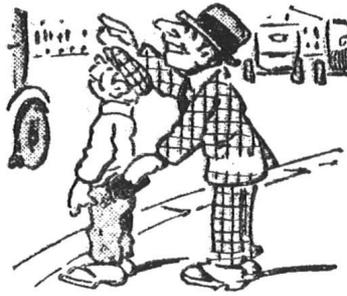


d'énergie considérable qui faisait l'admiration des Anglais de l'autre côté de la Manche. « Voilà, disaient-ils, un gaillard extraordinaire. A lui la palme ! » Alors, Bibi entendit les acclamations de la foule. Lorsqu'il sentit la barque toucher le fond, il



lâcha les rames et, sans craindre de se mouiller les pieds, accourut au-devant de ces messieurs du jury. « Salut, messieurs ! Vous avez devant vous Bibi Fricotin. » Le président du jury lui donna l'accolade en lui disant : « Nous vous félicitons, jeune

homme, et vous proclamons recordman de l'aviron toutes catégories. » Bibi toucha ses deux mille francs, ce qui allait lui permettre de prendre le train pour Londres avant que la supercherie ne fût découverte.



Bibi s'empressa donc de prendre le train. Et son voyage s'effectua dans les meilleures conditions. Il sortit de *Charing-Cross-Station* en murmurant : « Maintenant, il s'agit de faire appel au système D. » Il

avait appris l'anglais avec les clowns du cirque Bobino, aussi ne fut-il pas embarrassé pour interpellier un passant et lui demander quel était le monument qu'on voyait au bord de la Tamise. Le gentleman le rensei-

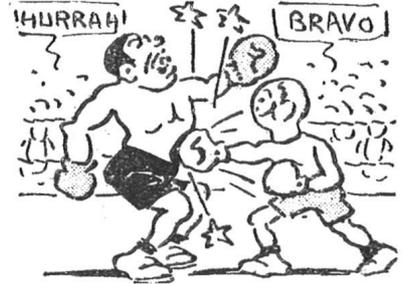
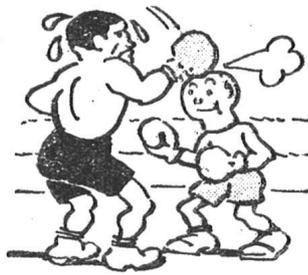
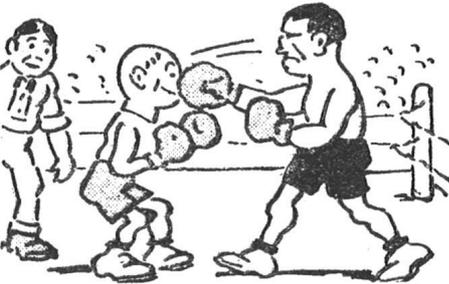
gna : « C'est la Tour de Londres, mon ami. » Mais, en même temps, il le délésta de son porte-monnaie. De sorte que le pauvre Bibi constata bientôt qu'il avait été refait. « Ça commence bien, grogna-t-il. Tiens, voici une



affiche qui me donne une idée. Je vais aller trouver l'organisateur des matches de boxe et je vais lui proposer une exhibition pour égayer la fête. Je vais lui parler du succès qu'elle a obtenue déjà au cirque Bobino. »

Et sur une cruche trouvée dans un terrain vague, il peignit un visage qui lui ressemblait beaucoup, mais vieilli de vingt ans. Ceci fait, il alla trouver le grand manitou de l'établissement de boxe auquel il

soumit son idée. Celle-ci fut adoptée avec enthousiasme. Bibi allait donc figurer un nain âgé de trente-cinq ans. Il serait mis en présence de Jim Mastoc, un terrible poids lourd. Celui-ci consentait à se laisser vain-



cre à condition de toucher la forte somme. Et, le soir, ce match sensationnel faisait réaliser le maximum de recettes aux organisateurs du spectacle. Le *speaker* présenta les combattants : « Mesdames et mes-

sieurs, vous allez voir maintenant le géant Goliath aux prises avec le nain David. » Et le combat commença acharné. Les spectateurs tremblaient pour le nain. « Jim Mastoc aura bien vite fait de lui mettre la figure en

compote, » disait-on de toutes parts. Bibi demeurait impassible sous les coups formidables que lui portait son adversaire, et pour cause. Au troisième round, Bibi, auquel tous les coups étaient permis en raison de sa



petite taille, en termina avec son adversaire. Celui-ci s'écroula, ainsi qu'il était convenu, et ne se releva qu'après les dix secondes comptées par l'arbitre. Il était *knock-out*, ce qui déclencha dans la salle un enthousiasme indescriptible. C'est Bibi qui

avait le sourire sous sa cagoule de grès ! Il s'empressa de disparaître pour se débarrasser de sa cruche qui lui tenait vraiment trop chaud. A peine était-il arrivé dans sa loge qu'il reçut la visite d'un *impresario* du nom de Tom Plum. « Mon ami, lui dit le

personnage, je suis à la recherche de numéros sensationnels et je peux faire votre fortune si vous consentez à m'accompagner en Amérique. — En Amérique ! s'écria Bibi, alléché, quand vous voudrez. Je signe l'engagement des deux mains. »



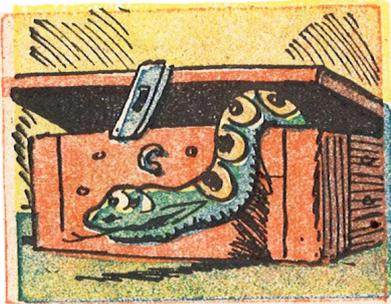
Et voilà comment, le lendemain, Bibi prenait le train avec Tom Plum pour Liverpool. « Quand je serai arrivé là-bas, se disait le jeune Fricotin, je m'empesserai de disparaître, car je ne tiens pas à ce qu'il me mette



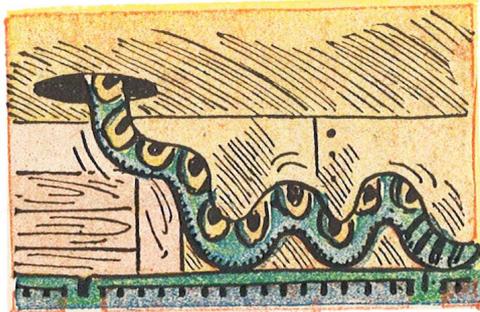
en présence de Carnera, le géant italien. » Le lendemain, il embarquait en compagnie de Tom Plum sur le *Trafalgar* qui transportait tout un cirque anglais qui allait donner des représentations outre-Amérique. Il



y avait même une ménagerie à bord, car on entendait des rugissements qui venaient de l'entrepont. « Ah ! ah ! s'écria Bibi. Je me retrouve dans mon élément. Et je lâcherais volontiers Tom Plum, qui veut m'opposer



de terribles cogneurs, pour me faire admettre au nombre des artistes de ce cirque. Je vais naviguer en conséquence. » Or, le gardien des animaux avait oublié de fermer au cadenas la caisse spéciale qui contenait l'énorme



serpent python Fifinoiseau. Celui-ci quitta ses appartements et commença une petite balade dans l'entrepont en se disant : « Je ne vois pas beaucoup de lapins par ici. » Car Fifinoiseau, pareil à tous les serpents



en captivité, ne se lassait pas du lapin. Notre python n'eut pas besoin d'ascenseur pour s'introduire et s'élever jusqu'à la bouche d'une manche à air contre laquelle se trouvait appuyé un paisible passager à lunet-



tes, qui répondait au nom de Mouchabœuf. Celui-ci eut soudain une surprise singulière. Son chapeau se souleva comme mû par une force invisible. « Oh ! m'sieu Tom Plum, dit Bibi, regardez donc le bonhomme,



là-bas, il nous salue sans mettre sa main à son canotier. — Mais non, c'est le vent, répondit Tom Plum. — Ah ! c'est curieux. Je croyais qu'il vous connaissait. » Voilà que, pour la seconde fois, ce bon Fifinoiseau



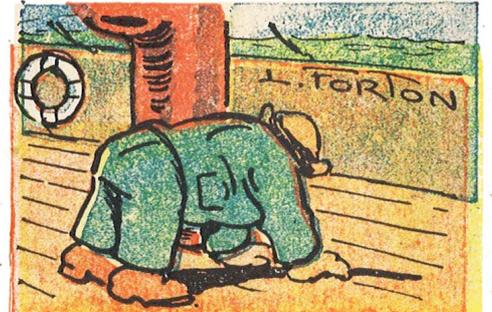
mystifia M. Mouchabœuf. Cette fois, Bibi partit d'un grand éclat de rire en voyant le bonhomme se mettre en colère. « Enfin, qui est-ce qui s'amuse à soulever mon chapeau ? glapit le passager. Qu'il recommence, il va



connaître la peinture de mon soulier. » Et M. Mouchabœuf reprit sa place devant la bouche d'aération, en se promettant de confondre le farceur. Mais, cette fois, le chapeau fut absorbé brusquement par la bouche d'aéra-



tion. Alors, M. Mouchabœuf entra dans une fureur indicible. « Je l'aurai, celui qui s'amuse à me faire des blagues... Mon chapeau, espèce de polisson, rendez-moi mon chapeau ou je fais un scandale ! » Bibi se tor-



daît de rire. « Regardez-le donc, m'sieur Tom Plum, il va en attraper une congestion. » Et il cria au bonhomme : « Il est dans le pavillon du haut-parleur, votre canotier, hé, m'sieur ! »



A ce moment, M<sup>me</sup> Mouchabœuf accourut. « Mais qu'est-ce qui te prend, Théodore ? Pourquoi fais-tu le singe ? — Je cherche mon chapeau qu'un invisible mystificateur vient de m'enlever. » Et voilà que M<sup>me</sup> Mou-



chabœuf, qui s'était placé devant la cheminée d'aération, eut une surprise encore plus désagréable. Fifi-noiseau, au moyen de la longue fourche qui lui servait de langue, lui arracha sa belle perruque acajou. M. et



M<sup>me</sup> Mouchabœuf se regardaient avec confusion. « Tu vois, Baptistine, tu viens d'être victime, comme moi, du même polisson. — Une perruque de cinq cents francs ! — Eh bien, maintenant, qu'est-ce que tu vas mettre



sur ton pauvre crâne pour remplacer la perruque ? » M<sup>me</sup> Mouchabœuf s'était retournée, stupide d'ahurissement. Elle se trouva face à face avec Fifi-noiseau coiffé de la postiche. A cette vue hallucinante, les deux



époux faillirent tomber à la renverse. Une folle terreur leur fit retrouver soudain l'élasticité de leurs jarrets. « Au secours ! au secours ! criaient-ils, le serpent de mer s'est introduit dans le bâtiment. » Les

appels de détresse des deux vieux peureux attirèrent le commandant du *Trajalgar*. « Vô étiez malade ? — Commandant, nous venons de voir une chose effroyable : regardez la tête de ma femme. — En effet, le femme



a vô, il était effroyable. Le mode, il est aux cheveux courts, je sais, mais il fallait pas exagérer. — Mais, commandant, on lui a volé sa jolie perruque. — Volé ! Aoh ! Comment, volé ? — Oui, un énorme serpent qui

lui a fait cette niche, et pris comme niche l'espèce de truc rond qui ressemble à une grosse pipe dont on aurait cassé le tuyau. — Le cheminée d'aération. » Le commandant s'imaginait que les deux énergumènes



avaient été victimes d'une hallucination. Il se rendit devant la cheminée mais fut victime à son tour de la même stupéfiante surprise. « Hein ! commandant, triomphait M. Mouchabœuf, qu'est-ce que je vous disais ! »



Le commandant donna aussitôt à l'un de ses hommes l'ordre de visiter la cheminée. Mais Fifi-noiseau, qui avait la souplesse de l'élastique, descendait aussi vite qu'il montait. En voilà un qui aurait été précieux pour ramoner les cheminées ! Le matelot



eut beau chercher, il ne vit rien et le déclara humblement au commandant. « Dites tout de suite que nous sommes en état d'hypnose tous les trois, repartit le commandant en anglais. — Oh ! commandant, je ne me permettrais pas d'avoir une telle

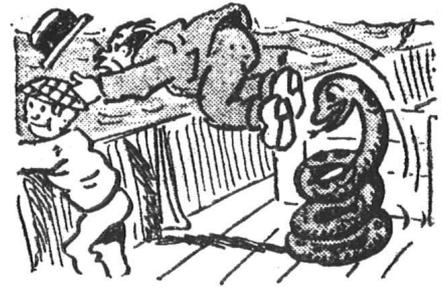
pensée. — Il ne manquerait plus que ça... Eh bien, il faut me chercher à tout prix ce serpent qui a du goût pour les perruques. Mettez-vous à l'œuvre avec vos camarades. Oust ! »



Bibi n'aurait pas donné sa place pour un empire. « Dommage que ce soit si vite fini, dit-il à Tom Plum, ça méritait un deuxième et même un troisième actes. » En effet, les Mouchabouf venaient de se réfugier dans



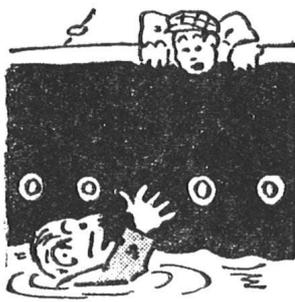
leur cabine. L'attention de nos deux passagers se porta sur un avion qui tentait la traversée de la grande mare aux harengs. Bibi et son manager s'accoudèrent sur le bastingage. Puis, Tom Plum eut le tort de se laisser



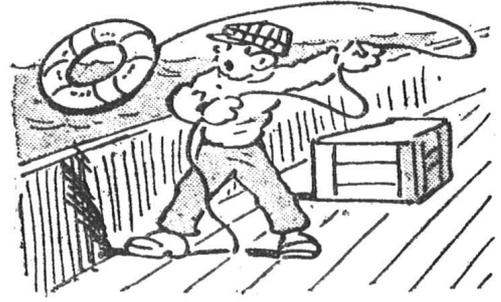
tomber sur un rouleau de cordage. Hélas ! le rouleau de cordage n'était autre que notre terrible serpent python qui se détendit comme un colossal ressort à boudin et envoya le passager par-dessus bord. Notre hom-



me piqua une tête dans l'élément. Bibi, qui, à ce moment-là, regardait de l'autre côté, retourna la tête. Il chercha son nouveau patron. Et voilà que des cris stridents lui parvinrent aux tympans. Il se pencha par-dessus le bastingage et vit Tom



Plum qui se débattait avec les vagues. « Ah ! par exemple, s'écria Bibi, vous avez donc pris la grande tasse pour une baignoire ! — Vite, Bibi, qu'on me sauve ! J'enfoncé. » Nous connaissons tous l'esprit de décision de Bibi. Peu de paroles mais des actes. Bibi



empoigna une bouée et l'envoya à M. Tom Plum. Celui-ci s'agrippa à la bouée. « Tenez bon, patron, je vais appeler l'équipage pour vous sortir du bouillon ; si un requin cherchait à vous attraper, flanquez-lui un bon coup de talon dans l'œil. » Alors Bibi

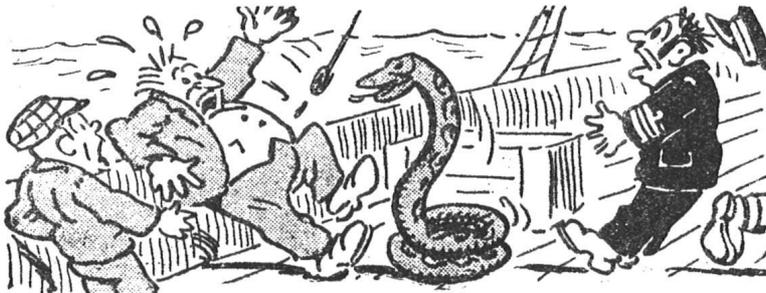


s'empressa d'aller chercher deux matelots qui réussirent à sortir M. Tom Plum de l'onde amère. « Merci, mes amis, haleta le manager. Oh ! cette eau, que c'est donc mauvais ! Une véritable purge ! » Le commandant arriva sur ces entrefaites. « Quoi



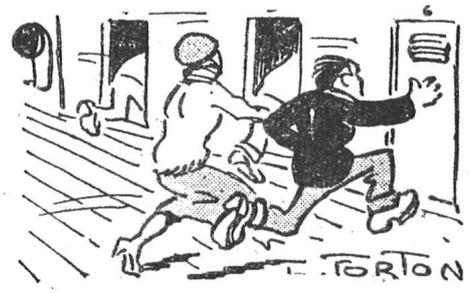
donc, fit-il, vò aviez trop penché vò ? — Mais, pas du tout, commandant. J'étais assis sur ce rouleau de cordage. Tout d'un coup, je me suis senti soulevé irrésistiblement et balancé par-dessus bord. Je crois que les catapultes de jadis n'avaient pas

plus de force. — Qu'est-ce que vò chantez à moa ? répartit le commandant ironique. Il fallait soigner vò... Yes. » Tom Plum insista : « J'ai été soulevé par ce rouleau. » Et il piqua ledit rouleau de la pointe de son soulier. Mal lui en prit, car Fifinoiseau se détendit



brusquement, le toisa d'un coup d'œil foudroyant. Ce fut alors une minute d'épouvante. Tom Plum tomba dans les bras de Bibi qui eut la force de le retenir. Et tous les deux filèrent avec une vélocité que dépassait la peur d'être broyés par le redoutable rep-

tile. Tous les passagers regagnèrent en vitesse leurs cabines, tandis que le commandant allait prévenir le propriétaire de la ménagerie. Et Bibi disait à son manager ruisselant : « Ah ! m'sieu Tom Plum, j'en ai calmé de plus terribles que celui-là, voyez-vous.



Seulement, il m'aurait fallu un flageolet. — Eh bien, répondit Tom Plum, va donc demander au cuisinier qu'il t'en ouvre une boîte. Il en a, en conserve, des flageolets. »



Une battue fut aussitôt organisée pour rechercher le fugitif. Le commandant donnait des ordres impérieux à ses matelots : « Il faut vous y mettre tous, vous entendez. Et puis qu'on m'appelle le gardien de la ména-

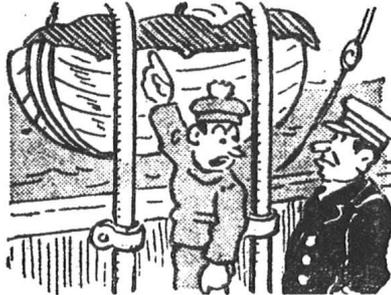


gerie, que je lui secoue les puces ! J'aurais, dans mon équipage, un gaillard aussi peu vigilant que je le ferais mettre aux fers. » Soudain, deux matelots crurent apercevoir l'extrémité de la queue de Fifinois-

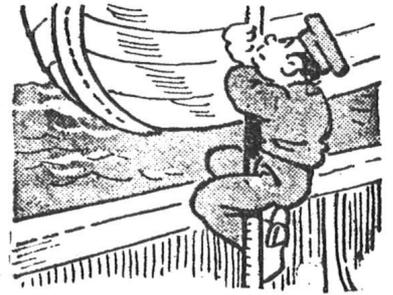
seau. « Nous le tenons ! s'écria l'un des hommes. Tu vas voir, Thomas, ce coup de massue que je vais lui appliquer sur ses derniers anneaux. Attention, écarte-toi. Une, deux, trois... Paf ! » Et, soudain, des cris de douleur



se firent entendre. William avait fait erreur. Il ne s'agissait pas du boa mais du pied d'un passager nommé Clochard. Celui-ci avait eu le tort de se déchausser pour se délasser les orteils. Il eut beau chercher l'auteur du coup de massue, ce fut peine inu-



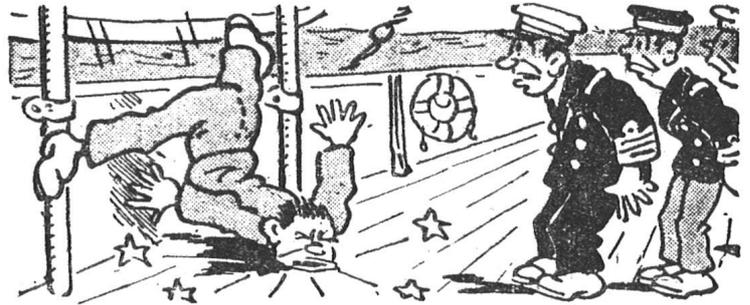
tile. William, effrayé de son erreur, s'était empressé de déguerpir. Quant à Thomas, il venait de rejoindre le commandant et lui suggérait l'idée que le python fugitif pouvait être caché sous la bâche d'un canot de sauvetage. « Eh bien, répondit sèche-



ment l'officier, quand vous me montrerez le canot, ça n'avancera pas à grand'chose ; vous n'avez qu'à grimper pour jeter un coup d'œil. — Mais, mon commandant, s'il me saute à la figure ? — Quoi, à la figure ! Il ne vous mangera pas. Vous êtes plus



gros qu'un lapin. Allez, mon garçon, faites votre devoir. J'ai dit. » Thomas procéda à l'ascension d'une des croix, mais à peine eut-il soulevé la bâche, qu'il cria : « Le voilà ! Il me griffe ! Au secours ! » Dans son émotion, Thomas ferma les yeux et se



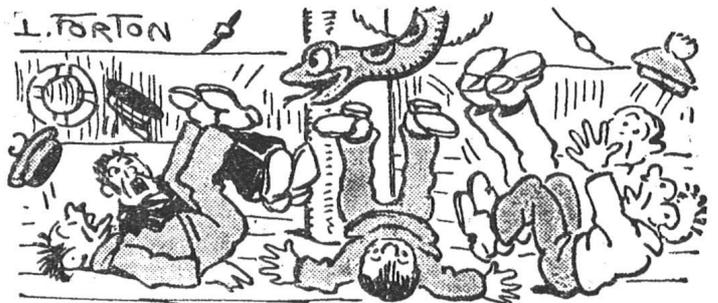
pencha en arrière. « Nigaud, vociférait le commandant, vous venez de prendre le chat du bord pour le serpent. » Mais le pauvre Thomas s'écrouta sur le pont : « Oh ! aïe, aïe, ma mâchoire inférieure ! » Le commandant haussa les épaules et s'adressant à son second :

« Non, jamais je n'ai vu un matelot plus stupide. Relevez-vous donc au lieu de faire la grimace. — Je me suis cassé une dent, gémit Thomas. — Une dent ! En voilà une affaire ! Moi je porte un râtelier complet. » Et le commandant, haussant les épaules,

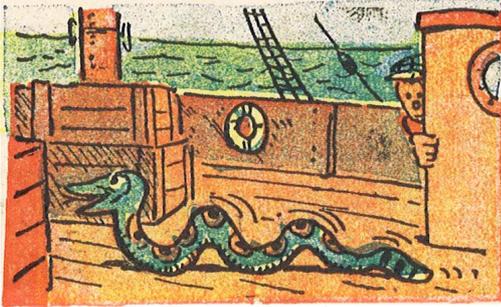


s'éloigna exaspéré. Ayant lancé un coup de sifflet pour réunir tous ses hommes, il les blâma de leur incapacité : « C'est pourtant plus gros qu'une mouche, un serpent python, et pas un seul d'entre vous n'a pu le découvrir ! Il ne doit pas être loin, pour-

tant ! » Le commandant ne croyait pas si bien dire. Un long sifflement se fit entendre. Et Fifinoisseau, qui se trouvait suspendu aux cordages du mât, arriva comme pour mettre son grain de sel à la conversation. Son apparition inopinée provoqua une



réelle panique. Le commandant et ses hommes ne purent supporter la vue du reptile et s'affalèrent aussitôt, lui présentant autre chose que leur figure.

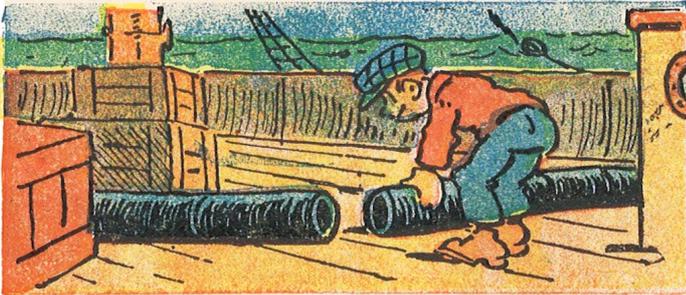


Le commandant s'était ressaisi : « Attrapez-le, attrapez-le ! » commanda-t-il. Mais aucun des matelots ne se souciait d'obéir. On faisait la sourde oreille. « Pour m'avoir, ils peuvent toujours courir, » se disait

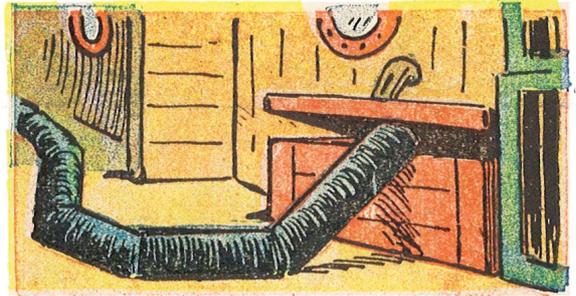


Fifnoiseau en disparaissant entre deux rangées de caisses. Bibi, qui, de loin, avait assisté à cette scène hilarante, résolut d'offrir son concours à ces messieurs. Abordant bientôt le commandant : « Moi, Bibi Fricotin,

dit-il, je peux l'avoir par la ruse, votre boa. Tel que vous me voyez, j'ai appartenu à une ménagerie. J'ai vu que vous transportiez sur votre navire de nombreux tuyaux de grès, permettez-moi de les utiliser et vous



verrez que Bibi n'est pas aussi bête qu'il en a l'air. » Le commandant acquiesça, mais au fond, il n'avait guère confiance. Bibi se mit donc à la besogne. « Ça, c'est le métro. Il aboutit à la station terminus de l'entrepont. Maintenant que les travaux

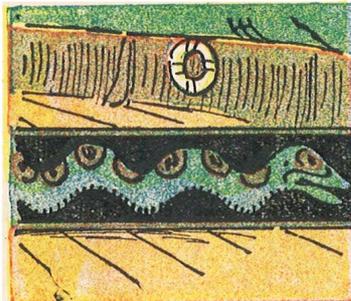


sont terminés, le commandant et son équipage vont voir comment je parle à un serpent boa. » Là-dessus, Bibi s'arma d'une baguette pointue et s'en allant retrouver Fifnoiseau, prisonnier entre les caisses : « Ami boa, dit-il, si tu es bien gentil, tu

ne te feras pas tirer l'oreille. Je parle au figuré, bien entendu... Je ne te prendrai pas par la main (je parle toujours au figuré) pour te mener à l'entrée du tunnel. » Et, piquant Fifnoiseau de sa badine : « Non, non, inutile de tricher. Ne passe pas à



côté. Oh ! tu peux siffler, ça ne me touche pas. Je siffle bien mieux que toi, d'ailleurs... Je pourrais te donner des leçons. » Fifnoiseau, asticoté, daigna enfin obéir. Mais il était plutôt furieux d'être obligé de céder au plus petit homme du bord. « Celui-là,



je le rattraperai, se disait-il. Attends un peu, mon gaillard, que j'aie trouvé une issue ! » C'est qu'il prenait goût à la liberté, ce mauvais diable de Fifnoiseau ! Et puis ça l'amusaient de faire peur à tout le monde. Ce qu'il les secouait, les tuyaux, en faisant



onduler son long corps annelé ! Bibi l'attendait à la sortie. Quand il le vit apparaître, il cria : « Tout le monde descend... Passez muscade. » Et lançant un coup de pied au tuyau qui maintenait le couvercle, il ferma le morillon de la caisse et passa une



baguette dans l'anneau. « Maintenant, mon ami, ne te fais pas trop de cheveux (toujours au figuré). » Le commandant attendait Bibi pour le féliciter de son initiative. « C'était simple comme l'œuf de Christophe Colomb, dit-il avec modestie. — Mais



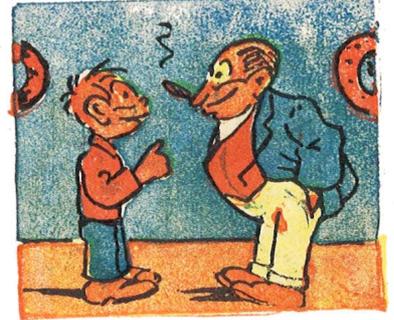
encore fallait-il trouver le système, » s'écria Tom Plum qui, d'assez loin, avait assisté aux préparatifs de capture. Le commandant voulut présider le dîner offert en l'honneur du jeune Fricotin. Et toutes les dames présentes furent pénétrées d'admira-

tion lorsque Bibi leur annonça qu'il était parti pour faire le tour du monde. « Et vous savez, ajouta Bibi, j'en connais des trucs. Avec moi, pas moyen de s'ennuyer une seconde. »

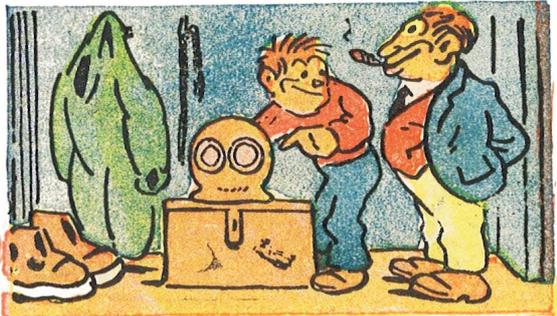


Après le dîner, le commandant du *Trajalgar* et les passagers qu'il avait invités se réunirent dans un petit salon. « Maintenant, s'écria le commandant qui n'engendrait pas la mélancolie, je vais mettre ces messieurs et ces dames à contribution.

Il y a bien ici quelques artistes amateurs ? » A ces mots, une jeune dame offrit de chanter quelques jolis morceaux de son répertoire. La proposition dut accueillir avec faveur. Pendant que les auditeurs de la dame l'écoutaient religieusement chanter



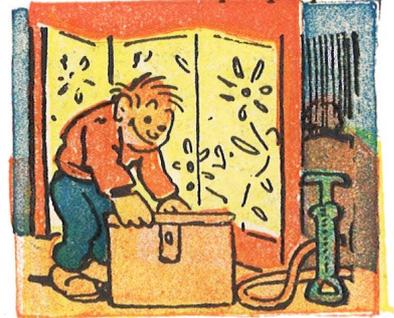
une mélodie russe, Bibi prenait à part Tom Plum. « Ecoutez, j'ai une idée, lui dit-il, nous allons procéder à une séance de magie. Je viens de dénicher dans un réduit un vêtement de scaphandrier. Regardez-moi cette cagoule et dites-moi si elle n'a pas quelque



ressemblance avec M. Mouchabœuf ? — En effet, s'il y avait des moustaches, on pourrait s'y tromper. — Je vais lui en mettre des moustaches, ainsi qu'un faux nez et M<sup>me</sup> Mouchabœuf, elle-même, se laissera prendre à cet artifice. » M. Mouchabœuf qui



aimait et cultivait la plaisanterie laissa Bibi camoufler le vêtement caoutchouté. Et bientôt, notre jeune Fricotin présentait une reproduction fort bien imitée de M. Mouchabœuf, puis, ayant dégonflé le scaphandre, il le remettait soigneusement dans



sa boîte. Or, pendant les préparatifs de notre héros, M. Mouchabœuf avait filé à l'anglaise. Gagné par un irrésistible sommeil, il s'était glissé dans le fumoir et y dormait profondément. Ses ronflements sonores ne s'entendaient pas, car ils se confon-



daient avec le bruit sourd de la machine. La disparition momentanée de M. Mouchabœuf allait donc faciliter l'expérience de Bibi. Il traîna dans le salon la boîte contenant le scaphandre puis annonça : « Mesdames et mes-



sieurs, je vais avoir l'honneur de procéder sous vos yeux à une expérience extraordinaire. Voyez cette boîte qui mesure cinquante centimètres sur soixante-quinze et qui n'a pas plus de trente centimètres de

hauteur. Eh bien ! sachez tous que cette boîte contient M. Mouchabœuf en chair et en os. — Oh ! quelle plaisanterie ! s'écria la femme du passager moustachu. Ce galopin se moque de nous ! — Non, madame, je ne dis

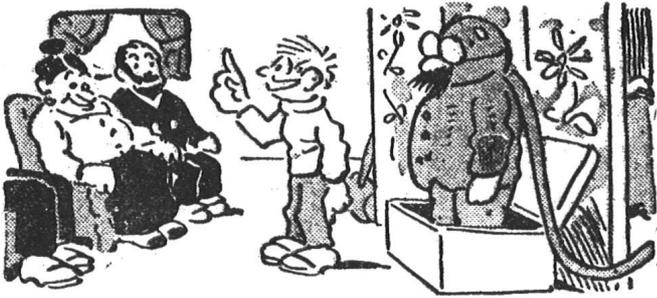


que la vérité et je vais vous le prouver séance tenante. » Là-dessus, Bibi se retourna du côté de la boîte et prononça d'une voix grave une incantation saugrenue pour prévenir Tom Plum. Ce dernier fit fonctionner aus-



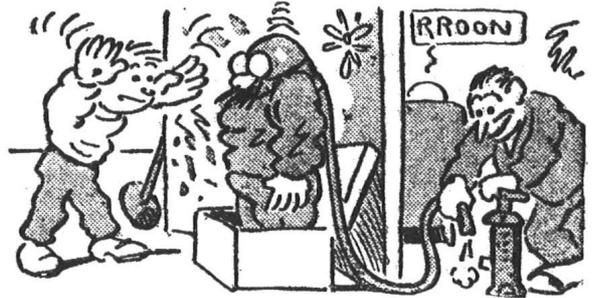
sitôt la pompe à pneus. Et les spectateurs virent alors une tête sortir lentement de la boîte. Puis, le scaphandre, gonflé d'air, finit par apparaître tout entier. « Ah ! par exemple, exclama M<sup>me</sup> Mouchabœuf, éberluée,

mais c'est Anatole, mon cher mari... Comment faisais-tu, Anatole, pour tenir tout entier dans une si petite boîte ? Tu te plaindras des reins en te couchant... »



Bibi pria M<sup>me</sup> Mouchabœuf de garder le silence. « Je dois vous dire que, par des passes magnétiques très sérieuses, j'ai réussi à plonger votre cher époux dans un sommeil hypnotique. Il n'y a que moi qui puisse lui faire recouvrir l'usage de ses sens.

Pour l'instant, je vais faire rentrer le sujet dans sa caisse. » Et, se tournant du côté du scaphandre, Bibi prononça d'autres paroles cabalistiques. Ainsi prévenu, Tom Plum tira le tuyau de la pompe. Et, lentement, le mannequin s'affaissa. Les spectateurs demeu-



raient éberlués du talent de Bibi. « Mais savez-vous qu'il est très précieux en société, ce garçon-là ! disait une dame. — Dans une baraque, il pourrait gagner beaucoup d'argent. » Bibi venait d'empoigner un maillet et l'abattant sur la tête du faux Mou-



chabœuf : « Plus vite que ça, mon ami. — Mais vous allez lui faire du mal à mon Anatole, protesta M<sup>me</sup> Mouchabœuf. — Aucun mal, madame, puisqu'il est plongé, comme je vous l'ai dit, dans un sommeil hypnotique. Je pourrais lui enfoncer des épingles



à tricoter dans les bras, il ne sentirait rien et vous ne verriez même pas s'échapper une goutte de sang. » Ayant fait disparaître complètement le scaphandre dans la boîte, Bibi rabattit le couvercle. Et ce dernier geste fut accueilli par une salve

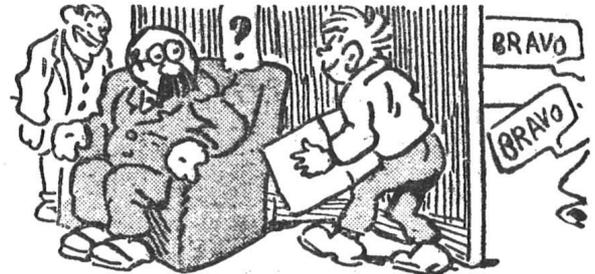


d'applaudissements : « Mesdames et messieurs, dit Bibi, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier. » Enlevant alors la caisse, il disparut, tandis que M<sup>me</sup> Mouchabœuf s'écriait : « Faut-il qu'il soit fort, ce jeune garçon, pour porter mon mari aussi faci-

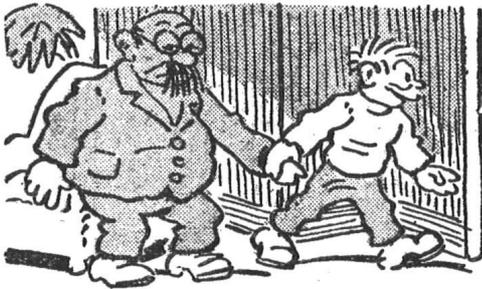


lement ! » Bibi venait de gagner le fumoir où ce brave M. Mouchabœuf avait été réveillé par les applaudissements de l'assemblée. Il demanda : « Qu'est-ce qu'on voit donc de beau de l'autre côté, mon petit ami ? —

Je viens de faire un tour de prestidigitation. Voyez-vous cette caisse ? vous êtes censé être dedans. — Qu'est-ce que tu me chantes là ? En voilà une idée ! Et les spectateurs ont cru à une bourde pareille ? — C'était telle



ment bien imité ! — Il faudrait refaire cette expérience sur ma femme. — Entendu. Mais pour l'instant, venez saluer l'honorable assistance. » Alors Bibi, prenant M. Mouchabœuf par la main, le tira dans le salon. « On vous



réclame. Les gens s'impatientent. » Bibi présenta alors le sujet aux passagers réunis sous la présidence du commandant. « Je viens, dit-il, de réveiller M. Mouchabœuf. Vous constatez, madame, que votre cher mari n'a pas trop souffert d'avoir été mis

en boîte comme un poulet à la gelée. — En boîte, répartit M. Mouchabœuf, ça m'est arrivé une fois lorsque j'étais militaire. » Et il riait dans sa grosse moustache. « Alors, vraiment, Anatole, tu n'as rien senti ? demanda M<sup>me</sup> Mouchabœuf. — Ma foi non,



j'étais trop profondément endormi. Je rêvais même que nous faisons naufrage. — Diable ! répartit le commandant, vous avez le sommeil plutôt tragique ; espérons qu'un tel événement ne se produira pas. »



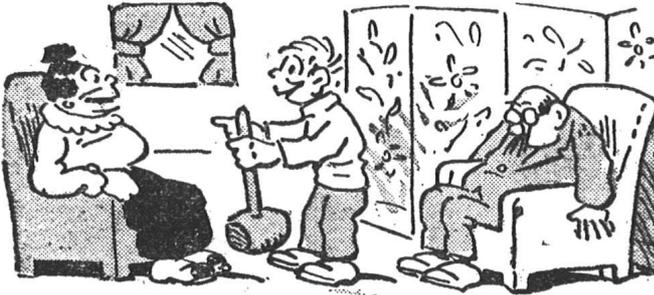
« Après une expérience comme celle-là monsieur Mouchabœuf doit être assez fatigué. — Ma foi, répondit le bonhomme, le fait est que je suis rompu. » Bibi lui avança un fauteuil : « Asseyez-vous, mon brave homme, je vais vous endormir à



nouveau, car l'honorable assistance crie bis. Elle en veut pour son argent. » Et Bibi joua très habilement la comédie de l'hypnotisme. M. Mouchabœuf n'avait pas eu besoin des passes magnétiques du prestidigitateur amateur pour se remettre à



ronfler. « Reconnaissez-vous, mes-ames et messieurs, que cet honorable passager est un merveilleux sujet d'expérience ? Son sommeil hypnotique le rend complètement insensible aux piqûres et aux coups. Tenez, madame Mouchabœuf, pre-



nez ce maillot et cognez, vous ne réussirez même pas à réveiller votre mari. — Tu es bien sûr que je ne lui ferai aucun mal à Anatole ? — Ne vous l'ai-je pas prouvé tout à l'heure ? Votre mari ne sentira pas plus le coup que la piqûre d'une puce...



seulement n'oubliez pas de prononcer les mots cabalistiques. — Voyons, arriverai-je à me loger tout ça dans la tête ? — C'est pourtant bien simple. Donc plus d'hésitation ! » Encouragée par les perfides exhortations de Bibi, M<sup>me</sup> Mouchabœuf

articula les mots magiques qui devaient mettre Anatole à l'abri de toute meurtrissure. Tandis qu'elle levait son maillot, Bibi disparut en étrangeant une irrésistible envie de rire. « Attention, monsieur Tom Plum, dit-il à son compère, vous allez



entendre les braillements de M. Mouchabœuf. » La bonne dame, qui était la candeur personnifiée, laissa tomber le maillot sur le crâne d'Anatole. Mais voilà que celui-ci poussa un affreux rugissement et s'écrouta sur le plancher. « Eh bien, quoi donc ?

demanda ingénument M<sup>me</sup> Mouchabœuf, tu as senti quelque chose, Anatole ? — Comment, c'est toi, Valentine, qui viens de me servir ce coup à assommer un hippopotame ? Tu es devenue folle, ma parole ! — Pourtant le petit jeune homme

m'avait assuré que... — Le petit jeune homme, le petit jeune homme, trancha amèrement M. Mouchabœuf, il s'est moqué de toi, le petit jeune homme. — Miséricorde, voilà ton pauvre crâne qui enfle, qui prend la forme d'un pain de sucre. — Il y



a de quoi ! Tu n'y vas pas avec le dos de la cuiller. » Le commandant et les passagers se tordaient de rire, ce qui aggravait la colère de M. Mouchabœuf et la confusion de Valentine. Bibi dut intervenir : « Madame, vous

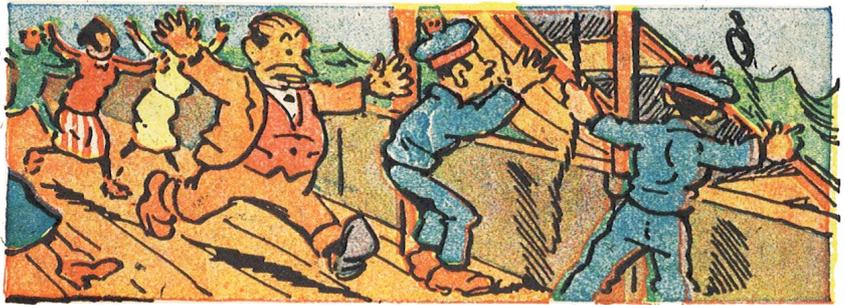
avez commis une erreur en prononçant les mots magiques, vous avez fait passer Ali-Baba avant pyjama, c'était mettre la charrue avant les bœufs. Si vous voulez, nous recommencerons l'expérience quand mon-



sieur votre mari sera guéri. — Recommencer, recommencer, protesta M. Mouchabœuf. Ah çà ! il est fou, ce galopin-là, il veut absolument me faire tuer par Valentine ! »



La traversée s'était effectuée sans encombre et le *Trafalgar* était déjà en vue de la côte américaine lorsqu'une terrible tempête s'éleva, jetant le paquebot sur des récifs. Une voie d'eau se déclara dans la coque. Le commandant donna aussitôt des or-

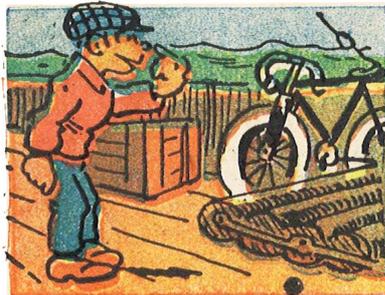


dres pour que les canots de sauvetage fussent mis à la mer. Puis il fit embarquer tous les passagers affolés. Or, un seul d'entre eux ignorait le désastre : c'était Bibi. Il était si profondément endormi que, lorsqu'il se réveilla, il fut tout surpris de voir l'eau arriver

jusqu'au hublot de sa cabine. Inquiet, il évacua sa cabine et grimpa quatre à quatre. Mais, sur le pont, il demeura stupide de saisissement en voyant les canots regorgeant de passagers, s'éloigner du navire. « Ah ! les monstres, ils m'ont oublié dans leur affo-



lement !... « Heureusement, Bibi ne perdait jamais la tête. Avant que le *Trafalgar* ne s'enfonçât dans l'abîme, notre débrouillard fabriqua un radeau. Il eut même le temps de perfectionner son esquif de fortune en y adaptant un cadre de bicyclette. La chaîne



devenait former courroie de transmission et activer une hélice qui propulserait le radeau. Cet ingénieux dispositif permettrait à Bibi de lutter contre le courant et de gagner la côte qu'il voyait se dessiner à l'horizon. « Voilà un moyen d'utiliser une bicyclette



dont le *Système D*, le journal des débrouillards, n'a pas encore parlé. Rien ne développe l'imagination comme le péril. Mais, c'est égal, Tom Plum aurait bien pu me prévenir ! » Tout à coup, le *Trafalgar*, envahi par l'eau, se coucha lentement sur



le côté avant de couler. Le radeau, système Bibi, S. G. D. G. se mit donc à l'eau de lui-même. Et le jeune Fricotin n'eut qu'à monter en selle. « En avant, Bibi, en avant ! s'encourageait-il, le moral est bon, le jarret

aussi. Ah ! si tous ceux que j'ai connus me voyaient pédaler en plein Atlantique, ils seraient renversés... comme le *Trafalgar*. » La tempête s'était apaisée. Bibi trouvait ce nouveau sport vraiment agréable. Il abattait



bien ses dix kilomètres à l'heure. « J'aimerais mieux la route, mais comme il n'y avait pas à choisir !... Le principal, c'est que j'aperçoive la côte ; pas encore les gratte-ciel, mais ça viendra » Pourtant, les heures



semblaient longues à Bibi. « C'est très curieux, observait-il, j'ai beau avancer, je vois toujours la côte à la même distance. » Jamais découragé, Bibi activa le mouvement et comprit qu'avec son système rudi-

mentaire, la progression ne pouvait être que laborieuse. Aussi, avec quel soulagement accosta-t-il sur une petite plage du littoral, située non loin du port de New-York, située non loin du port de New-York. « Et me voilà en Amérique, dit-il sans étonnement



excessif ; en bien, ma foi, jusqu'ici ça ressemble à tout ce que j'ai vu. Des gens habillés comme les spectateurs du cirque Bobino. Où sont-ils donc, leurs Peaux-Rouges et leurs cow-boys ? »



La première étape de son voyage accomplie, Bibi demeura plutôt perplexe. « C'est très beau d'être en Amérique, mais maintenant il faut manger et je n'ai pas un sou. C'est un peu vexant car, enfin, l'Amérique



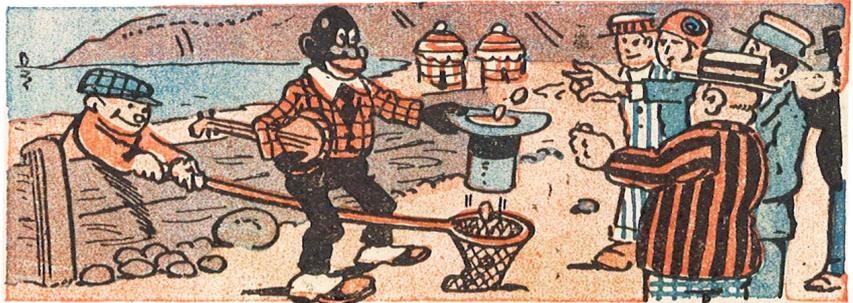
est un pays où l'on se livre à la culture intensive des millionnaires. On m'a même assuré qu'on les mettait en conserve. » Et voilà que les accents métalliques d'un banjo attirèrent son attention. Bibi vit alors, assis con-



tre une palissade, un nègre qui, en pinçant les cordes de son instrument, gémissait une chanson plaintive. Bibi se rapprocha de Bamboula qui, de temps en temps, présentait son chapeau aux passants. Une idée traversa



l'esprit du jeune Fricotin. Subtilisant avec adresse le chapeau du musicien, il en détacha le fond et le remit à sa place. A ce moment Bamboula voyait s'avancer toute une bande de touristes. Il se releva et se mit à entonner

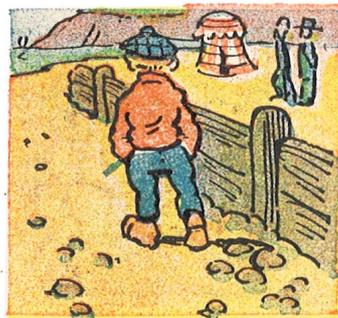


un refrain patriotique. Hommes et femmes, apitoyés, mirent immédiatement la main à la poche et laissèrent tomber dans le chapeau défoncé que leur tendait Bamboula, de nombreux dollars. Mais Bibi, ayant prévu la

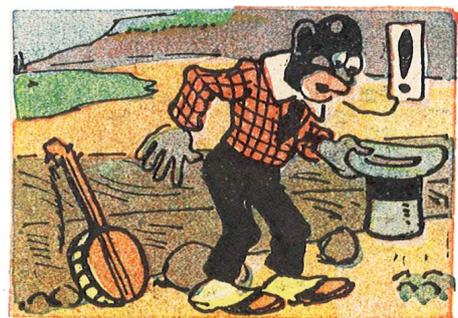
générosité des riches touristes, venait d'allonger une époussette entre les jambes du moricaud. « A moi les pépettes... Merci bien, messieurs et dames. » Lorsque les bienfaiteurs de Bamboula se furent éloignés, Bibi



ramena l'époussette et fut ébloui par son contenu. « Diable, c'est un bon métier que celui de nègre musical ambulant aux Etats-Unis ! Me voilà presque riche. » Ayant empoché tranquillement les pièces d'argent, Bibi



remit l'époussette où il l'avait trouvée et partit en sifflant la *Marseillaise*. Mais alors quel ne fut pas l'ahurissement de Bamboula lorsqu'au moment de compter la recette, il s'aperçut que non seulement les dollars s'étaient

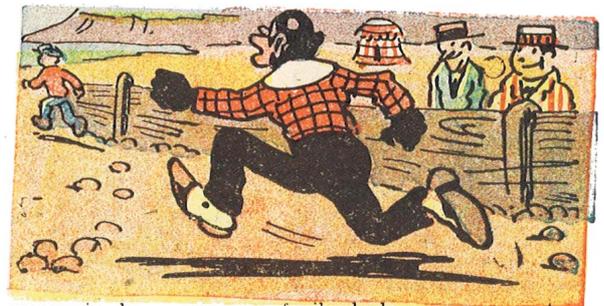


volatilisés, mais encore que son haut de forme n'avait plus de fond. Le malheureux ne savait à quelle cause attribuer ce curieux phénomène de nettoyage par le vide. Soudain, un quidam, qui avait été témoin du petit



manège indélicat de Bibi, s'approcha du moricaud tout pantois. « Vous vous demandez quel est votre voleur, sans doute ? Eh bien, c'est ce galopin que vous voyez filer là-bas. Il s'y est pris très adroitement pour vous soufler votre recette. Il ne faut pas le

rater. » Le bon nègre remercia le monsieur du précieux renseignement et s'élança à la poursuite de Bibi. Ce dernier, entendant un bruit de galop derrière lui, murmura : « Plus de doute, je suis repéré. Et il a de longues jambes, le nègre. Il ne me



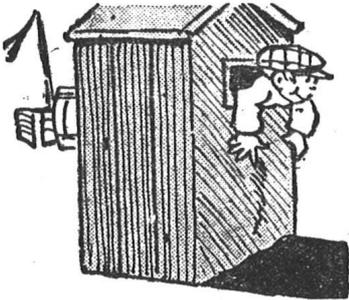
sera pas facile de le semer en route. — Au voleur ! au voleur ! » vociférait Bamboula. Alors, Bibi accéléra le mouvement, cherchant déjà une combinaison ingénieuse pour se soustraire à la fureur de sa victime.



« Diable, il court plus vite que moi, le gaillard. Je ne vais pas peser lourd dans ces mains-là. Si ne je couche pas ce soir en prison, ce sera sûrement à l'hôpital qu'on me transportera. » Par bonheur, une cabine se trouvait

sur le chemin de notre jeune larron. « Coûte que coûte, il faut que je m'introduise là dedans. Je m'y enfermerai et lui renverrai ses dollars par l'ouverture en as de carreau. Et, pour qu'il me laisse la paix, je lui

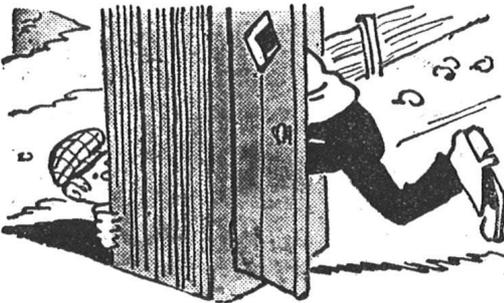
promettrai un très billant engagement dans un dancing parisien. » Bibi pénétra facilement dans la cabine et il eut la joie de constater qu'il y avait au fond une lucarne non vitrée par laquelle il pouvait



s'échapper. Mais, pour cela, il fallait attendre que Bamboula eût gagné du terrain. Avec une remarquable souplesse Bibi se hissa jusqu'à la seconde ouverture et se laissa glisser à l'extérieur. Puis il s'accroupit en marmottant : « Mon pauvre négro,

voici changées mes bonnes dispositions. Tu ne les tiens pas encore, tes dollars. » Le négro se répandit en menaces terribles. « Je te tiens, cette fois, petit voleur, je te tiens. Non seulement tu rendras la recette, mais encore tu vas connaître la pointure

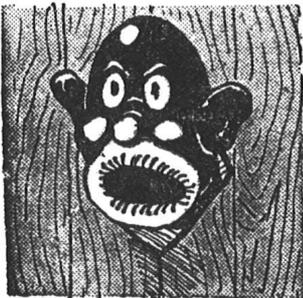
de mes *pumps* (escarpins en anglais). Je veux t'assommer sur place. » Comme Bamboula chaussait du 53 fort on juge que la punition pouvait être exagérément disproportionnée au délit. La peau de Bibi en aurait fumé. Le négro ne courait plus, il bondis-



sait comme un jaguar. Il s'engouffra dans la cabine, persuadé qu'il tenait son filou. Hélas ! il ne tenait rien du tout. Il en était pour son effrénée galopade. Bibi, vif comme l'éclair, poussa la porte derrière lui et tira le verrou. « Reste un moment entre

ces planches, mon bonhomme, ça va te calmer les nerfs, et ne t'agite pas trop car la baraque n'est pas très bien calée ; si elle tombait en avant, tu pourrais t'écorcher tes belles lèvres en anneau de rideau. » Bamboula passa la tête par le judas et, voyant

Bibi détalé, jeta des cris à amener toute la population. « Moi, Bamboula, me faire voler et mettre en boîte par un petit galopin que je pourrais fourrer dans ma poche, c'est un peu vexant tout de même. » Ses vociférations attirèrent un policeman attaché



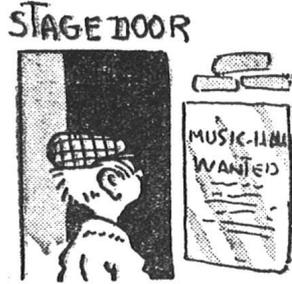
à la surveillance du port. « Qu'est-ce que vous faites dans ma guérite, vous, qui vous a permis de vous installer ici ? — Je vais vous expliquer, monsieur le policeman... Mais tout d'abord sachez que je suis musicien. — Abrégez, abrégez. — J'ai été enfermé là

dedans par un jeune pickpocket qui m'a dépoillé de ma recette. — Pourquoi êtes-vous entré ? — Parce qu'il y est entré lui-même. — Et où est-il ? — Mais il en est sorti, monsieur le policeman. — Comment, sorti ? Je ne comprends pas. Je crois que c'est

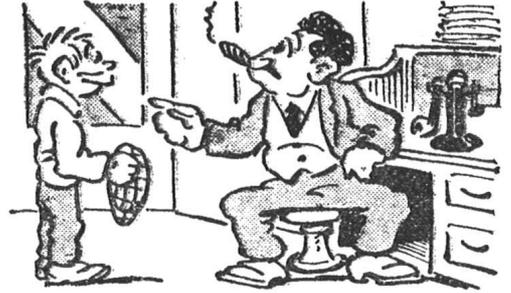
vous le filou et vous allez être bouclé, car tout ce que vous me racontez n'est pas clair. » Et l'innocent Bamboula fut conduit au poste de police tandis que Bibi courait toujours.



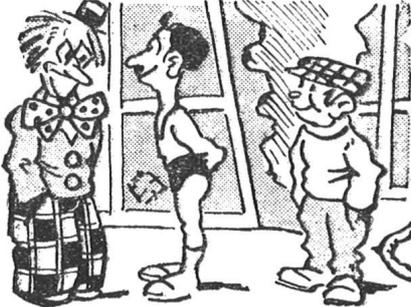
Bibi, ayant réussi à gagner le centre de la station balnéaire, prit un peu de repos sur le banc d'une avenue et compta les dollars subtilisés à Bamboula. « Maintenant, il s'agit de faire fructifier cette petite fortune-là. »



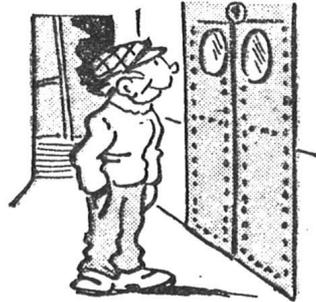
Sans être très fort en anglais, il comprit, par une affiche placardée près de l'entrée des artistes d'un music-hall, que l'on demandait des figurants. « Ça me va, dit-il, je vais me présenter. » Se renseignant près des



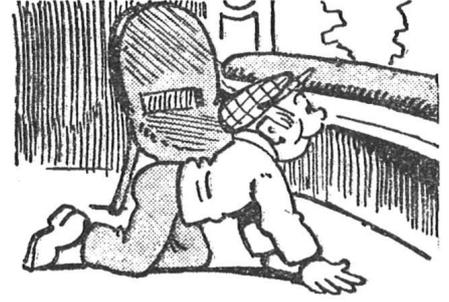
uns et des autres, il réussit à trouver le régisseur et lui expliqua sa situation. « Tu parles l'anglais comme un bravache espagnol, lui répondit le régisseur. — Dame, expliqua Bibi, c'est déjà bien beau que je me fasse



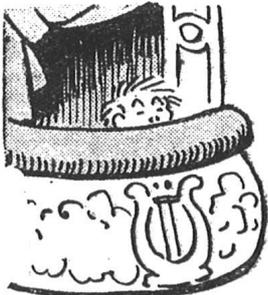
comprendre. Le peu que je sais, je le tiens d'artistes qui travaillaient dans un cirque où j'étais employé. » Le régisseur le félicita Bibi et l'engagea sur le champ pour figurer dans une grande pantomime d'actualité: *Buons*



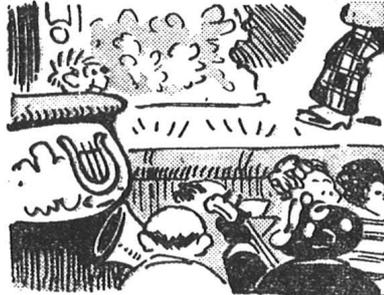
de l'eau. En attendant d'être appelé par son nouveau patron, Bibi s'en alla rôder au foyer des artistes où il vit un danseur excentrique en conversation avec un gymnaste. Mais, toujours founard, Bibi poursuivait ses



investigations et arriva dans un couloir où s'ouvrait une loge d'avant-scène qui n'avait pas été louée. « Tiens, tiens, se dit notre jeune ami, en attendant de paraître sur la scène sous un déguisement de cow-boy, je pourrais



bien prendre part au spectacle. Il doit y avoir des exhibitions intéressantes. » Bibi se glissa donc dans la loge et s'arrangea pour ne pas être remarqué des spectateurs. Justement, le danseur excentrique venait de faire son apparition. « Pas mal le danseur excen-



trique, opina Bibi, on pourrait jouer aux dames sur son pantalon. » Mais, pour mieux voir, il eut le tort de lever la tête et le malheur voulut que Bamboula fit partie de l'orchestre. Notre nègre reconnut son filou et marmotta : « Tiens, tiens, voilà le gaillard



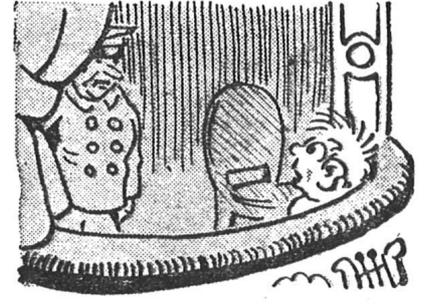
qui s'est payé une loge avec mes dollars. Il en a du toupet. Sans compter que, par sa faute, j'ai bien failli aller en prison. Mais, cette fois, il ne faut pas que je le manque. » Notre nègre lâcha son banjo et sortit par la petite porte qui donnait sous la scène. Puis



il s'en alla mettre le policeman de service au courant de la situation. « C'est bon, répondit l'agent, je vais mettre le grappin sur votre pick-pocket. » Bibi se tordait littéralement des excenricités du danseur burlesque. Et Bamboula, qui était revenu à l'orchest-



re, se disait : « Tu peux toujours rire, mon gaillard, ce sera à mon tour tout à l'heure. » Cependant, le danseur excentrique venait d'être remplacé par le trapéziste qui n'était pas un gymnaste de première force. « C'est pas mal, marmottait Bibi, mais il y a



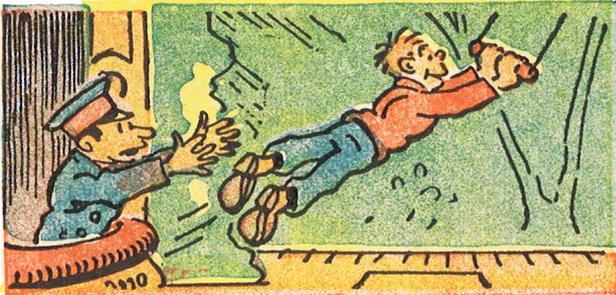
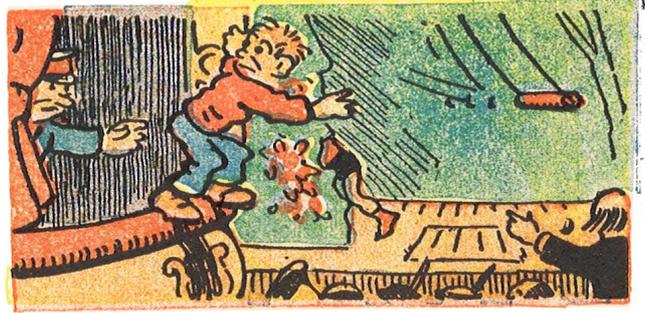
mieux. » Et voilà que, soudain, la porte de la loge s'ouvrit. Bibi vit entrer le policeman qui lui demanda sèchement : « Les dollars du bon nègre, qu'en as-tu fait, petit misérable ? »



A cette question, le jeune Fricotin demeura ébaubi. Cette fois, rien à faire. Bibi était coincé. A moins de sauter à pieds joints sur les spectateurs du parterre, il lui fallait renoncer momentanément à cette

bonne indépendance qu'il appréciait par-dessus tout. Toutefois Bibi, nous le savons, n'était pas de ceux qui capitulent sans avoir envisagé tous les moyens d'assurer leur salut. Justement, le trapèze que venait

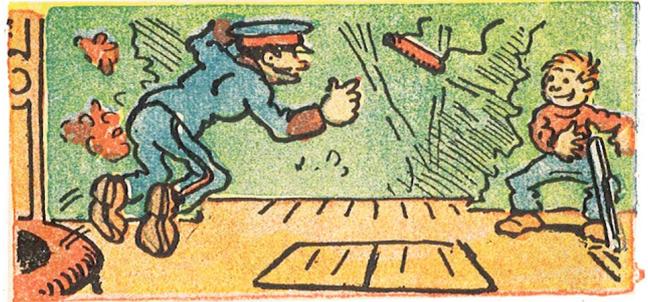
d'abandonner le gymnaste se balançait encore au-dessus de la scène. Bibi ne fit ni une, ni deux : d'un bond il grimpa sur l'appui de la loge et se lança dans le vide. Il eut la chance d'attraper le trapèze et ne douta pas



une seconde qu'il était sauvé. Hélas ! il avait affaire à un policeman tétu. Celui-ci, désespérant de rattraper le délinquant, n'hésita pas à grimper, lui aussi, sur l'appui de la loge. Cette poursuite venait de plonger tous les

spectateurs dans la joie. Chacun croyait qu'il s'agissait d'un intermède comique non porté sur le programme. Qu'allait faire le policeman pour se rendre maître de Bibi, lequel lui faisait une belle grimace ? Eh bien !

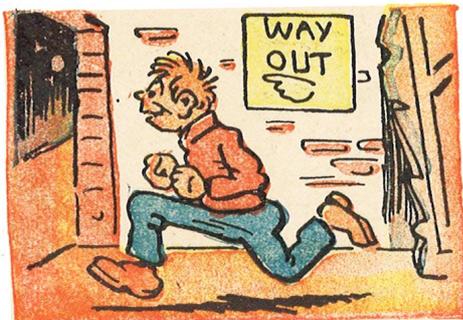
cet homme obstiné n'hésita pas un instant à sauter sur la scène. Mais Bibi avait déjà repéré la trappe ainsi que le levier qui la faisait fonctionner. Il ne lui fallut qu'une seconde pour déclencher le système. L'infor-



tuné représentant de l'autorité ne vint donc pas choir sur la scène mais disparut dans le trou béant et se meurtrit cruellement dans son atterrissage sur le bitume du sous-sol. Et la salle trépanait de joie, applaudis-

sait à son malheur. Chacun estimait que ce petit intermède était vraiment réussi. Bibi eut le toupet de venir saluer le public, après quoi il disparut dans les coulisses pour gagner la sortie en vitesse. Le pauvre police-

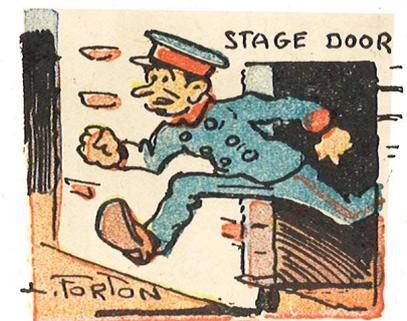
man crut bien s'être brisé la mâchoire inférieure. Cependant, le régisseur venait faire une annonce au public pour expliquer qu'il ne s'agissait pas d'un sketch intercalé entre deux exhibitions mais d'un véritable scandale,



et qu'il allait faire en sorte que le coupable reçût un châtement mérité. Or, le coupable, à ce moment, était bien près de la porte. « Je crois que je l'ai encore échappé belle, disait-il, mais où faut-il donc que j'aille pour ne plus entendre parler des quelques



dollars que j'ai soustraits au moricaud qui chausse du 53 ? » Cependant, le policeman estimait que force devait rester à la loi. Il ne se répandit pas en jérémiades superflues. Bien qu'il eût deux dents de cassées, il se ressaisit et s'élança au dehors avec



l'espoir de rattraper bientôt le terrible galopin qui s'était joué de lui dans des conditions particulièrement humiliantes pour son amour-propre et son prestige de policier.



« Où est-il passé, ce petit gremlin sans vergogne ? » criait le policeman en regardant à droite et à gauche. Un passant, qui venait de voir Bibi prendre la fuite, le renseigna : « A gauche, et la première rue à droite. —



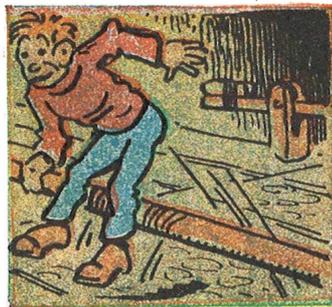
Merci. » Encouragé par cette explication, le policeman se mit à courir comme un dératé et bientôt il aperçut Bibi qui venait de gagner le passage à niveau au moment où le train arrivait. La barrière s'était lentement



abattue. Impossible d'aller plus loin. Bibi entendait haleter la locomotive. Et voilà qu'il fut pris entre deux feux. Le policeman fondait sur lui avec la vélocité de l'antilope. L'instant était critique. Bibi sauta leste-



ment par-dessus la barrière, n'ayant qu'une ressource : grimper dans le fourgon de queue. Le policeman se dit : « Cette fois, je le tiens. » Et il se mit en devoir d'escalader à son tour la barrière. Mais la mécanique qui



levait ensemble et de chaque côté de la voie ferrée les deux poteaux se mit à fonctionner rapidement, de sorte que le pauvre policeman n'eut pas le temps de dégager ses longues jambes et il fut enlevé comme une



plume. « Sapristi, glapissait-il, je ne le tiens pas encore, le diable ! Quel fâcheux contretemps !... » Agrippé au poteau, il pestait contre le terrible galopin : « Oh ! mais ça m'est parfaitement égal, je vais immédiate-



ment téléphoner pour qu'on l'arrête à la prochaine station. Ah ! il se figure que l'on joue ainsi avec la tête des policemen américains ! Il verra comment ça se passe dans notre pays. Il y a bien assez de mauvais drôles chez nous... inutile de s'em-



barrasser de ceux que nous envoyent les autres nations. Il sera puni sévèrement puis expulsé. En attendant, j'ai l'impression de grimper au mât de cocagne. Malheureusement, je ne gagne pas le coquetier en or ni la montre qui marque les heures, les



mois, les jours et même le linge. » Cependant, Bibi avait réussi à rattraper le fourgon. Mais il n'était pas rassuré. Si le policeman têtù allait accomplir un miracle de vitesse ? Il se retourna et il eut la satisfaction de voir le pauvre diable tout perplexe



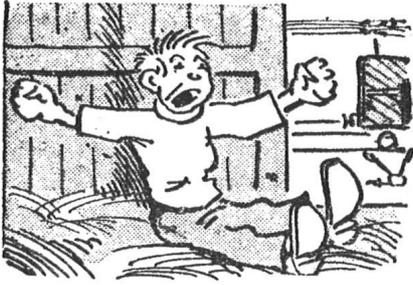
à l'extrémité de la barrière mobile. Alors Bibi se mit à lui crier : « Tiens, bon ! Ne lâche pas la rampe, Gugusse ! » Pour toute réponse, l'autre lui fit un geste de menace puis il se laissa lentement glisser jusqu'au sol. « J'ai vu ici bien des galopins casse-cou et



gouailleurs, mais jamais comme ce petit Français. Il a le diable au corps, celui-là. Je crois bien que le coup de téléphone sera inutile car le gaillard n'attendra pas d'être repéré à la prochaine station. Si je pouvais seulement réquisitionner une auto, mais



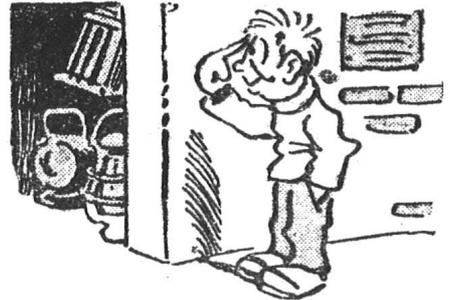
c'est comme un fait exprès, il n'en passe pas une seule. » Alors le policeman ramassa mélancoliquement sa casquette et, déprimé par tant d'efforts inutiles, il reprit, furibond, le chemin du music-hall.



S'étant installé dans le fourgon, Bibi eut la chance de n'être dérangé par aucun homme d'équipe. Il s'y endormit profondément. Lorsqu'il se réveilla, il constata que le fourgon avait été détaché et roulé jusqu'à une



réserve de matériel de quelque grande gare du parcours. Il descendit et se mit à errer à travers les voies, se demandant encore s'il n'allait pas voir surgir le policeman de la veille. Et voilà qu'une petite affiche attira son



attention. C'était une offre d'emploi. L'administration demandait un jeune nègre de quinze ans pour le service du train pullman de New-York à San-Francisco. « Voilà le filon, se dit Bibi. Il s'agit de me transformer en



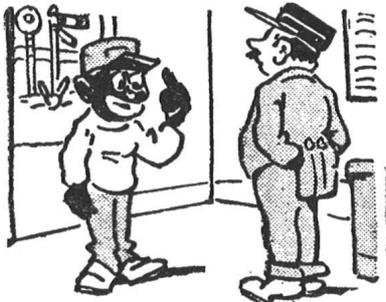
nègre. » Bibi avait toutes les audaces; il s'introduisit dans un magasin de lampisterie. Là, au moyen d'un bouchon qu'il fit noircir au-dessus d'une lampe à pétrole il se barbouilla le visage. Puis se contemplant dans un



morceau de miroir : « Eh bien, avec ça, je suis très jazz. Mais, pour me présenter, il me faut une casquette. Justement j'en vois une accrochée qui fera très bien mon affaire. » Il se la mit sur la tête et il se dirigea vers



le bureau des emplois. « Bonjour, m'sieu, ça va bien ? — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mon garçon ? — Je suis le petit nègre. — Je le vois bien que vous êtes nègre, vous n'avez pas besoin de me le dire. —



Alors, m'sieu, je viens pour l'emploi en question. — Etes-vous intelligent ? Pas trop gourmand ? — Ça dépend, j'aime mieux la crème au chocolat que le cirage. » Le chef du personnel se mit à rire et engagea Bibi sur-le-champ. « Maintenant, lui



dit-il, allez vous mettre à la disposition du chef de train de San-Francisco. — Bien, monsieur. » Dix minutes après, Bibi recevait l'ordre d'astiquer les barres de cuivre et il se disait : « Je me demande un peu pourquoi il m'a questionné au sujet de ma gourman-



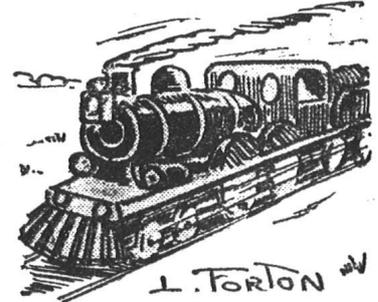
dise. Il ne suppose pas tout de même que je vais sucer de la pâte à métaux en guise de pâte de guimauve. » Une heure après le train était aiguillé sur la voie principale. Aussitôt les voyageurs le prirent d'assaut. C'est Bibi qui avait le sourire. « Le policeman



d'hier peut toujours venir : s'il me reconnaît, j'aime mieux être changé en sauterelle. » Lorsque le train se mit en marche, notre nègre mauvais teint reçut l'ordre de se rendre au wagon-restaurant. « Bonne affaire, je vais pouvoir attraper quelques

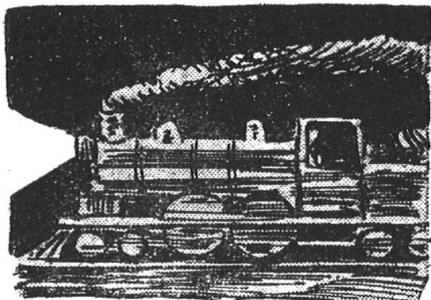


rondelles de saucisson en servant les hors-d'œuvre. Décidément, je suis dans mes jours de veine. » Mais voilà qu'en prenant les plats il y laissa quelques traces digitales qui furent remarquées des clients. Une dame un peu dégoûtée lui dit : « Mon garçon, vous



devriez bien vous laver les mains avant de servir. — Oh ! ce n'est rien, madame, répondit Bibi arrogant, essuyez le tour du plat avec votre serviette. Moi j'suis pas dégoûté des blancs, faut pas être dégoûté des nègres. »

L. FORTON



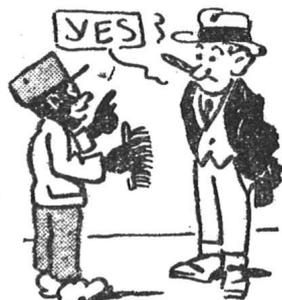
Pendant le trajet, Bibi ne songea qu'à enfler ses poches, car il avait affaire à des voyageurs généreux, ayant le pourboire facile. Voyait-il quelque élégant gentleman se disposer à descendre, qu'il s'élançait obsé-



quieux : « Un petit coup de brosse à Monsieur ? » Et sans attendre la réponse, il empoignait la brosse. Si par hasard le monsieur portait un complet clair, tant pis pour lui, Bibi laissait sur l'étoffe la trace de ses



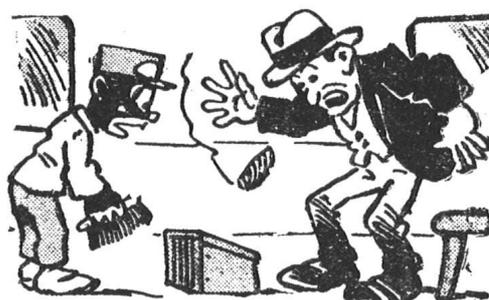
doigts. Il en était de même pour les voyageurs du wagon-restaurant. Un vieux gentleman regarda sa serviette d'un air dégoûté et appelant Bibi : « Regardez-moi ça, mon garçon. — Ah ! m'sieu, repartit Bibi, ne me par-



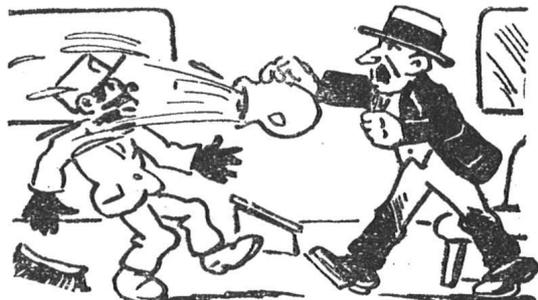
lez pas des blanchisseuses, elles lavent le linge avec du savon noir. » Quelques minutes après, Bibi fut interpellé par un monsieur qui fumait un gros cigare : « Hé, petit moricaud, de quel pays es-tu ? — Du Colorado,



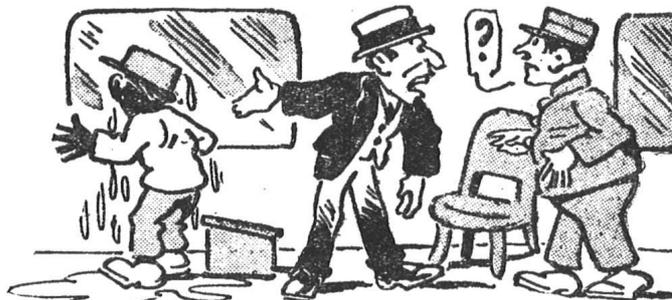
c'est pour ça que je suis coloré. » L'autre se mit à rire. « Eh bien, moricaud du Colorado, tu vas faire reluire mes chaussures et ne ménage pas le cirage. — Vous pouvez être tranquille, c'est mon oncle qui le fabrique, le cirage,



alors il me l'envoie gratis. » Amusé par les réflexions de Bibi, le voyageur bavarda avec lui. Mais voilà que, tout en causant avec son client, Bibi lui mit autant de cirage sur son pantalon gris que sur ses chaussures.



Lorsque le bonhomme s'aperçut du désastre : « Vandale ! rugit-il, c'est ainsi que tu t'y prends pour cirer des chaussures ? — Monsieur m'avait dit de ne pas économiser le cirage, monsieur devrait être content. — Content ! glapit l'autre indigné, je



vais te montrer si je suis content. » Là-dessus, il empoigna une cruche pleine d'eau. Bibi reçut le contenu de la cruche en pleine figure. Du coup, le noir de fumée fut emporté par le liquide et Bibi présenta une face rosée mouchetée de noir. Cette transforma-

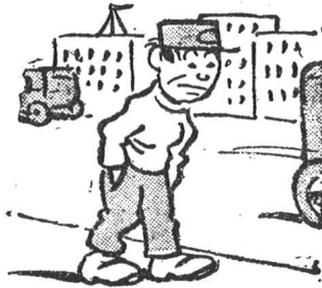
tion inattendue accrut encore la fureur du voyageur. Il appela le chef de train. « Regardez-moi la tête de ce petit sauvage qui s'est barbouillé de cirage, car il n'est pas plus nègre que vous et moi. — Comment ? — Je vous dis que c'est un



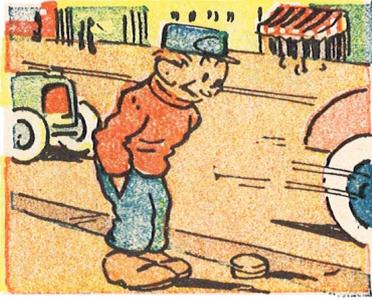
faux moricaud. » A cette révélation le chef de train abattit sa main sur l'épaule de Bibi, lequel regardait par la portière : « Voyons un peu cette frimousse. Eh bien ! tu es joli, mon garçon ! — Pas de compliments, vous allez me faire rougir, repartit Bibi



goguenard. — Ah ! tu prends la chose à la plaisanterie. » Et, comme le convoi stoppait, l'employé projeta Bibi sur le quai d'un solide coup de pied : « Et mes gages ? demanda Bibi, en voilà une façon cavalière de congédier le personnel ! Me voilà de nouveau



sans place, grommela Bibi en quittant la gare et en s'aventurant à travers la ville, c'est malheureux, parce que j'avais affaire à des gens huppés : j'aurais peut-être pu trouver un bon filon. »



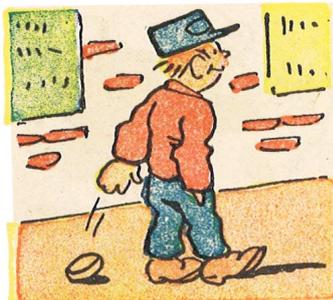
« Mais dans quelle ville suis-je tombé ? se demanda Bibi. Il questionna un passant qui répondit : « Omaha-City. » Voilà qu'en arpentant le trottoir, Bibi trouva une petite boîte métallique qu'il ouvrit. Elle conte-



nait des pilules. Notre imprudent en croqua une et murmura : « Pas mauvais !... Ça a même très bon goût. » Il en croqua une seconde puis une troisième. Enfin toute la boîte y passa. Le fond de ladite boîte était



tapissé d'un prospectus que Bibi déplia et sur lequel il lut : « Nouveauté sensationnelle. La pilule du Dr Schnock. Sous son minuscule volume, chaque pilule représente un repas complet, composé d'une solide ration de ca-



nard arrangé aux haricots, une portion de fromage et un dessert. » Bibi se mit à rire. « Quelle blague ! quel canard ! Ils en ont de bonnes, les inventeurs américains, quand ils s'y mettent. Et dire que ça se vend un



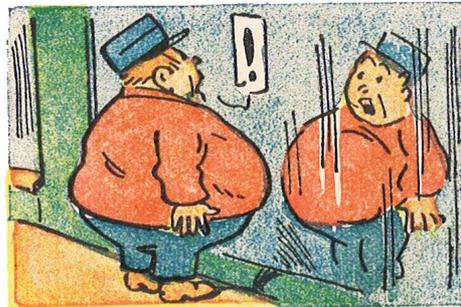
prix fou une boîte comme ça. » Après avoir marché pendant une demi-heure, Bibi se sentit très lourd et s'affaissa sur un banc. « C'est curieux, j'ai l'impression d'avoir un poids de dix kilos sur l'estomac. J'ai eu tort de



croquer ces maudites pilules. » Il fut saisi d'une angoisse indicible en voyant son abdomen enfler à vue d'œil. « Mais c'est effrayant. Je deviens tout à fait pot à tabac. Alors quoi donc, ce n'était pas du bluff les



fameuses pilules, c'était au contraire du vrai canard condensé. » La sueur perlait sur son front, une sueur froide qui sentait la volaille. Il se contempla dans la glace d'un magasin de salaisons et fut épouvanté de son embonpoint. « Si ça continue,



je vais m'enlever dans l'espace. J'ai envie de crier : « Au secours ! » C'est à peine si je peux mettre un pied devant l'autre. » Il en aurait pleuré. Tous les gens qui passaient le regardaient avec compassion. « Pauvre enfant, disaient-ils, ce qu'il doit souffrir ! » Depuis



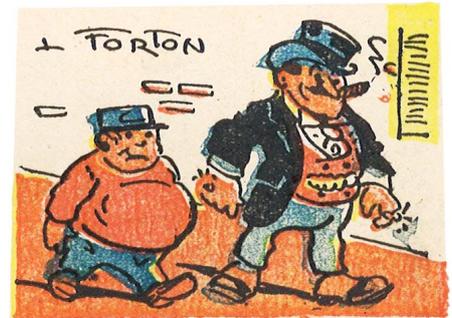
quelques instants, il était l'objet d'une vive curiosité de la part d'un barnum, le nommé Mac Huvett. Celui-ci se disait : « Diable ! voici un jeune garçon qui ne déparerait pas ma collection de phénomènes. Si je pouvais l'engager ! » Il se décida à



aborder Bibi. « De quel pays es-tu, mon garçon ? — Je suis Français, monsieur, natif de Fouilly-les-Patates. — Très bien. Veux-tu gagner de l'argent ? — Si je veux gagner de l'argent ! Mais gros comme moi. — Eh bien, je t'engage pour figurer dans



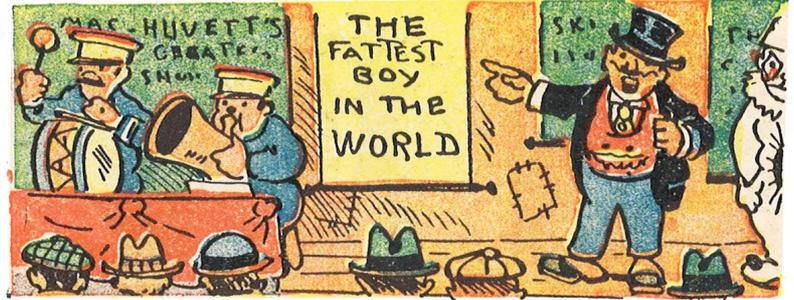
mon établissement. Justement, nous partons ce soir pour la Californie. » La proposition était tentante. Bibi pourrait ainsi poursuivre son grand voyage. Il accepta donc les conditions de Mac Huvett, qui lui rappelait un peu son ancien patron Bobino.



« Et tu sais, dit Mac Huvett, chez moi, tu seras bien nourri. — Oh ! pour l'instant, repartit Fricotin, ne me parlez pas de nourriture, je sors d'en prendre... »

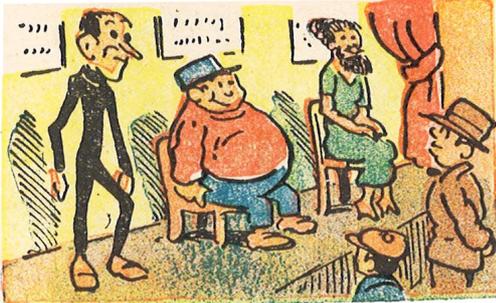


« Tu vois, s'écria Mac Huvett avec fierté, j'ai du matériel. Il me faut de la place pour dresser mes tentes. — Oh ! je connais ça, répliqua Bibi, j'ai été employé dans un cirque, en France. — Pas comme celui-là, le

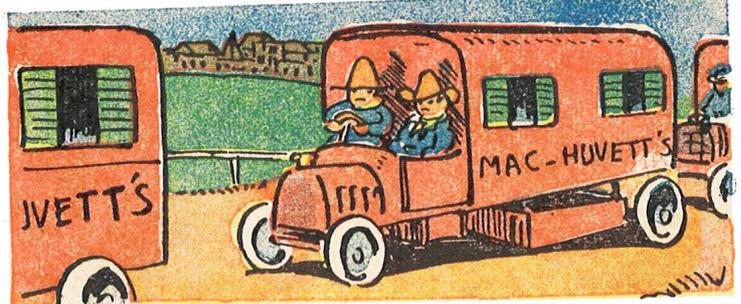


mien est le premier du monde. » Mac Huvett présenta Bibi aux autres phénomènes et fit fabriquer immédiatement une affiche pour annoncer son nouveau pensionnaire. Puis, vers quatre heures, il donna une représen-

tation comme chaque jour. Lui-même faisait le boniment : « Entrez, mesdames et messieurs, venez visiter la plus belle collection de phénomènes du monde entier. Cette collection s'est enrichie aujourd'hui même d'un jeune

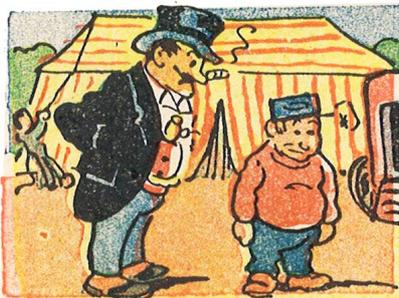


garçon âgé de 12 ans qui pèse 125 kilos. Venu de France, Bibi Fricotin, par son poids, a fait sombrer le navire qui l'amenait, mais il a réussi à surnager comme une bouteille vide. Ajoutons que le sujet parle plusieurs



langues et qu'il lui faut dix-huit kilos de nourriture à chaque repas. Entrez, mesdames et messieurs, car dès demain nous quittons Omaka et poursuivons notre tournée triomphale à travers l'Amérique. » Bibi, qui de

l'intérieur entendait le boniment du barnum, ne pouvait s'empêcher de rire. Ce qu'il dut en donner des poignées de mains aux uns et aux autres. L'homme-caoutchouc et la femme à barbe étaient jaloux de son succès.



Cette dernière lui répétait à chaque instant : « Tu ne vivras pas vieux, mon pauvre garçon. » Bibi lui répondait : « Faudra me donner quelques poils de votre barbe. Je les mettrai dans un médaillon, ça me portera bonheur. » Le lendemain, le cirque



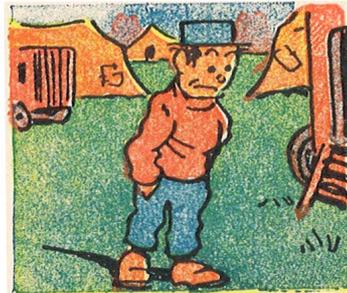
Mac Huvett allait exhiber ses phénomènes dans une autre ville. Mais voilà que, trois jours après, le barnum remarqua que Bibi perdait de son embonpoint. « Tu ne manges pas assez, lui dit-il ; pour ton déjeuner tu me feras le plaisir de dévorer un



kilo de porc, huit livres de pain, un camembert, bref, tout ce qu'on t'apportera. » Bibi dut employer toutes sortes de ruses pour faire croire au terrible barnum qu'il avait tout mangé, mais comme il avait retrouvé sa belle sveltesse, il s'attira des repro-



ches amers de Mac Huvett : « Comment, plus je t'engraisse, plus du maigris ! Mais c'est un non-sens ! — Eh bien ! voilà, répondit Bibi sans s'émouvoir, je suis las d'être le plus gros boy du monde, je voudrais devenir le boy squelette. — Fallait donc



le dire, je t'aurais nourri avec des peaux de saucisson. En attendant, va te faire pendre ailleurs. — Alors, payez-moi ? — Te payer ! Tu ne m'as pas regardé... » Bibi jugea préférable de ne pas insister. Il prit mélancoliquement le chemin de la gare et avec



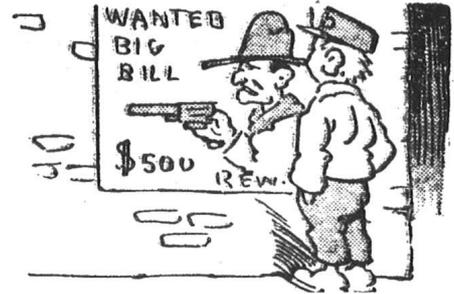
les quelques dollars qu'il avait en poche il monta dans le train qui filait vers Kansas-City. Il songeait, philosophe : « C'est égal, je crois que je ne suis pas au bout de mes peines, mais je m'en tirerai. Je n'ai pas été élevé dans une cage à serins. »



Le train emportait Bibi vers Kansas-City. Tout en contemplant le paysage, notre héros ne se demandait pas comment il allait se tirer d'affaire. Un débrouillard de la trempe de Bibi n'encombre jamais son cerveau d'un



point d'interrogation. Arrivé à Kansas-City, il vit des personnages drôlement vêtus qui le regardaient d'une singulière façon et marmotta : « A la bonne heure... ils n'ont pas besoin de parapluies, ceux-là, il faudra que



je me paye un chapeau comme ça et un pantalon de fourrure. » Soudain, son regard se porta sur une affiche où il était promis une forte récompense à celui qui capturerait un bandit redoutable. « Eh bien, ce n'est



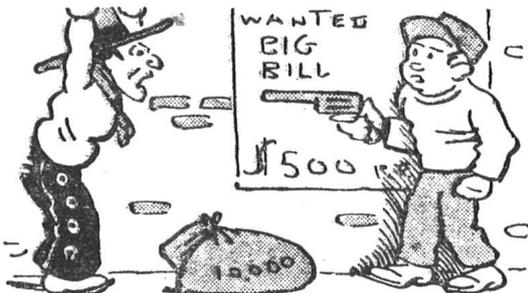
pas moi qui gagnerai la prime », pensa le jeune Fricotin en riant. Et terrassé par le sommeil, il s'accouda au mur. On aurait juré alors qu'il attendait, revolver au poing, l'irruption de quelque malfaiteur pour lui couper la



retraite. Et si le hasard est le meilleur auxiliaire des policiers, jamais dit-on ne trouva sa plus complète justification qu'en cette circonstance, car le hasard poussa vers Bibi le bandit tant recherché, un nommé Mac-Mick.



Celui-ci, victime d'un effet d'optique, lâcha brusquement son sac, ce qui réveilla Bibi. « Ne tirez pas ! » supplia-t-il en levant les bras. Spontanément, Bibi envisagea tout le parti qu'il pouvait tirer de l'erreur du



coquin. « Je ne tirerai pas, répondit-il, mais j'aime mieux voir ton dos que ta vilaine figure. Demittour ! » Mac-Mick exécuta le mouvement demandé. « Et maintenant, en avant... arche... de Noé ! » Le malfaiteur, docile comme un mouton, par-



tit du pied gauche. « Pas si vite, pas si vite, recommanda Bibi, laisse-moi le temps de charger le sac. Ah ! mon gaillard, ne t'avise pas de jouer des flûtes. Tu sens le canon de mon revolver, hein ? » Mac-Mick frémit. Si l'autre allait appuyer maladroitement



sur la gâchette ! « Ne tirez pas, sur tout, implora-t-il d'une voix chevrotante. — Ne t'inquiète pas, scélérat, mais ne vas pas plus vite que les violons pendant que je te mène au clou. » Et c'est ainsi que le jeune Fricotin put conduire Mac-Mick au shérif :

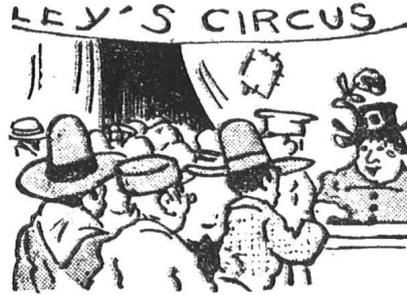


« Bonjour, m'sieu, je vous présente un gaillard qui doit en avoir lourd sur la conscience. — Mais c'est le bandit que nous cherchons depuis si longtemps ! Bravo, mon petit ami ! — Et je n'ai pas eu grand mal à le pincer. » Là-dessus, il conta l'aventure en



détail. On juge de la fureur de Mac-Mick. « Ah ! si j'avais su, gémissait-il en lançant au policier improvisé un coup d'œil fulgurant ; si je le retrouve, celui-là, je ne le raterai pas. » Et, non sans douleur, il vit le shérif remettre à Bibi la prime promise.

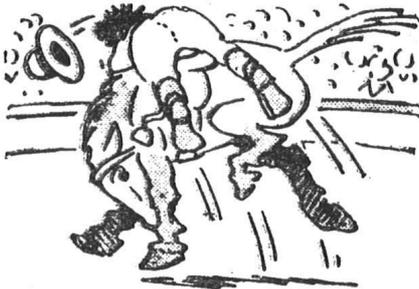
Ébloui par sa veine, notre héros s'exclama : « Si je fais souvent de bonnes affaires comme celle-là, je pourrai remonter un nouveau cirque et devenir millionnaire. »



Bibi songea à faire un bon repas. Aussi entra-t-il dans un grand restaurant et en sortit lesté comme pour un grand voyage. « Maintenant, pas de temps à perdre, je prends le train pour San-Francisco. » Mais il apprit

à la gare qu'il n'y avait pas de train direct avant le lendemain. Il flâna donc dans la ville et fut attiré par un bruit de musique infernale. C'était celle d'un grand cirque ambulante. Bibi prit un billet de première et

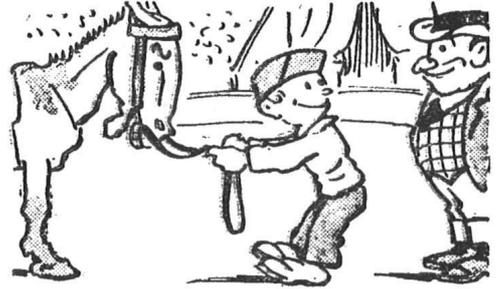
assista aux évolutions de quelques acrobates jongleurs et écuyers. « Toujours la même chose ! » Mais voilà que le directeur amena Tambourin, un cheval terriblement rétif, et annonça : « J'offre toujours 50 dollars à la per-



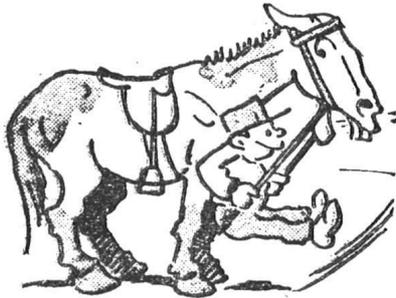
sonne qui réussira à le monter. » Aussitôt, un spectateur releva le défi : « Moi, moi, je suis jockey, et je suis venu à bout des chevaux les plus fougueux. » Hélas ! après quelques essais infructueux, il faisait piteuse



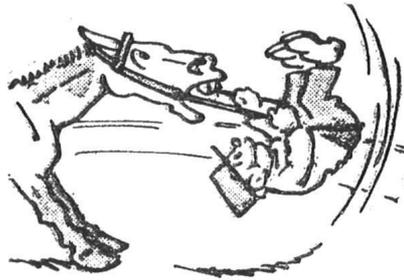
mine. C'est alors que Bibi descendit dans l'arène : « Monsieur le patron, dit-il au directeur, moi je vais le monter, votre Tambourin, et quand je l'aurai enfourché, il ne s'en apercevra même pas. — Mon garçon, je



crois que tu te vantes, repartit l'autre. — Non, non, non, je les connais, les chevaux, vous allez voir ça. » Saisissant alors les rênes de l'animal, il s'en fit une balançoire. « Eh bien, il ne se gêne pas ce galopin-là... pensait



Tambourin, il prend de singulières libertés avec moi. Tout à l'heure, je pourrais bien monter sur... mes grands chevaux. » Bibi prit de l'élan. « Attention, mesdames et messieurs, annonça-t-il d'une voix claironnante, vous



allez voir ce que vous n'avez jamais vu. Bibi Fricotin, natif de Trifouillyles-Betteraves, n'a jamais tremblé devant un cheval rétif. Quand on ne peut pas monter ce vieux Tambourin par la force, on le monte par



la ruse. Prends-en de la graine, l' amateur. Si tu peux exécuter un looping comme celui-là, je te paierai un whisky-soda... Mesdames et messieurs... Je compte : une... deux... et trois... Pfuitt... Ça y est ! » Un



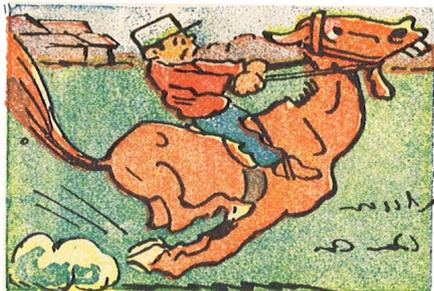
tonnerre d'applaudissements accueillit ce petit tour de force vraiment remarquable. Mais alors Tambourin entra dans une fureur bleue : « Ah ! tu m'as joué le tour, toi ? Eh bien ! tu le regretteras, mon gaillard. Attends un peu, je vais t'en faire a-



ler de la poussière. » Et il partit à fond de train, franchissant les barrières, renversant tous ceux qui se présentaient pour l'arrêter. Bibi avait beau tirer sur les rênes, c'était peine inutile. « Ah ! tu m'as humilié devant mille spectateurs, pensait Tambou-



rin, tu en seras puni. » Sortant du cirque, il poursuivit sa folle galopade à travers la ville. « Saprستي de saprستي, criait le jeune Fricotin, il a donc du picrate dans les veines, ce diable de cheval. Tout à l'heure, il va me faire tuer !... »



Bibi commençait à regretter sa belle prouesse qui lui avait valu applaudissements et ovations. Tout triomphe a son revers, hélas ! Le cheval Tambourin, après avoir traversé la ville au triple galop, gagna



la prairie malgré tous les efforts tentés par Bibi pour modérer son allure. « Ah çà ! où me conduit-il ? se disait notre cavalier ; si je n'avais pas peur de me fêler le crâne, il y a longtemps que je l'aurais laissé cou-



rir tout seul. » Enfin l'animal stoppa brusquement, il hennit à plusieurs reprises, ce qui attira deux Indiens. L'un d'eux, Œil-de-Faucon, dit à son camarade, le Serpent-Noir : « Regarde, regarde... tu ne reconnais pas



Missouri, notre cher Missouri qui nous avait été volé le mois dernier ? — En effet, c'est bien ce brave Missouri. » Tous les deux s'élançèrent et tandis qu'Œil-de-Faucon saisissait le cheval par la bride, Serpent-



Noir empoignait Bibi et se mettait en devoir de le ligoter à un poteau. Les yeux de l'Indien jetaient des éclairs : « Voleur, dit-il à Bibi, tu vas voir de quelle façon nous corrigeons les voleurs ! — Vous en avez de bon-



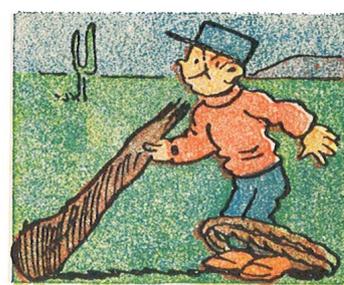
nes, repartit le jeune Fricotin interdit, je ne suis pas un voleur, moi. En voilà un drôle de procédé ! » Et il conta dans quelles circonstances il se trouvait en possession du cheval, ajoutant : « Détachez-moi tout de suite



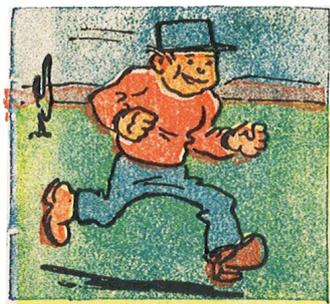
ou je porterai plainte à mon ambassadeur. — Tu paieras pour les autres, repartit Serpent-Noir. Te voilà condamné à mourir de faim. — De mieux en mieux, bougonna Bibi en secouant le poteau qui était pourri à sa base.



Bonne affaire, ça ne tient pas. » Il se dirigea à pas de loup vers le Serpent-Noir qui venait de s'asseoir devant un bon feu de bois. Là, il s'inclina d'un coup brusque, assommant à demi le terrible Indien. « Si tu ne con-



nais pas Bibi, apprends à le connaître. Ah ! je paierai pour les autres ! J'ai l'habitude de ne payer pour personne. » Ceci fait, Bibi détacha très facilement la corde qui tomba en couronne à ses pieds, puis il s'em-



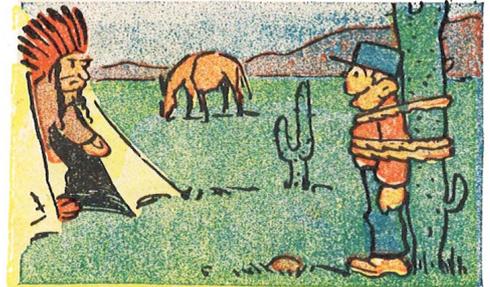
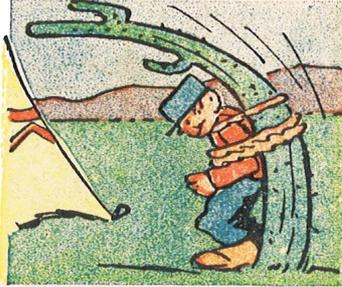
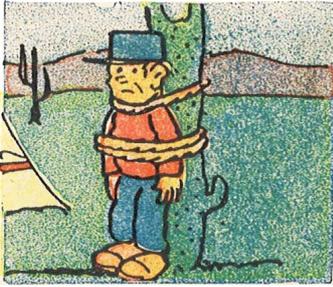
pressa de détalier. Malheureusement, il avait été vu par Œil-de-Faucon qui se mit à sa poursuite et ne tarda pas à le rattraper : « Pas si vite, mon garçon, pas si vite. — Quoi, quoi, regimba Bibi, voulez-vous me lâcher ou je



vous arrache vos plumes... En voilà un brutal ! — Tu as voulu tuer mon compagnon, tu vas mourir tout de suite. — Hein, tout de suite ! C'est gai. Où est votre chef que je lui parle ? — Notre chef, c'est Rayon-d'Or, il



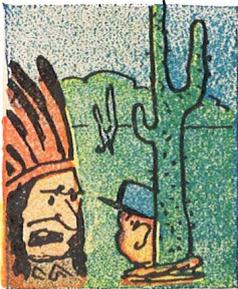
est à la chasse. — Alors, c'est un chef de rayon. Eh bien, je l'attendrai. — Mais moi je n'attendrai pas son retour pour te faire passer de vie à trépas. — C'est que vous dites ça sans rire. Eh bien, vous en avez du toupet ! »



Cependant Bibi avait obtenu un quart d'heure de répit, car Œil-de-Faucon voulait que ce fût le Serpent-Noir qui vint lui-même exécuter celui qui l'avait frappé traîtreusement. « Eh bien, voilà le tour du

monde terminé, gémissait Bibi. Je ne toucherai pas les cent mille francs du *Petit Illustré* ici-bas. Je les toucherai peut-être dans l'autre monde. Ça me fera de belles jambes. » Comme il avait été lié à un gros cactus, il sen-

taut les épines lui entrer dans le dos, aussi se secouait-il. Il s'aperçut alors que le cactus était aussi souple que du caoutchouc. « Bonne affaire, se dit notre captif, il y a de l'espoir. » Mais, à ce moment, Œil-de-Faucon



sortait de la tente où il prodiguait ses soins au Serpent-Noir. Il s'approcha du patient : « Attends un peu, dit-il, tu vas être servi. — Oh ! j'ai le temps d'attendre, je n'ai rendez-vous avec personne. — C'est heureux. »

Et comme Œil-de-Faucon se retournait en ricanant, Bibi amena brusquement la fourche du cactus à la hauteur des épaules de son tortionnaire. Puis, d'un coup sec, il lui coinça le cou entre les deux protubérances

épineuses du terrible végétal. Œil-de-Faucon, à peine saisi dans la fourche, fut enlevé et demeura suspendu dans le haut du cactus. il râla ; « Coquin, je te ferai payer cher ta nouvelle traîtrise. — Mais oui, mais



oui, ne te fâche pas. C'est histoire de rire. Tu ne comprends pas la plaisanterie... Ce que tu as le caractère mal fait !... Puisque toi et ton camarade vous voulez me supprimer, j'ai bien le droit de m'amuser un peu

avant d'aller manger les cactus par la racine... Tiens, tiens, tu as un beau poignard. Qu'est-ce que tu as payé ça ? Tu ne réponds pas... Eh bien ! je te l'emprunte... Si j'étais méchant je pourrais te le planter dans le dos,

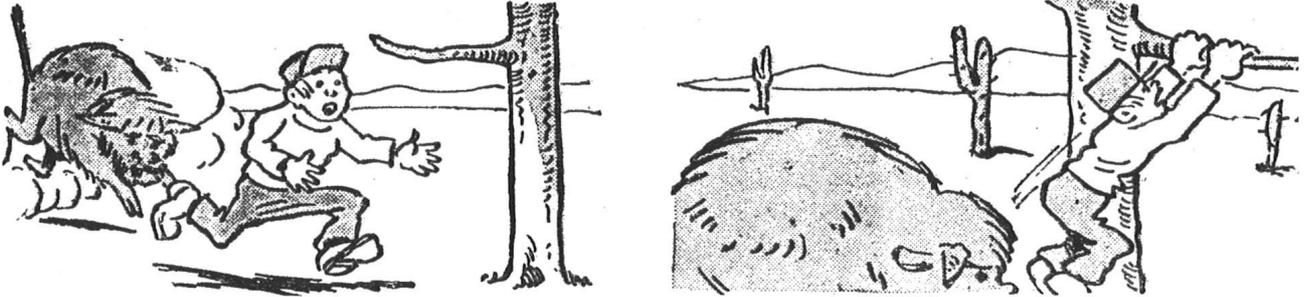
mais moi je ne suis pas un sauvage, je vais me contenter de couper la corde... Là-dessus, je ne te dis pas au revoir, mais adieu, pour toujours... Ne te fais pas trop de plumes, là-haut. » De nouveau, Bibi détalait avec



la vélocité de l'antilope et se mit hors d'atteinte des Peaux-Rouges. « C'est égal, dit-il, je l'ai échappé belle ; si je me reposais un peu ? » Et il allait s'asseoir quand soudain il eut l'impression qu'un régiment de cava-

lerie arrivait à fond de train. Il se retourna et vit une troupe de bisons qui fonçait sur lui. « Miséricorde ! s'écria le jeune Fricotin éperdu, quel pays ! On échappe à un danger pour tomber dans un autre. J'aurai de la

veine si je ne suis pas piétiné par ces vilains bestiaux-là ! Ils veulent peut-être venger sur moi leurs frères en conserve sous le nom de *corned-beef*. »



Après une émotion des plus angoissantes, Bibi allait en connaître une autre qui ne le cédait en rien à la première sous le rapport du tragique. Poursuivi par un bison furieux, notre touriste se voyait déjà culbuté, pié-

tiné, réduit en bouillie lorsqu'une branche providentielle se présenta à laquelle Bibi n'eut que le temps de se suspendre. « Tu ne m'auras pas, mon vieux bison, car Bibi n'est pas un manchot. » D'une traction, il

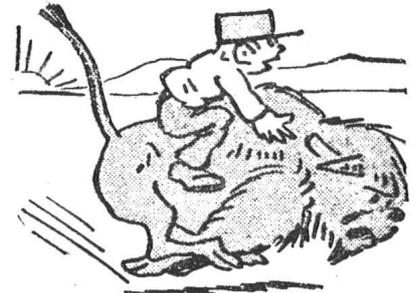
éleva son menton à la hauteur de la branche et allongea les jambes horizontalement. Le bison n'allait donc trouver que le vide. Mais, hélas ! l'arbre était mort depuis quelque temps et la branche manquait d'



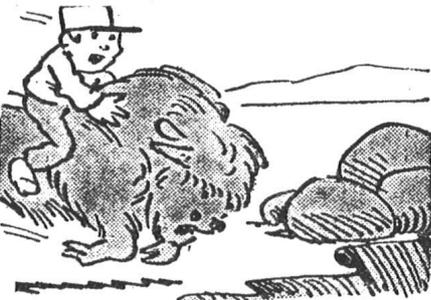
solidité. Bibi la sentit craquer et gémit : « Ça y est, je suis flambé, tous les bisons vont me passer sur le corps. » Enfin la branche se rompit. Par bonheur, Bibi tomba à cheval sur le bison. « Non ! autre



chose !... J'aime mieux être dessus que dessous. En attendant, je vais le rosser. » Et de forts coups de branche morte sur la croupe de l'animal qui accéléra son allure ! « Oh ! tu peux courir, va, je ne crains



rien, j'aime la vitesse. » Et il se cramponnait aux longs poils du ruminant barbu. « Mais où me conduit-il, ce sauvage-là ? » Bibi venait de voir, à quelques mètres, un précipice. C'était la mort sûre. « Pour me tirer



de ce péril, il faudrait que je fusse en caoutchouc, » s'écria Bibi qui croyait bien prononcer ses dernières paroles. Tout à coup, le bison s'effondra. Il n'était que temps. Persuadé que l'affreuse bête s'était assommée



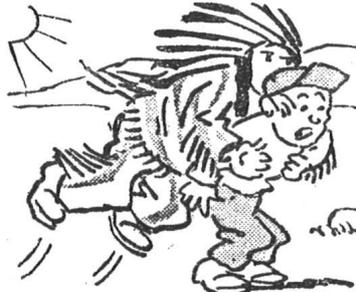
en tombant sur le muflé, Bibi se laissa glisser sur le côté. « Je l'ai échappé belle. Je peux dire que je suis verni. » Mais il fit bientôt une singulière constatation. Le bison avait été frappé d'une flèche qui lui avait



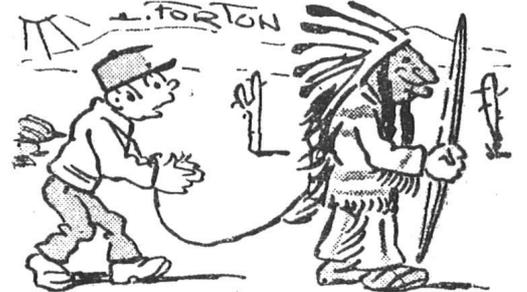
percé le flanc. « Tiens, tiens, il y a par ici un particulier invisible qui s'exerce au tir à l'arc !... Qu'il se montre, ce grand bienfaiteur, pour que je le remercie comme il le mérite. » Or, le bienfaiteur en question n'était



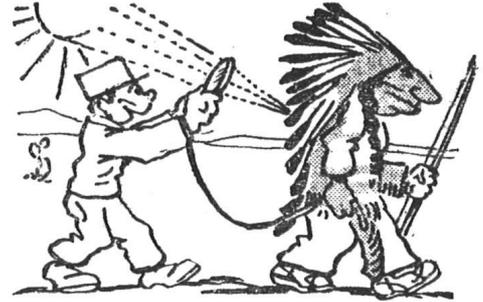
pas un personnage à s'attendrir des marques de gratitude du jeune explorateur. Il s'appelait Bec-d'Aigle, et avait voué une haine implacable aux représentants de la race blanche. Il bondit comme un jaguar sur



le pauvre Bibi qui crut tout d'abord qu'un autre bison venait venger son frère. Mais, en se voyant face à face avec un Indien, il désespéra de sortir vivant de cette nouvelle épreuve. « Si encore je pouvais m'expliquer avec



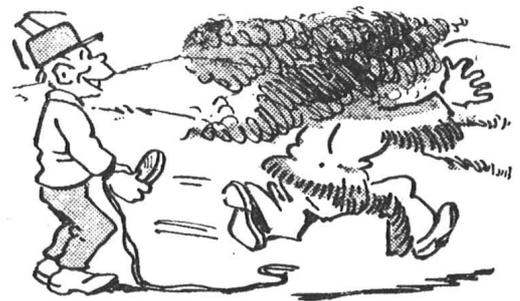
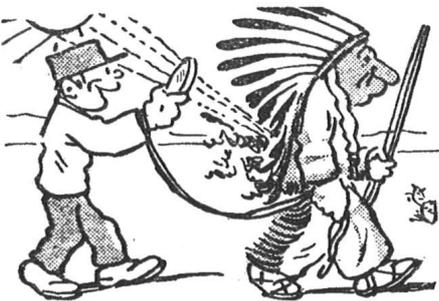
ce plumeau ambulant ! Mais il m'attache les poignets sans seulement me donner d'explications. J'ai une envie folle de lui envoyer mon pied quelque part. »



Bibi se garda bien de frapper l'Indien par derrière, comme il en avait le désir, car il n'aurait pas pesé lourd dans les mains de ce pirate de la prairie. Mais, en cherchant le moyen de se tirer d'un nouveau

péril, il se souvint qu'il possédait une loupe, laquelle pouvait être utilisée contre son nouveau tortionnaire. Vite, il fouilla dans sa poche, en ramena la loupe en question et projeta sur la couronne de plumes un

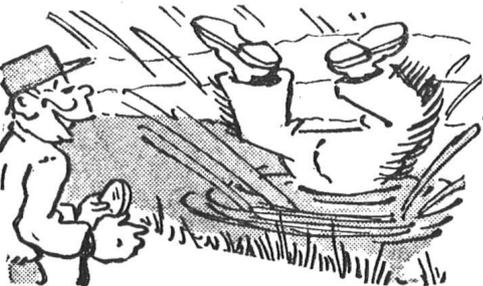
faisceau de rayons solaires d'une telle intensité qu'un petit grésillement se produisit. « Ça commence à sentir le brûlé. Patience. On s'amuse comme on peut. » Bientôt, Bibi vit une petite flamme lécher le bas de la couronne.



Bec-d'Aigle éprouvait déjà dans le dos une chaleur intolérable. « Mais c'est effrayant, jamais le soleil n'a piqué davantage », se disait notre homme accablé. Se sentant soudain la tête environnée de flammes, il

perdit son beau sang-froid. « Malédiction, gronda-t-il en bondissant comme un cabri, me voilà passé à l'état de torche vivante ! » Et, lâchant la corde qui retenait Bibi, il courut, affolé, jusqu'à la rivière. « Quel

succès, tout de même ! murmura Fricotin, une loupe est décidément précieuse, il ne manque plus qu'un peu d'essence pour faire trotter mon Indien un peu plus vite. » Bibi le vit piquer une tête dans l'élément. « A



la tienne, vieux frère, ne casse pas le verre. » Et il rit aux éclats. Mais n'attendant pas que l'autre fût remonté à la surface, il décampa en vitesse les deux poings en avant. « Il s'agit maintenant de m'embusquer sous

les hautes herbes sans être vu, car celui-là, sûrement, me ferait passer le goût du pain et des pommes de terre frites. » A présent, Bec-d'Aigle ne brûlait plus mais en se contemplant dans l'eau il se trouvait réelle-

ment affreux. « Quelle horreur ! geignait-il, j'ai perdu mes belles plumes, une partie de mes cheveux, le crâne me cuit et j'ai laissé échapper mon captif. Toutes les malchances à la fois. » Cependant, Bibi, tapi au milieu



des herbes, rongait la corde qui lui enserrait les poignets. Ce fut pas sans mal qu'il arriva à se dégager. « Maintenant, je ne veux pas retomber entre les pattes de ce grand escogriffe. Je commence à en avoir une

indigestion des Peaux-Rouges. Je vais rester blotti là-dessous jusqu'à ce soir. » Regardant fixement devant lui, il constata que la rivière serpentait à travers les hautes herbes. Il s'avança prudemment sur les genoux

et remarqua bientôt un canot amarré en cet endroit. « Bonne affaire, à moi l'esquif et la pagaie ! » Là-dessus, il fila sans regarder derrière lui. Là-bas, Bec-d'Aigle assistait, impuissant, à la fuite éperdue de Bibi.



Bibi, craignant toujours d'être repris par l'Indien, s'éloignait en vitesse, aidé par un fort courant qui le conduisait vers un autre péril. Le jeune Fricotin ne se doutait pas que la rivière aboutissait à des chutes



qui, sans avoir l'impétuosité de celles du Niagara, n'en réservaient pas moins aux imprudents qui les bravaient une mort certaine. Or, Bec-d'Aigle se réjouissait en voyant Bibi exposer inconsciemment sa vie. « Quelle



chance ! disait-il avec un rictus féroce, je vais être vengé. Ah ! tu as voulu me prendre mon canoé, jeune coquin, sois puni. » Il advint que Bibi se rendit compte, mais trop tard, qu'il était perdu. « Enfer et damna-



tion, gémit-il... c'est le gouffre, impossible d'aller en arrière. Ma carrière est brisée ! Est-ce bête de venir se faire tuer en Amérique alors qu'il était si simple de me faire tuer à Paris en essayant de traverser les



grands boulevards. » Mais il était écrit que, dans les instants les plus manifestement critiques de son existence, Bibi serait protégé par sa bonne étoile. « Aide-toi et ta bonne étoile t'aidera, » s'était dit notre



débrouillard en trouvant dans le canoé le manteau de Bec-d'Aigle. Vous allez voir quelle avait été la bonne inspiration de Bibi et pourquoi l'embarcation, au lieu de suivre la pente de l'eau, s'était trouvée retenue hori-



zontalement. Le canoé poursuivait donc son trajet dans l'espace comme un planeur. En voici la raison : Bibi avait eu la présence d'esprit de se fabriquer rapidement un parachute avec le manteau de l'Indien et la



corde dont celui-ci s'était servi pour lier les poignets de son prisonnier. Mais le canoé était un peu lourd entre les mains de Bibi. Il ne tarda pas à l'abandonner, persuadé maintenant que le parachute improvisé ne lui



ménagerait aucune surprise fâcheuse. « J'en ai une veine ! Je dois une fière chandelle à l'Indien... Il m'a sauvé... sans s'en douter, ce diable d'homme qui songeait déjà à me scalper. » Pendant que Bibi se tenait



ce raisonnement, Bec-d'Aigle, trop pressé d'assister à la fin tragique du jeune Français, se faisait ouvrir bêtement la boîte crânienne par son propre esquif. Aussi était-il fort mal en point, tandis que le vent procurait



à Bibi une promenade dans l'espace qui ne manquait pas de charme. Ayant atterri à une longue distance de la rivière, Bibi éprouva un profond soulagement. « Allons, exulta notre ami, il était écrit que le vilain



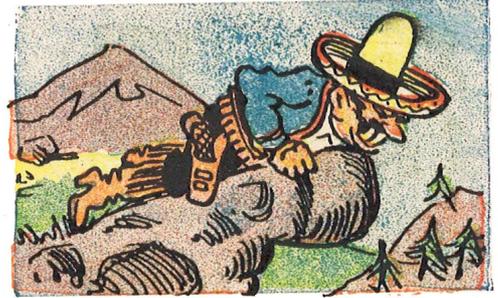
singe à plumes ne mettrait pas encore un point final à mon existence aventureuse. Merci pour les lecteurs de l'illusré, »



Bibi, en arrachant les cordes qui l'avaient soutenu dans l'espace, grommelait : « La région est agréable mais, vraiment, elle manque de *policemen*. On ne devrait pas laisser les Européens à la merci de vilains apaches



qui vous attaquent sans motif. Si encore j'étais riche, la chose pourrait avoir sa raison d'être. Mon Dieu, je sais bien que je ne serais pas mangé, pour cette bonne raison que les Peaux-Rouges ne pratiquent plus



l'anthropophagie, mais lorsqu'on est entre leurs mains, on se demande si on n'en sortira pas à l'état d'andouillettes ou de pâte de foie gras. » Tout en monologuant, Bibi allongeait le pas, regardant à droite et à gauche,



non sans anxiété. Hélas ! le terrible Fripouillardos, chef d'une bande de brigands qui terrorisait cette région des Montagnes Rocheuses, l'avait repéré et ne le perdait pas de vue. Le scélérat courut à son fidèle lieute-



nant Coqunardus et lui souffla : « Un client, camarade ; c'est rare, il ne faut pas le rater. Il se dirige du côté de notre caverne. Viens vite, que nous lui tendions un piège, car on ne sait jamais... Il peut être armé



et nous faire payer chèrement sa peau. » Après avoir tendu une corde en travers du passage les deux bandits s'embusquèrent derrière le roc, résolu à ne pas rater Bibi lorsqu'il s'empêtrerait dans la corde. Or, Bibi

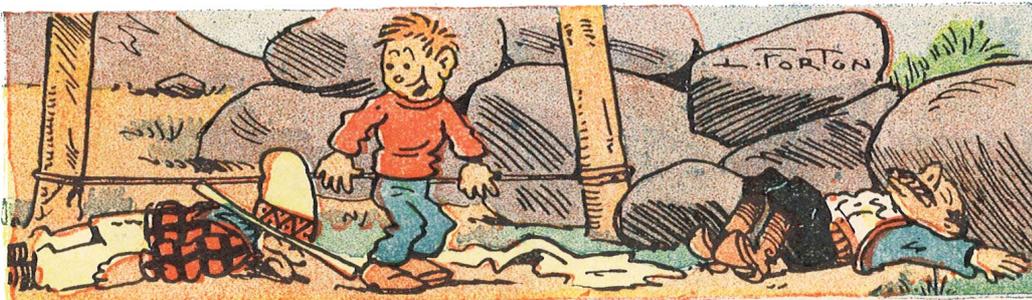


suivait toujours son petit bonhomme de chemin, attentif à tous les bruits suspects. Il ne voyait pas la corde que dissimulaient les herbes. « C'est égal, disait-il, quelle solitude ! Je voudrais bien trouver une station



de métro. Personne pour me renseigner sur la direction que je dois prendre pour trouver un boulanger, car j'ai la dent ! » Patatras ! il trébucha et partit, le menton en avant. C'est alors que Fripouillardos et Coqui-

nardus se dressèrent et commirent l'imprudence fatale de tirer ensemble. Heureusement les balles passèrent par-dessus Bibi. Mais il advint que les deux brigands furent bien punis de leurs méfaits. La balle de Fripouil-



lardos frappa Coqunardus en plein front tandis que celle de Coqunardus atteignait le chef en plein cœur. Bibi, éberlué, assista à l'éroulement simultané de ses deux agresseurs. « Par exemple, voilà du pathétique comme l'aiment les amateurs de cinéma. Les

opérateurs ne sont jamais là au bon moment. Deux gaillards de cette force contre moi, c'est plutôt risible. Et encore ils avaient des « pétards » à la main. Tant mieux pour Bibi. Cette région est décidément la plus redoutable qu'on puisse voir. Si je

n'en sors pas au plus vite, je vais sûrement y laisser ma peau et le reste. Mais avant de partir, il me faut un souvenir de ces messieurs. » Bibi ramassa donc les deux armes ainsi que les cartouches et poursuivit son chemin plus crânement.





Après des aventures tragi-comiques au cours desquelles sa vie avait été mise sérieusement en péril, Bibi put poursuivre sa route sans encombre. Arrivé devant un bar en planches, il y pénétra et demanda de la bière.



Deux consommateurs étaient là, qui bavardaient. L'un d'eux, aéronaute averti, expliquait que son ballon était prêt à le transporter du côté du Pacifique. Il allait donc profiter d'un vent favorable qui lui permettrait d'atter-



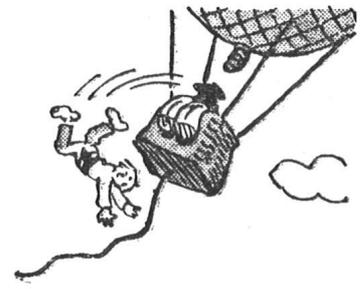
rir aux environs de Los Angeles. Ces mots ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. Cinq minutes après, Bibi sortait, apercevait le ballon non loin de là et se blottissait dans la nacelle. « Une fois que le ballon sera monté, le



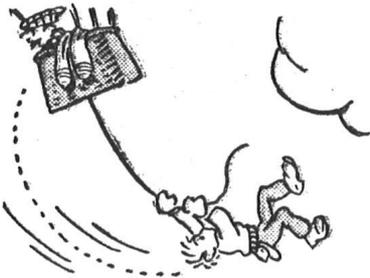
bonhomme ne pourra pas m'en faire descendre », pensait Bibi. Or, Peterson l'aéronaute enjamba à son tour la nacelle sans se douter qu'elle était lestée d'un jeune passager qui se recroquevillait et se faisait tout petit



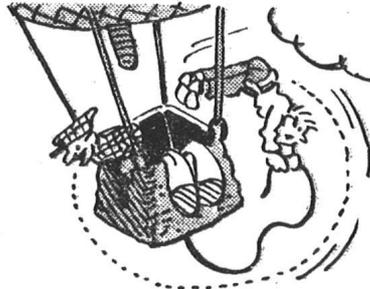
dans un coin. Ce ne fut qu'un quart d'heure après que Peterson découvrit Bibi sous une bâche. « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? demanda-t-il furibond, tu es venu pour m'espionner, n'est-ce pas ? — Vous espionner ? Je ne



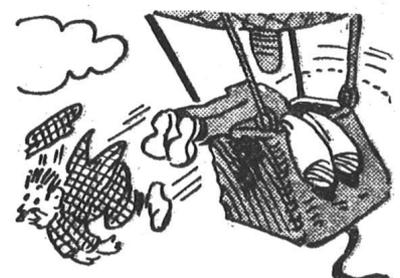
sais pas seulement qui vous êtes. — Eh bien ! tu vas apprendre à me connaître. » Et Peterson, qui se livrait à la contrebande de l'alcool, saisit Bibi à la poitrine et le précipita par-dessus bord. Cette fois, Bibi se vit



perdu sans rémission... Non, par miracle, il réussit à saisir le guide-rope. « Où est-il donc passé ? se demandait Peterson, je ne le vois plus. » Il allait bientôt savoir à ses dépens ce qu'était devenu l'agile



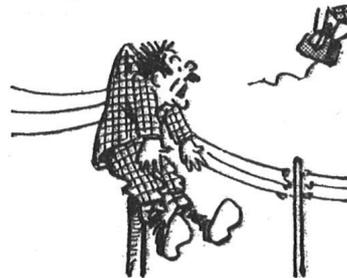
Bibi. En effet, la vitesse acquise venait de faire décrire à notre héros un cercle complet qui le ramenait irrésistiblement dans la nacelle. Bibi y arriva les jambes raides, les pieds joints. Peterson avait eu l'imprudence de



trop se pencher par-dessus bord. Il reçut un formidable coup de bélier qui le souleva et le projeta à son tour dans l'espace. Expulsé d'une manière aussi radicale de sa propre nacelle, il vécut des secondes d'angoisse indi-



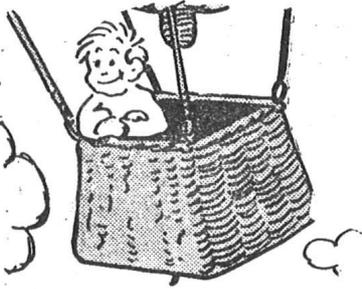
cible. Il pouvait se dire : « Ma carrière de contrebandier est bien finie, cette fois. » Bibi n'aurait jamais cru si bien réussir. « Voici une expulsion comme aucun huissier ne serait capable d'en faire », se dit-il entre deux soupirs d'aise. Mais il faut croire que



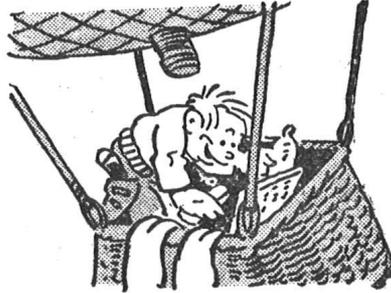
la Providence ce jour-là se montrait particulièrement pitoyable pour les naufragés de l'air, car Peterson fut accroché au passage par un poteau télégraphique qui le sauva. Mais il eut quelque peine à recouvrer la respiration. Quant à Bibi, poussé par



un bon vent d'est, il poursuivait sa balade aérienne, survolant les Montagnes Rocheuses qu'il admirait particulièrement. « C'est égal, disait-il, tant qu'il n'y aura pas de tempête, ce sera un plaisir de continuer le tour du monde en ballon. »



Il y avait déjà une heure que Bibi planait en se félicitant d'avoir trouvé le bon moyen de voyager gratis, lorsqu'il éprouva une fringale irrésistible. « C'est étonnant ce que l'air



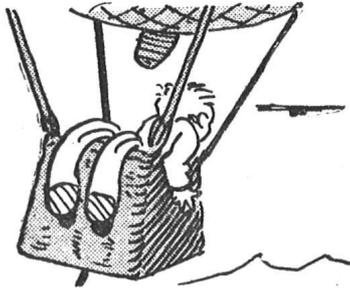
pur des hautes altitudes vous ouvre l'appétit ! Il n'y a donc rien à manger là dedans ?... Peut-être qu'en cherchant bien... » Il poussa un grand cri de joie. « Oh ! quelle chance... un pa-



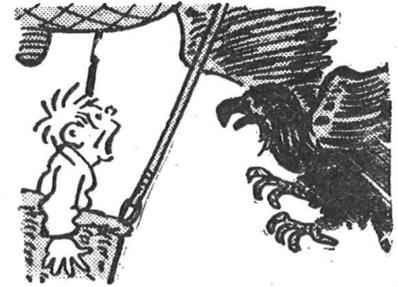
nier avec des sandwiches et une bouteille de bière. Sauvé, sauvé ! » Et il se régala. Brave Bibi, il était redevenu insouciant et heureux. « Il ne faut pas s'en faire, disait-il, je ne sais pas com-



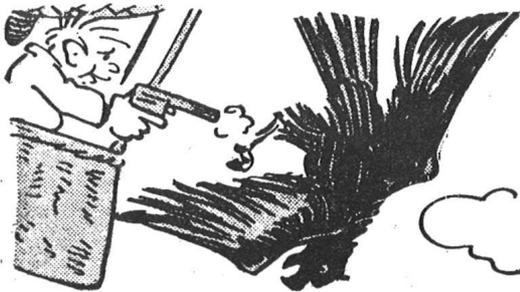
ment je descendrai et où je descendrai, mais ça m'est égal pourvu que je remplisse mon estomac. Papa me disait toujours : « Quand la soupe est dans ton assiette, mange ta soupe et ne pense pas à autre chose. »



Tiens, un avion là-bas... Pourvu que le ballon n'aille pas se jeter dans son hélice... Mais les ailes battent, ce n'est n'est pas un avion, c'est un oiseau et il est d'une belle taille... Mais j'y songe, c'est peut-être un aigle ?... Et



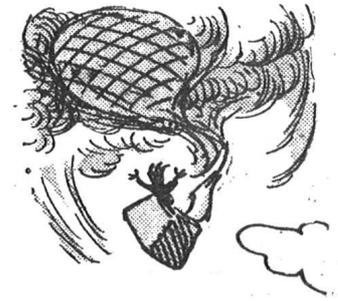
les aigles sont terribles, ils s'attaquent aux aéronautes et aux aviateurs. Heureusement que le bonhomme m'a laissé un pistolet tout chargé... Le voilà qui fonce sur la nacelle... Tu voudrais bien m'emporter, hein, volaille infer-



nale ?... Mais je ne te crains pas. Tiens... pan, pan ! » Les deux balles frappèrent à mort le grand carnassier à plumes. « Je l'ai eu, se réjouissait Bibi, je suis un régicide, puisque je viens de tuer le roi des oiseaux.



Hourra ! » Dans son enthousiasme, il tira inconsidérément en l'air un troisième coup de pistolet. La balle creva le ballon qui prit feu. « Enfer et damnation ! s'écria Bibi, j'ai fait un beau coup. Décidément, je n'ai



pas l'étoffe d'un aéronaute... La descente est plutôt rapide... Diable... les flammes viennent jusqu'à moi ! J'ai le dos au feu mais pas le ventre à table... Si je saute, où vais-je tomber ? » Le ballon incendié descendait



à une vive allure. Bibi remarqua alors qu'il survolait une grande nappe d'eau. « C'est peut-être le Mississippi, à moins que ce ne soit le Missouri. C'est ennuyeux d'être si peu calé en géographie. En tout cas, j'aime

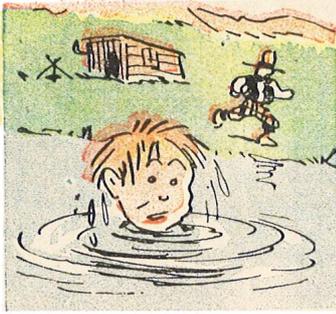


mieux faire un plongeon dans l'eau que sur un monticule de tessons de bouteilles. Hardi, petit ! » Et Bibi plongea résolument. Mais une chute de si haut devait lui faire toucher le fond du fleuve. Allait-il avoir assez

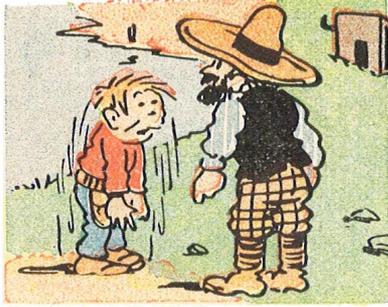


de résistance physique et pouvoir retenir son souffle assez longtemps pour remonter à la surface avant la fatale suffocation ?

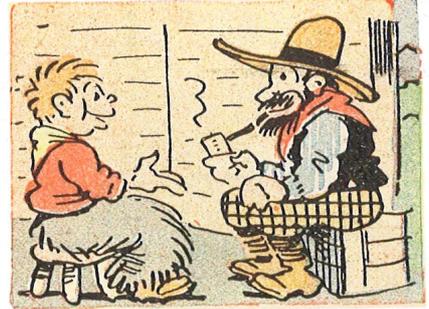
L. FORTON



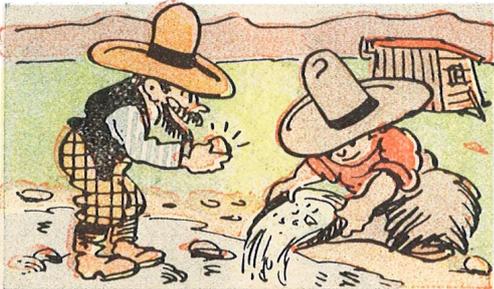
Cette fois encore, Bibi avait vu la mort de près. En effet, l'endroit était peu profond, de sorte qu'après une chute aussi brutale, Bibi ne pouvait se dégager les pieds d'une fange épaisse et gluante. Par bonheur, un



chercheur d'or appelé Davidson le tira d'une position critique. Bibi remercia vivement son sauveur et l'accompagna à sa case. « Vous allez changer de vêtements tout de suite, mon garçon, lui dit le chercheur d'or.



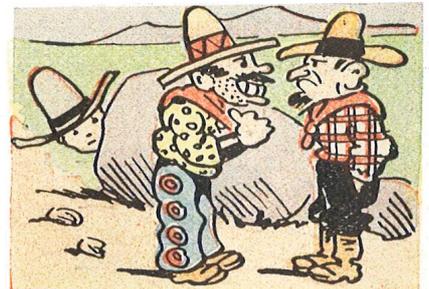
j'ai ce qu'il vous faut. — Merci, monsieur, ce ne sera pas du luxe. » Et bientôt Bibi enfila une culotte en peau de bison dont il se montra très fier. Ayant entendu le récit des mésaventures de notre national Fricotin,



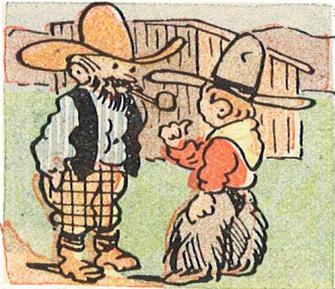
Davidson lui demanda de participer à ses recherches. « Ma foi, ce n'est pas de refus, » répliqua Bibi. Le jour même, il se mit au travail d'arrache-pied en compagnie de l'inespéré bienfaiteur. Mais voilà que, dans la soirée, deux personnages suspects vinrent rôder



à proximité de la case. Justement Bibi était resté seul. Il gardait l'habitation de Davidson pendant que celui-ci était allé aux provisions. « Diable, se dit Bibi avec inquiétude, est-ce que ceux-là veulent me rayer du nombre des vivants pour s'empa-



rer de l'or que Davidson a mis en réserve ? Il faut absolument que je surprenne leur conversation. » Il réussit à s'accroupir derrière un bloc de pierre et fut bientôt renseigné sur les projets des deux personnages qui répondaient aux noms de William



et Mark. Ceux-ci se proposaient de revenir la nuit pour piocher le terrain. Ils étaient jaloux de la veine de Davidson qui avait trouvé en cet endroit de nombreuses pépites. Mis au courant de cette visite, le chercheur d'or s'écria : « Il faut se méfier



de ces indésirables, car ils sont bien capables de forcer la porte de la case et de nous massacrer. — Eh bien, ils ne trouveront pas d'or, monsieur Davidson, c'est moi qui vous le dis, donnez-moi des cartouches de gros calibre, je vais préparer le terrain. »



Et Bibi procéda à un petit travail qui devait décourager William et Mark. Lorsque la nuit fut venue et sous un superbe clair de lune, les deux parasites se mirent à la besogne. Bibi et Davidson, embusqués derrière la fenêtre, les observaient attentive-



ment. « Tu y es ? demanda William. — J'y suis, répondit Mark. — Eh bien, je te parie que c'est à cette place que nous trouverons le filon. Quand nous l'aurons trouvé, nous dirons à Davidson qu'il aille chercher la fortune ailleurs... Au travail, camarade ! »

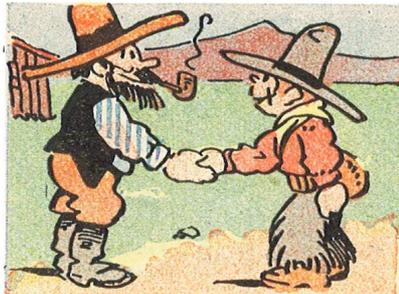
Mais voilà qu'aux premiers coups de pioche les cartouches firent explosion. William et Mark crurent que le sol avait été miné. Lâchant leurs outils, ils prirent une fuite éperdue. « Et maintenant un petit feu d'artifice en leur honneur, proposa Bibi. —



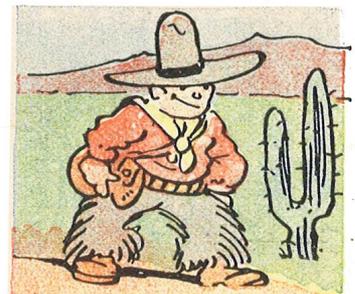
Merci de la bonne idée, répliqua Davidson avec reconnaissance, tu viens de me prouver triomphalement qu'on a souvent besoin d'un plus petit que soi. »



Davidson et Bibi se tordaient de rire en voyant les deux pendants filer comme des antilopes. « On les a eus, dit le premier. Ton truc était vraiment réussi et, ma foi, je le ferai resservir à l'occasion. — Je vous en indiquerai d'autres qui pourront vous



rendre service. J'en ponds comme une poule pond des œufs. » Davidson aurait bien voulu conserver longtemps ce jeune, joyeux et laborieux compagnon, mais Bibi était tenu par son engagement d'accomplir le tour du monde dans un délai limité. Il



dut donc taire ses adieux au chercheur d'or qui lui remit, pour sa peine, une assez forte somme en dollars. « Maintenant que me voilà presque riche, se dit Bibi, il s'agit d'ouvrir l'œil, car la région laisse à désirer au point de vue de la sécurité. J'en



sais quelque chose. » Il cheminait d'un pas alerte, se dirigeant vers la première station de chemin de fer lorsque, malheureusement, il vint se jeter dans la gueule du loup. En l'occurrence, le loup était représenté par le terrible Mark. Celui-ci, armé



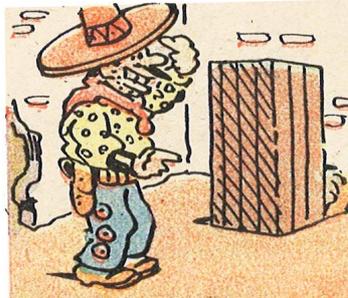
d'un lasso, l'attendait au passage. Tout à coup, Bibi fut attrapé comme un vulgaire bison et jeta un grand cri de rage. « C'est effrayant ! Le banditisme est donc devenu la principale industrie de ce pays de malheur ? » Il se vit bientôt face à face avec Mark



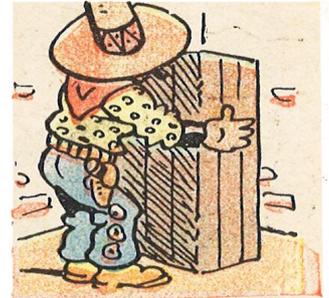
et ne put s'empêcher de lui crier : « Il faut aller bien loin pour trouver des dents taillées comme les vôtres. Ça me donne envie de jouer du piano dessus. — Vraiment ? repartit Mark avec ironie, eh bien, viens pianoter dans cette masure. Mais, d'abord tu



me montreras un peu le contenu de la sacoche que tu portes à ta ceinture. — Bon, murmura Bibi, à peine ai-je touché mon salaire d'une semaine qu'il va me falloir en être dépouillé par cet affreux scélérat. » Heureusement pour notre héros, Mark, s'il



était grand et fort, était en revanche bête comme un verrat. Avant de visiter la sacoche, il songea d'abord à boucher une importante brèche faite dans le mur par quelque imbécile de son espèce. « Ne cherchez donc pas, lui dit dédaigneusement Bibi,



vous avez une caisse qui fera très bien l'affaire. » Et, précipitamment, pendant que l'autre avait le dos tourné Bibi s'installa dans la caisse. Mark ne souffla mot, mais suivit le judicieux conseil de sa victime. Enlevant la caisse qu'il trouvait un peu lourde,



il la porta jusqu'à la brèche et l'appliqua contre le mur. Bibi songeait : « Je n'ai jamais vu un individu avoir une telle couche de sottise, et quelle chance qu'il ne m'ait pas vu dans la niche ! Dire qu'il bouche le trou pour que je n'aie pas l'idée de lui échapper !

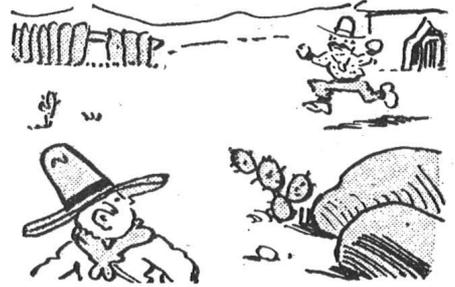
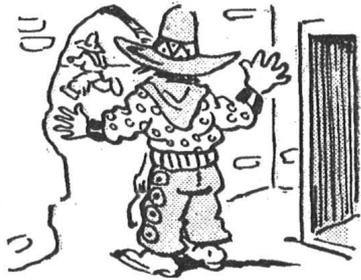
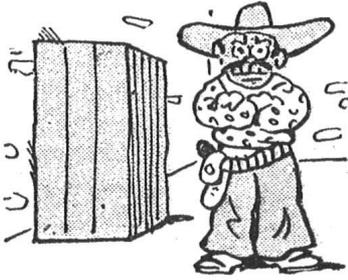


Il faut venir en Amérique pour voir ça. » Lorsque la caisse fut déposée au bon endroit, vous pensez si Bibi fit fonctionner ses jarrets. « La caisse est sauvée, mais peut-être pas pour longtemps. » Pendant que Bibi prenait du champ, Mark se retournait, croyant



voir son prisonnier derrière lui. « Tiens, tiens, où est-il donc passé, ce petit gaillard-là ? Ça c'est un peu fort ! Il n'a pas pu filer par la porte, j'ai l'avais fermée solidement. »

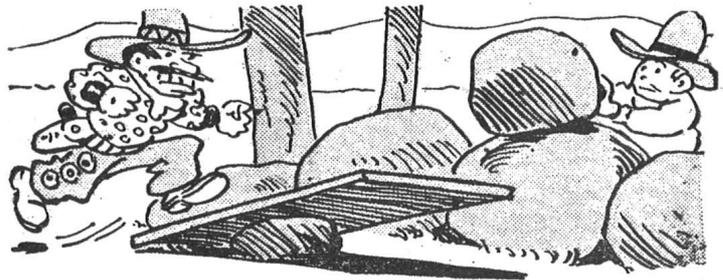
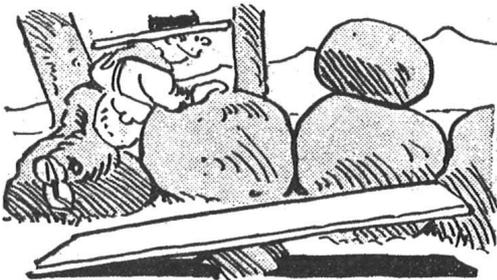
L. FORTON



« Il a donc le pouvoir de se rendre invisible ? » se demandait Mark dont les dents grinçaient de rage. Entendant alors un bruit de galopade, il écarta la caisse avec sa brusquerie habituelle et vit le fugitif qui filait

avec la rapidité du casoar. « Ah ! par exemple ! Où est passé mon lasso ?... Je ne le vois plus. Est-ce qu'il aurait emporté mon lasso ? Et mon pistolet... Rien à faire, j'ai brûlé mes dernières cartouches. Oh ! mais j'ai de bonnes

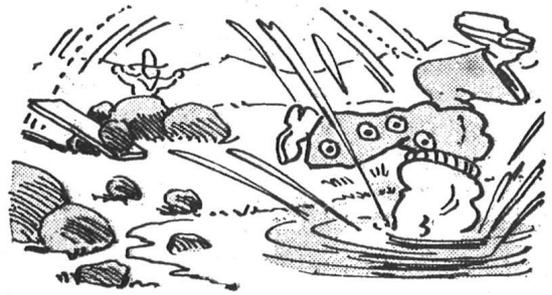
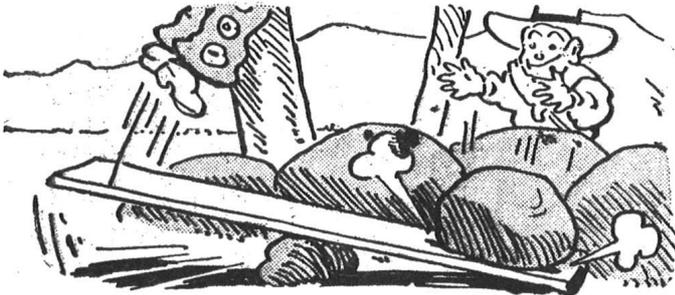
jambes. Je réussirai bien à le rattraper. » Et il s'élança au dehors. Bibi, qui, de temps en temps, retournait la tête, avait vu le bandit se jeter à sa poursuite. Avec sa tactique habituelle, le jeune Fricotin eut tout de



suite l'idée d'attirer Mark dans un bon endroit. « Moi, je suis fait pour la guerre de montagne, disait-il, en terrain plat, je ne vauds rien du tout. Mais dans ce petit sentier bordé de rochers, je peux attendre avec con-

fiance ce grand singe d'Amérique. » Avisant alors une planche qui tombait à pic, il la posa sur une pierre où elle demeura inclinée. « Et maintenant, il peut venir avec ses dents en touches de piano ; s'il aime la voltige, il sera

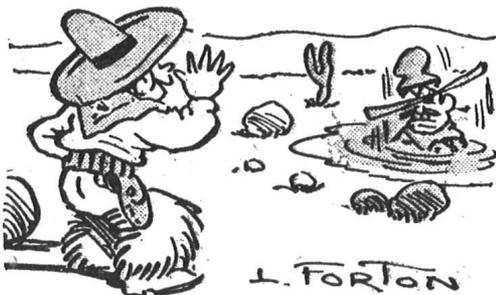
bien servi. » Naturellement, Mark ne tarda pas à tomber dans le piège. Voyant Bibi embusqué derrière d'énormes blocs de pierre, il lui cria : « Je ne suis pas myope, va, j'ai aperçu ton chapeau, tu vas me payer ça !



— Combien ? Chaque pas que j'ai fait va te rapporter un coup de pied dans les reins. — Ce n'est pas trop cher au prix où est le plum-pudding, » répliqua Bibi. Et, au bon moment, notre débrouillard fit basculer une énorme pierre. Celle-ci s'abattit sur

la planche qui forma tremplin. Mark fut enlevé comme s'il eût été en caoutchouc, décrivit une trajectoire dans l'espace et vint retomber dans une mare d'eau croupie. « Je ne l'ai pas raté, se réjouissait notre inénarrable Fricotin, voilà du bon travail.

J'aurais préféré qu'il aille se casser la tête sur une pile de tessons de bouteilles, mais il ne faut pas trop en demander à la fois. » Et il courut narguer le bandit. « Après une aventure pareille, ton feutre aura besoin d'un sérieux coup de fer. — Je te



casserai les reins, grinça Mark entre ses énormes dents. — Et moi je te tirerai les moustaches. » Là-dessus, Bibi esquissa un geste de moquerie, fit demi-tour et reprit sa marche interrompue. « Encore un qui ne connaissait pas Bibi et qui vient d'ap-

prendre à le connaître. » Là-bas Mark éprouvait toutes les peines du monde à se sortir du bourbier où il était enlîé. « Je veux tirer une vengeance éclatante de ce bain forcé, vociférait le bandit. Comment, moi, Mark, dit la Terreur des mouches à

bœufs, je me laisserais mécaniser et baouer par ce galopin qui n'est même pas Américain ! Je ne pourrais jamais digérer ma honte ! J'en ferai de la charpie du petit Français ! »

L. FORTON



Le grand Mark était plutôt vaseux en sortant de la mare. Il répétait, ivre de fureur : « Je l'aurai, le petit Français, je l'aurai. » De son côté, Bibi se disait : « Il ne m'aura pas, le

grand chimpanzé, ou j'en perds mon nom de famille. » Qui allait l'emporter de Mark ou de Fricotin ? Le bandit s'empressa d'aller détacher son cheval qui piaffait un peu plus

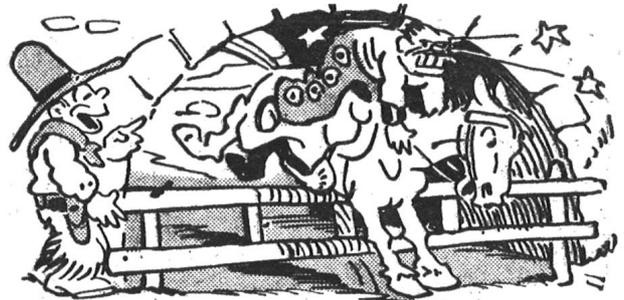
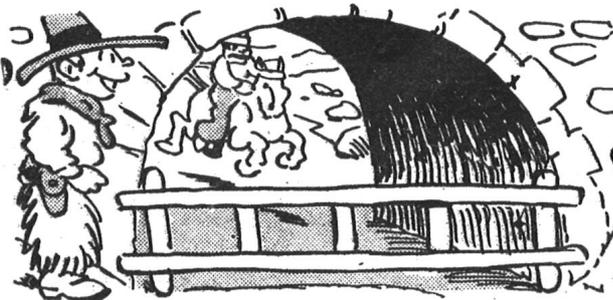
loin et l'enfourcha. Il va sans dire que ce cheval avait été volé par Mark. Celui-ci d'ailleurs n'achetait jamais rien, il s'en faisait gloire et honneur. Et s'il voulait se procurer



beaucoup d'or, c'était pour venir le manger joyeusement en Europe et surtout à Paris. « Bon, s'exclama Bibi, en se retournant, voilà cet imbécile qui revient à la charge. Il y met de l'entêtement, tout de même. S'il se

figure m'intimider avec son cheval ! » Il venait de gagner un petit tunnel qu'il longea au pas de course. Qu'allait-il tenter pour échapper aux tortures de l'obstiné forban ? De l'autre côté du tunnel, il eut la chance de

trouver une barrière. Pas une seconde à perdre. « Vite, fermons la voie, cet imbécile croira que le passage est interdit. » Or, Mark se moquait de tous les obstacles. Il poussa son cheval sous le tunnel. Mais, en voyant



la barrière qui défendait la sortie, l'animal s'arrêta net. « Veux-tu avancer, fainéant, ordonna le bandit en lui meurtrissant les flancs à coups de talons. Tu as peur d'une barrière, à présent ? Est-ce que tu as l'intention

de me faire manquer ce garnement qui m'a joué un tour pendable ? Est-ce que le cheval de Mark, dit la terreur des mouches à boeufs, doit craindre l'obstacle ? Il le boit comme un pneu... Enfonce-moi ça, Bob, enfonce-moi

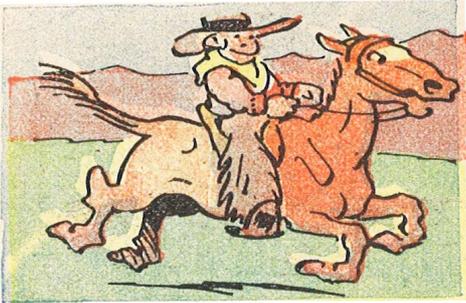
ça ! » Mais Bob n'enfonça rien du tout. Il franchit la barrière d'un bond. Hélas ! Mark n'avait pas prévu le coup. Il alla donner de la tête dans la maçonnerie avec une violence telle qu'il en fut désarçonné et s'écroura



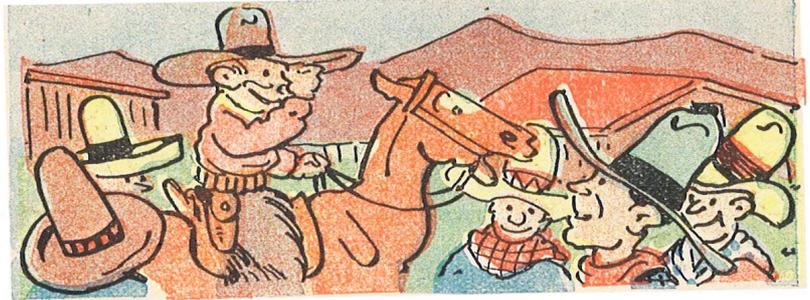
à demi assommé. « C'est un peu bas de plafond, lui cria Bibi, une autre fois tu monteras sur un chien basset, quand tu voudras passer là-dessous. » Et, profitant de ce que Mark était incapable de réagir, Bibi s'élança à

la tête de Bob. « Halte, mon ami, ne va pas plus loin. Ça ne te fait rien de changer de maître ?... Qui ne dit rien consent. » Là-dessus, il enfourcha Bob, puis saluant son farouche ennemi auquel il aurait fallu un bran-

card et deux infirmiers, Bibi s'écria : « Au revoir, l'ami, si on ne se revoit pas, pense à Bibi Fricotin qui, sous le rapport du système D, n'a pas encore trouvé son maître ! »

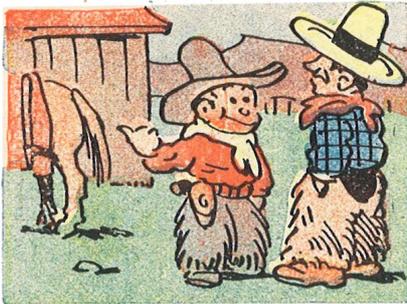


Ayant laissé le terrible Mark effondré sur la route, Bibi mit Bob au grand galop et se dirigea vers un ranch qu'il apercevait au loin. « Je suis à mon affaire là-dessus, se disait-il. J'aime tant le sport hippique ! »

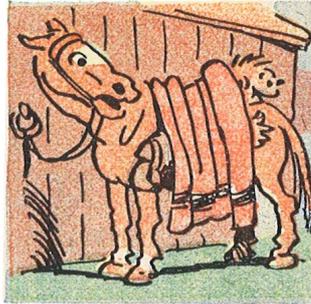


Il se rappela, non sans attendrissement, l'époque où, au cirque Bobino, il s'efforçait de dompter les chevaux les plus rétifs. Moins d'une demi-heure après, il faisait stopper Bob au milieu d'une bande de joyeux cow-

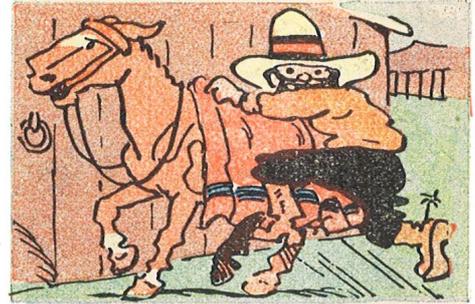
boys qu'il amusa par sa belle crânerie. « Ça fait plaisir, dit-il, de voir des physionomies d'honnêtes gens. Il n'y a pas longtemps que je suis dans vos parages, pourtant, eh bien, messieurs, j'ai dû entrer en lutte avec



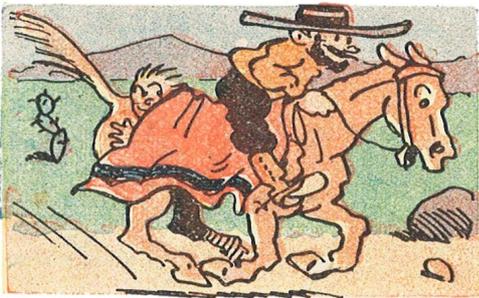
bien des bandits. Je suis sorti indemne de leurs griffes, Dieu merci, mais non sans peine. » Alors, Bibi fit un récit détaillé et humoristique de ses aventures. Jonathan, le chef du ranch, le félicita d'être si malin. « Ecoute,



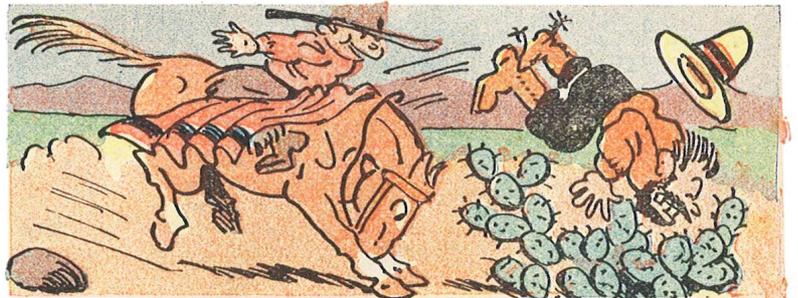
mon ami, lui dit-il, puisque tu connais tant de trucs, tâche donc de pincer l'insaisissable brigand qui, depuis quelque temps, nous vole nos chevaux. — Avec plaisir, répondit le jeune Fricotin; donnez-moi une



bonne couverture que je mettrai sur Bob et vous verrez ce que vous n'avez jamais vu. » Immédiatement, Jonathan satisfait au désir de Bibi qui attacha son cheval à l'extérieur du ranch et se glissa sous la couverture.



Or, l'animal fut bientôt repéré par l'un des écumeurs de la région, le nommé Pigfield. Celui-ci s'approcha à la manière d'un Peau-Rouge, détacha Bob et, l'enfourchant à la hâte, le lança sur la route où il lui imposa



un galop infernal. Alors Bibi, jugeant le moment venu de désarçonner le bandit, taquina Bob pour l'obliger à ruer. Il advint que le cheval irrité se souleva brusquement sur les jambes de devant. Bibi en profita pour se

redresser d'un coup de reins. Incontinent, Pigfield perdit l'équilibre et, passant par-dessus la tête du cheval, s'en alla plonger au milieu d'un buisson de cactus épineux d'où il sortit transformé en une pelote d'épingles.

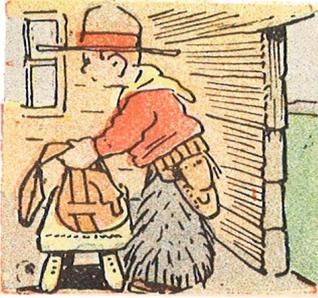


« Eh bien, gouailla Bibi, tu n'as pas l'air d'être à ton aise là dedans ? » En effet, Pigfield montrait un visage stupide d'ahurissement douloureux. Et il avait toutes les peines du monde à se dégager des cactus. Il aurait bien voulu pourtant prendre la fuite

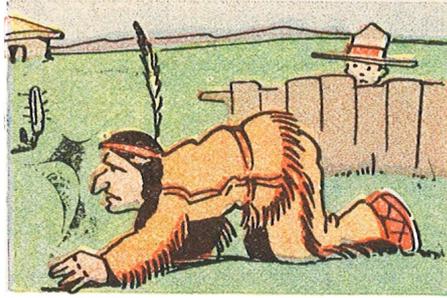


car il voyait, non sans terreur, accourir les valeureux cow-boys du ranch tous armés de leurs revolvers. « Je suis perdu, se disait-il; après les épines, ce sont les balles qui vont m'entrer dans la peau. » Le misérable, en effet, n'avait jamais vécu des

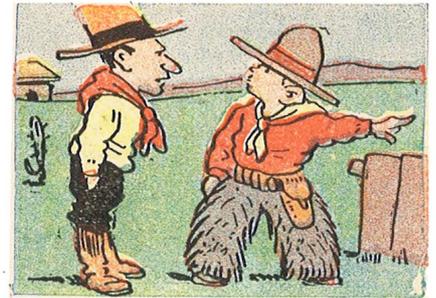
secondes plus critiques. Or, les cow-boys ne venaient pas pour le tuer mais pour rire à ses dépens en l'obligeant à danser éperdument pour éviter d'avoir les pieds criblés de projectiles. C'est Bibi qui s'amusait en assistant à ce spectacle bien américain !



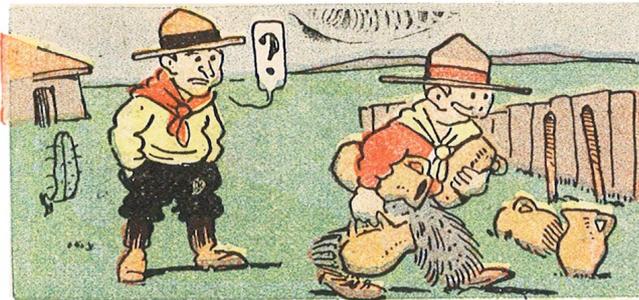
Pigfield, le voleur de chevaux, fut escorté par les cow-boys jusque chez le shérif. Bibi, félicité par Jonathan, le chef du ranch, reçut de ce dernier quelques dollars qu'il enferma précieusement dans son sac... Et il



allait remonter sur Bob pour reprendre son voyage lorsque Jonathan annonça l'arrivée d'une bande de Peaux-Rouges pillards. « Regarde-les s'avancer en rampant. Les lâches profitent de ce que tous mes hommes

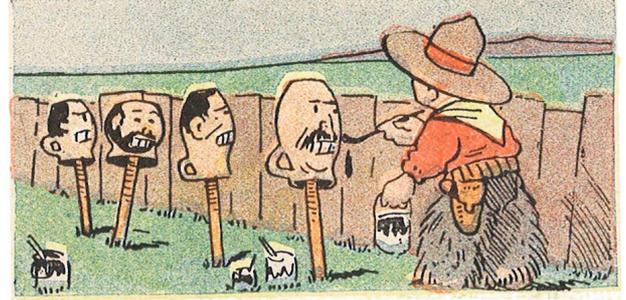


sont absents pour venir me mettre à contribution. Impossible de résister à leurs exigences ou nous serions massacrés. — Laissez-moi faire, répliqua Bibi, il s'agit de donner à ces chenapans l'impression que nous



sommes encore quelques-uns bien résolus à leur tenir tête. » Là-dessus, il mobilisa toutes les cruches qu'il pouvait trouver dans le ranch puis il planta quelques pieux le long de la palissade. Chaque pieu fut coiffé

d'une cruche. Mais il fallait opérer en vitesse, car les Peaux-Rouges gagnaient du terrain. Bibi avait des notions de dessin suffisantes pour tracer une tête sur chaque récipient de grès. Il exécuta de petits chefs-

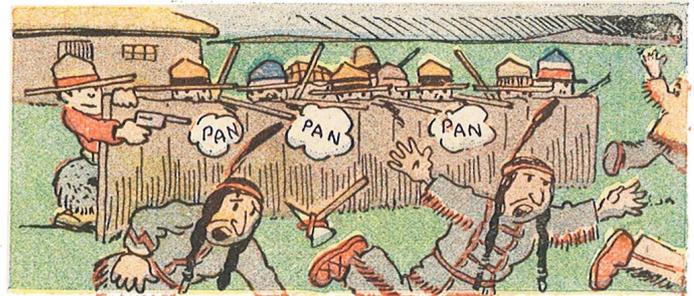


d'œuvre. Chaque visage avait un rictus farouche. « Vous voyez, monsieur Jonathan, que j'avais des dispositions pour être fabricant de jeux de massacre... Maintenant, il faut coiffer les cruches. Nous pourrons ensuite

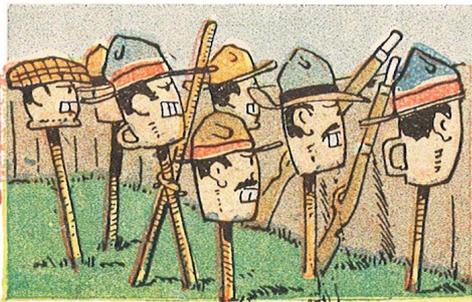


attendre, de pied ferme, nos agresseurs couler pain d'épice. » Cependant, les Peaux-Rouges progressaient lentement, mais sûrement. Œil-de-Perdrix, leur chef, déclarait : « Pas de doute, le patron est seul... car le nouveau cow-boy, à peine haut

comme une botte, ne compte pas. Un dernier bond, mes amis, et nous tentons l'assaut. » Naturellement, les Peaux-Rouges, qui continuaient à ramper comme des serpents, ne voyaient pas l'alignement des têtes. Soudain Œil-de-Perdrix commanda :

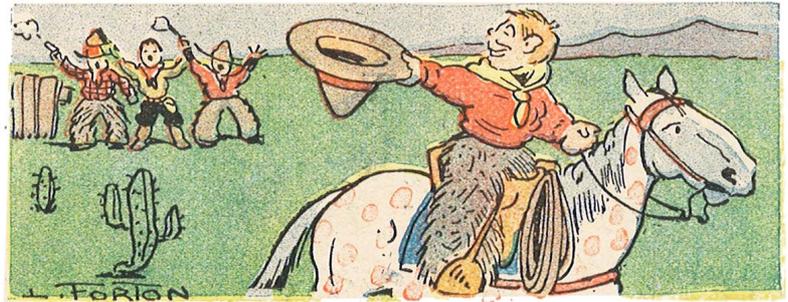


« Debout et en avant ! » Jonathan prit à son tour la parole pour ordonner : « Feu, les amis, et n'en ratez pas un seul ! » Cette réception inattendue désarma les Peaux-Rouges. Ils firent aussitôt demi-tour et s'enfuirent, affolés. Quelques-uns crièrent :

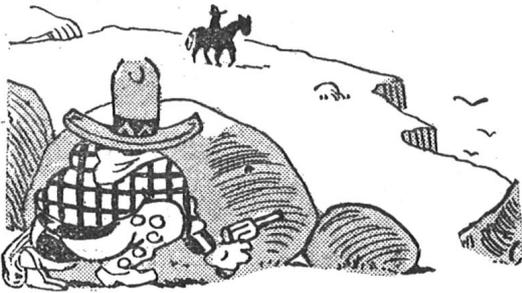


« Nous sommes trahis. » Bibi et Jonathan tiraient sans discontinuer, blesant à mort plusieurs de ces forbans qui étaient immédiatement enlevés par leurs compagnons. Quand, à leur retour, les cow-boys apprirent l'événement sensationnel, ils jurèrent

d'entreprendre une campagne pour exterminer tous les pillards commandés par Œil-de-Perdrix, puis ils félicitèrent Bibi d'avoir sauvé leur chef. Mais le jeune Fricotin ne pouvait plus différer son départ. Remontant en selle, il leur cria : « Bonne chance,



mes braves, et adieu. — Bon voyage, petit, lui répondit Jonathan, tu es de la race des grands désrouillards qui deviennent millionnaires. C'est la grâce que je te souhaite. »



Brave petit Bibi, il n'était pas au bout de ses peines. Certes, il faisait un magnifique voyage, mais combien périlleux ! Et dans des régions arides où les bandits étaient les maîtres, où une vie humaine ne comptait pas plus que celle d'un moucheron. Ayant gagné sans encombre les hauts



plateaux de la Sierra Nevada, Bibi demeura un bon moment en contemplation devant l'agreste et grandiose panorama qui se déroulait sous ses yeux. Il ne se doutait pas qu'un peu plus loin il était repéré par un brigand qui l'attendait au passage. Comme Bibi longeait le gouffre, il fut

soudainement attaqué par William, un de ces redoutables gredins qui, après avoir dépouillé ses victimes, se plaisait à les précipiter dans le vide. « Haut les mains ! ordonna-t-il. — Voilà m'sieu ! » répondit Bibi qui commençait à être habitué aux agressions brusquées. — Combien



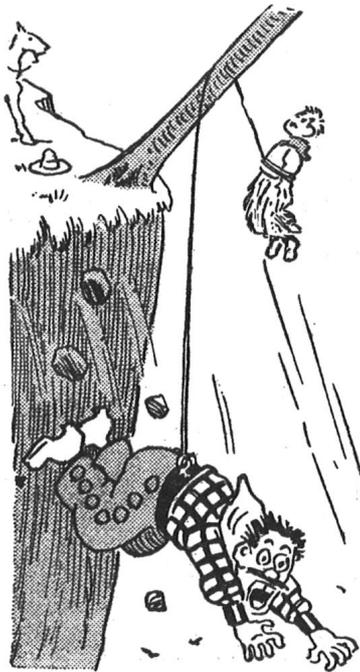
as-tu payé ce cheval-là ? — Oh ! pas cher. — Vraiment ? ricana l'autre. Eh bien, il va me revenir encore meilleur marché. » Puis, ayant délesté Bibi de son petit pécule, il se mit en devoir de l'attacher. « Où m'emmenez-vous ? demanda Bibi inquiet. — Je ne t'emmène nulle part. Je

t'attache simplement pour que tu sois plus facile à lancer dans le vide. Si je ne t'attachais pas, tu te cramponnerais à mes vêtements et je risquerais de tomber avec toi. » Ce disant, le bandit d'une poussée, projeta Bibi dans le précipice. Cette fois, Bibi ne douta pas que le mot fin

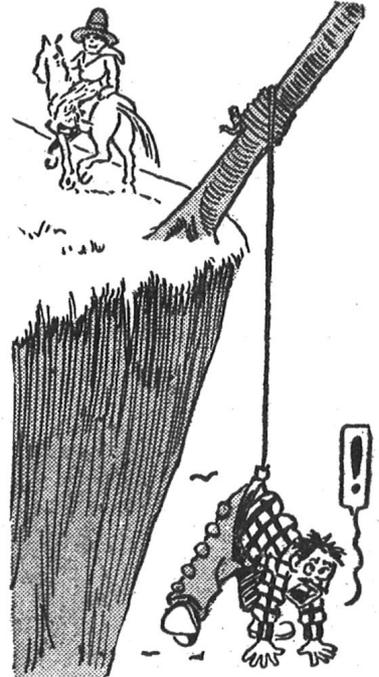
allait apparaître en grandes lettres de feu sur l'écran de sa destinée. Pas du tout. William n'avait-il pas oublié de détacher la corde nouée solidement à sa ceinture ! Lorsque le scélérat se rendit compte de son oubli, il était trop tard. Il venait de tomber à son tour dans le ravin. Mais



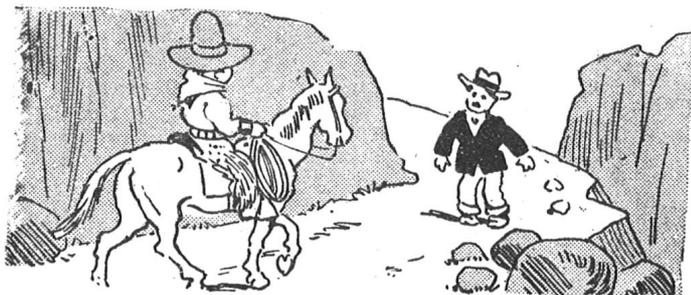
comme il était deux fois plus lourd que Bibi, son poids fit remonter le tatement notre héros. Miraculeusement sauvé d'une mort affreuse, Bibi s'écria : « Tu n'as jamais vu un funiculaire, tête à massacre ? Eh bien, le principe est le même. Nous



jouons au funiculaire tous les deux. Mais tu seras seul victime de la panne. » Il va sans dire que William trouvait l'endroit mal choisi pour goûter les explications de Bibi sur le système des wagons à contrepoids. « Sauve-moi, cria-t-il, suppliant, je



partage avec toi les cent mille dollars que j'ai cachés dans la montagne. — Non, mon ami, je ne ferai jamais d'affaire avec toi, tu tires trop sur la corde. » Et Bibi s'éloigna en riant comme un fou du vilain tour que William s'était joué par étourderie.

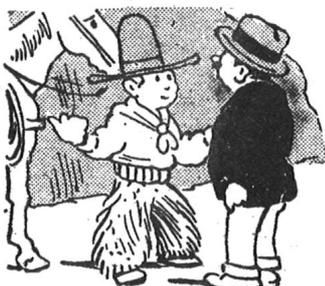


Continuant sa randonnée dans la sierra Nevada, Bibi rencontra bientôt un homme désolé. C'était un nommé Harrisson, directeur d'une banque de Blagfort-City. Il venait d'être attaqué par un voleur qui s'était enfui avec son automobile et le sac

rempli de dollars qu'il allait porter à un notable commerçant de la région. Il expliqua à Bibi sa mésaventure en détail. « Ah ! monsieur, répondit notre héros, quelle imprudence de circuler par ici en auto ! Moi qui ne circule qu'à cheval, je



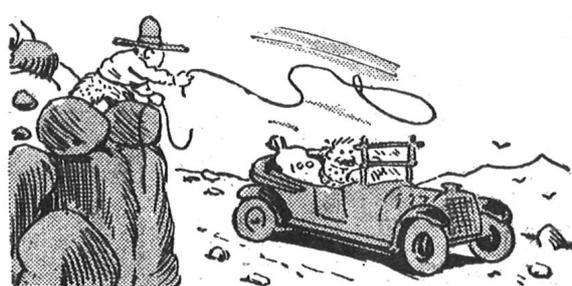
viens d'être attaqué. Mais j'ai mis le voleur dans l'impossibilité de recommencer son coup. Il est maintenant attaché au bout d'une corde. Il sèche, et il se desséchera. Mais si je peux vous rendre service, je suis à votre disposition. — Eh bien, voilà.



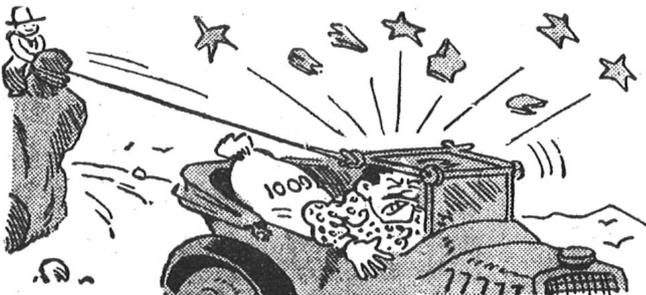
Mon voleur ne peut pas rouler vite à cause du mauvais état de la route et je vois que vous possédez un lasso... Il s'agirait donc d'attendre le forban à cette place et d'essayer de l'attraper, car il est obligé de faire un grand détour. — Eh bien, monsieur,



laissez-moi faire, je vais tenter le coup. Entre honnêtes gens, on se doit aide et assistance. » Et s'avançant sur un point de la montagne d'où l'on dominait la route, Bibi vit apparaître l'auto de M. Harrisson. Il ne perdit pas une seconde et, avec une



dextérité remarquable, lança la boucle de chanvre sur le châssis du pare-brise. La glace se brisa sur le crâne du voleur qui arrêta la machine et s'évanouit, tant le choc avait été rude. « Je tiens l'auto, je tiens l'auto, cria Bibi à M. Harrisson, le bandit

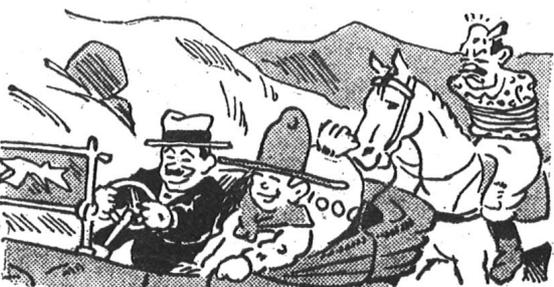


loit être sérieusement blessé car il ne bouge plus. Enfoncez mon cheval et venez me rejoindre. » Ayant alors fixé solidement l'extrémité du lasso à une dent de rocher, il se laissa glisser le long de la corde. Puis, ayant atteint l'auto, il profita de ce que le

voleur était momentanément privé de force et de volonté pour lui lier solidement les bras le long du corps. A ce moment, M. Harrisson arrivait au grand galop. « Bravo, mon petit ami, félicita le banquier, tu es d'une adresse digne des plus grands éloges.



Je te récompenserai comme tu le mérites. — Ne parlons pas encore de récompense. répondit le jeune Fricotin, hissons ce forban sur Bob. C'est mon cheval qui va le transporter chez le shérif. » Ce qui fut dit fut fait. Quand le bandit eut été solidement

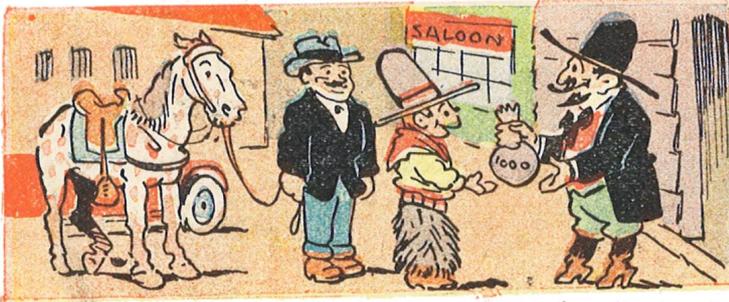


ligoté sur la selle, Bibi et M. Harrisson montèrent dans l'auto. Celle-ci partit doucement. Derrière eux, le bandit, qui s'était ranimé peu à peu, geignait : « Oh ! ma tête, ma tête ! — Tu l'as un peu en pain de sucre,

lui répondit Bibi, mais ça se tassera. » Et lorsqu'ils arrivèrent à Blagfort-City, Bibi présenta le brigand au shérif : « Je vous amène un gaillard pas ordinaire, m'sieu, il a été assez malin pour refaire un banquier.

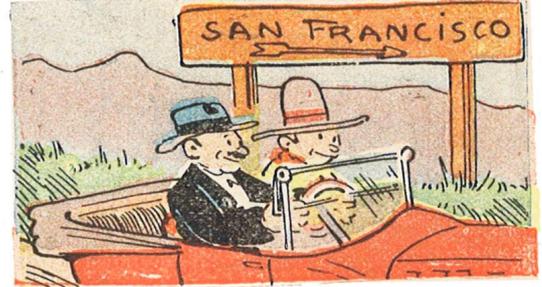


Voyez, ça ne lui a pas aussi bien réussi qu'à certains banquiers qui refont leurs clients. — Mais je le connais, répondit le shérif, c'est Peterboom, un malfaiteur recherché depuis longtemps. »

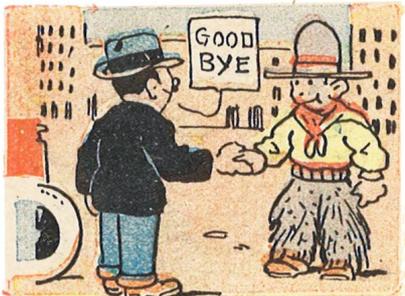


« Pour la peine que vous nous avez livré le terrible brigand que nous recherchons depuis si longtemps, dit le shérif, voici la prime de mille dollars promise. — Oh ! monsieur, s'exclama Bibi ébloui, c'est vraiment trop ! Qu'est-ce que je vais faire de

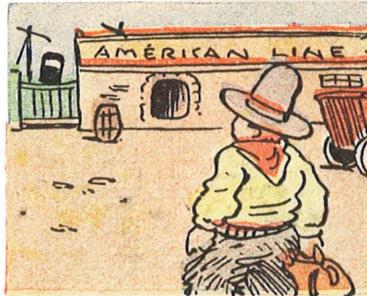
tout ça ? — *My dear boy*, vous vous ferez construire une petite maison. — Impossible, je me suis engagé à faire le tour du monde pour *l'Illustré* ; pareil au Juif errant, je ne dois jamais m'arrêter. — Eh bien, cette somme vous aidera à poursuivre victorieuse-



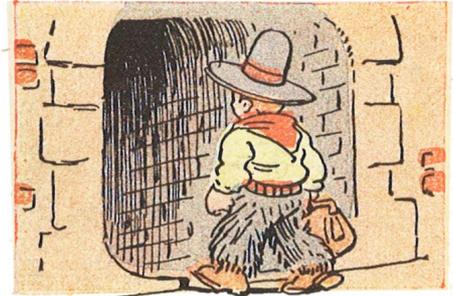
ment votre randonnée. » Bibi remercia chaudement le shérif, puis, après avoir vendu le cheval Bob, il remonta dans l'auto du banquier. Ce dernier le conduisit au port le plus voisin, c'est-à-dire à San-Francisco. Là il lui pressa fortement les phalanges :



« Mon ami, il me reste à vous remercier pour le service très appréciable que vous m'avez rendu. Si, par hasard, vous vous trouviez dans une situation embarrassante au cours de votre voyage, n'hésitez pas à me télégraphier. Je serai toujours prêt à vous



rendre service. J'aime et je ne saurais trop aider les jeunes garçons débrouillards comme vous. Vous étiez digne d'être Américain. — Je suis encore plus fier d'être Français, » repartit Bibi. Puis, ayant remercié vivement son interlocuteur, il prit le chemin

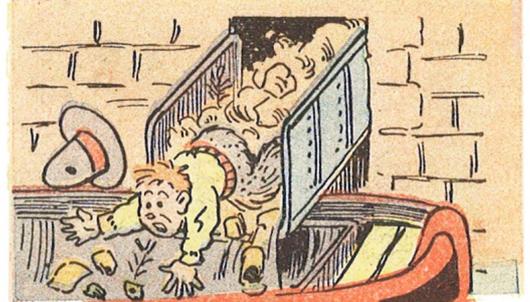


qui conduisait au paquebot. Mais il eut le tort de ne pas se renseigner au préalable. Avisant une sorte de couloir qui aboutissait à une passerelle métallique, il s'y engagea. Or, cette passerelle surplombait un petit vapeur que, de loin, Bibi prenait pour



le paquebot. Aussi sa surprise fut-elle grande lorsqu'il arriva à l'extrémité de la passerelle. « Décidément, je ne suis pas à la page, s'exclama-t-il, j'en suis même loin. C'est un chaland que je prenais pour la *Louisiane*. » Il allait rebrousser chemin

quand, tout à coup, une avalanche de débris de toutes sortes lui arriva dans le dos. Ce fut si rapide et si violent que Bibi n'y put résister. Il tomba dans le bateau chargé de recueillir les ordures pour les jeter à la mer. Vous pensez s'il fut vexé, lui,



le malin des malins, d'être balancé avec les résidus de poubelle de San-Francisco. Reconnaissez que c'était plutôt humiliant. « Voilà un accident que je ne mentionnerai pas dans mon carnet de route », dit-il d'un air piteux. Et voilà que le bateau partit.



Bibi eut les plus grandes peines du monde à se dégager de cette agglomération d'immondices. Il avait beau crier, il ne pouvait se faire entendre du chauffeur qui était sourd et s'absorbait dans la lecture d'un discours du Président des Etats-Unis



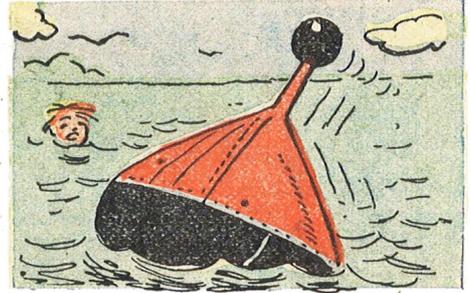
sur la nécessité de lutter contre les mouches à viande et les rats d'hôtel. Lorsque le bateau eut parcouru un demi-mille en mer, le chauffeur fit basculer l'ancienne benne qui se retourna. Et ce pauvre Bibi tomba avec les vieux chiffons, les vieux

papiers et les épiluchures de toutes sortes. Quel allait être le sort de notre jeune héros ? Car, hélas ! les requins pullulaient en cet endroit. Ils attendaient avec impatience l'heure de se mettre à table.

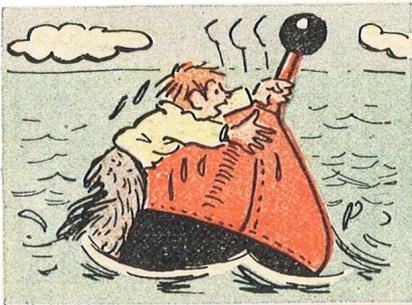


A présent, Bibi se débattait au milieu des débris de toutes sortes. La fumée du bateau, épaisse et noire, planait au-dessus de lui. « Quelle horreur ! gémissait notre grand voyageur, tous les malheurs à la fois : le

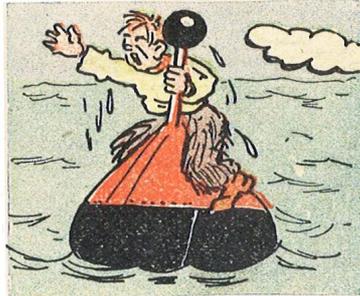
bouillon trop salé et une prise à me couper la respiration. Que de bouteilles vides, que de boîtes de conserve ! Il s'agit d'atteindre la bouée. Encore heureux si je peux arriver jusque-là. Je m'en souviendrai de cette petite



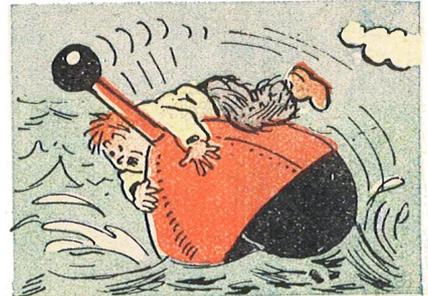
aventure ! Et dire qu'il y a des « moins de vingt ans » comme moi qui rêvent de faire le tour du monde ! Enfin, je la tiens, la toupie. Il s'agit de ne pas la lâcher. » Bibi eut toutes les peines du monde à se hisser sur



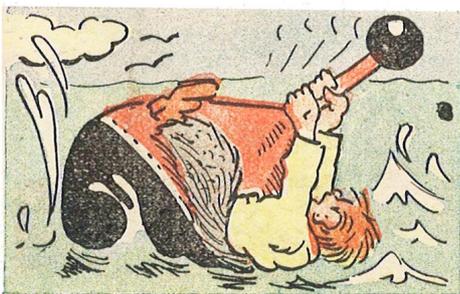
cette bouée providentielle qui manquait tout à fait de stabilité. « J'aimerais mieux être à cheval sur une baleine. » Il se mit à pousser des cris stridents : « Au secours, les Américains, au secours ! Ah ! ouat ! Ils ont



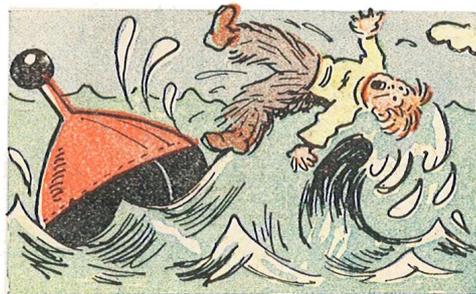
beau avoir de grosses lunettes, ils ne me voient pas. Et ils ont du coton dans les oreilles. » Le remous balançait furieusement la bouée. De sorte que Bibi se vit partir en avant puis brusquement ramener en arrière.



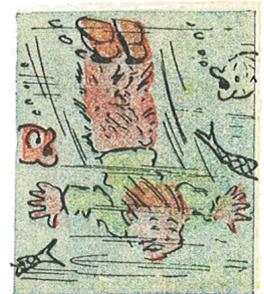
« Dire que j'aime tant me balancer dans les foires et que, là-dessus, cette distraction devient pour moi un supplice ! Allons, bon, la bouée va se retourner ; tout à l'heure je vais me voir dessous. Je ne souhaiterais pas



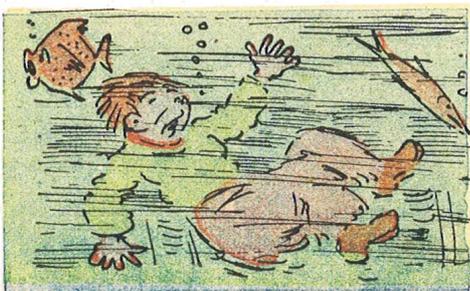
à mon plus grand ennemi d'être à ma place. » Tout à coup, une vague obligea Bibi à lâcher prise. Il fut emporté comme un fétu de paille et coula à pic. Les réflexions qu'il se fit au cours de ce voyage sous-marin furent



plutôt amères. « Voilà le voyage autour du monde dans le seau. Il ne manque plus qu'un requin dans le paysage. » Voyant une belle sole lui passer devant le nez, il se dit : « Accommodée au vin blanc et aux champi-



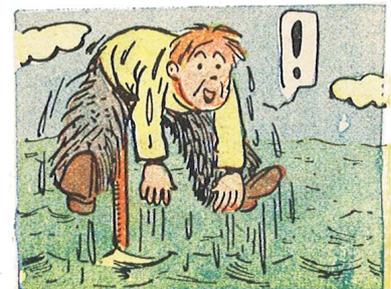
gnons, en voilà une qui ferait bien mon affaire. » Et il sentait venir avec résignation le spasme final lorsque, tout à coup, il fut poussé par derrière et soulevé au-dessus de l'eau par quelque mystérieux engin qui se



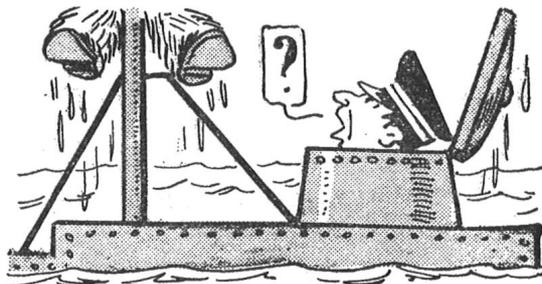
tenait comme cramponné au fond de sa culotte. « Pourvu que ça me soutienne un bon moment. Les secours vont peut-être arriver ? Il ne faut pas perdre tout espoir... Mais c'est curieux,



ça monte toujours, on dirait un gros manche à balai qui se termine en fourneau de pipe. » Et l'ascension se poursuivait lentement. A présent, le corps de Bibi émergeait complète-



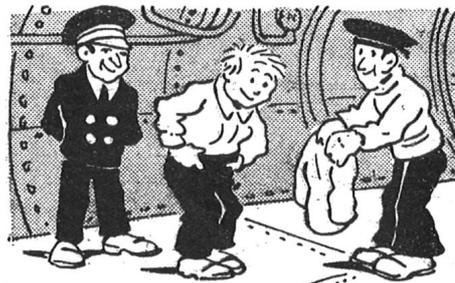
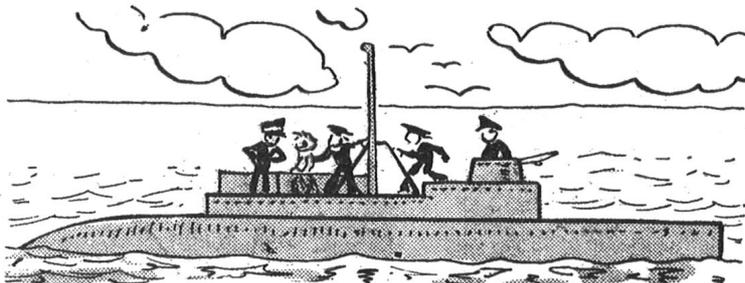
ment de l'eau. « J'ai peut-être tort de me plaindre, mais je suis très mal assis, » bougonna Fricotin qui aurait préféré le moindre tabouret.



Bibi avait repris espoir. « On dirait que c'est le mât d'un bateau qui remonte à la surface. Ce que j'en ai de la chance tout de même ! Mais c'est fatigant de faire de l'équilibre dessus ; heureusement que j'ai une culotte solide, en peau de bison,

sans quoi j'aurais été bien vite empalé. Mais le fond résiste merveilleusement. » Et bientôt il se rendit compte qu'il venait d'être sauvé par un sous-marin. Le clapet se souleva et le commandant montra la tête. Il parut tout ébaubi en voyant notre

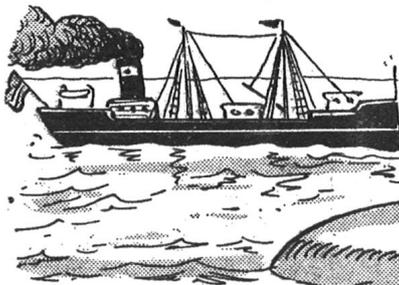
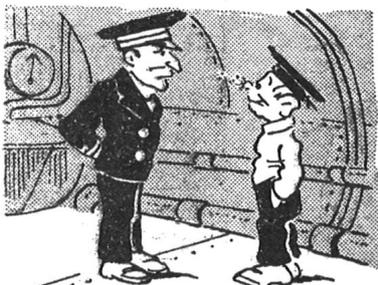
galopin assis sur le périscope. « Je m'explique maintenant pourquoi je ne voyais rien du tout. Qu'est-ce que tu fais là-dessus, toi ? Ne te gêne pas, mon gaillard. Si tu es fatigué, tu pourrais bien t'asseoir ailleurs que sur le périscope. — Je ne demande pas



mieux, monsieur l'officier ; si vous voulez me faire passer un bon fauteuil je changerai volontiers de siège. » Des marins, appelés par le commandant, tirèrent Bibi de sa position plutôt fatigante. Et notre héros conta en détail le fâcheux acci-

dent qui avait failli lui coûter la vie. « Eh bien, mon garçon, dit le commandant, il faut changer de linge et de vêtements tout de suite afin de ne pas pincer un rhume. Justement l'un de mes hommes dispose d'effets qui pourront aller à ta taille. — Ah !

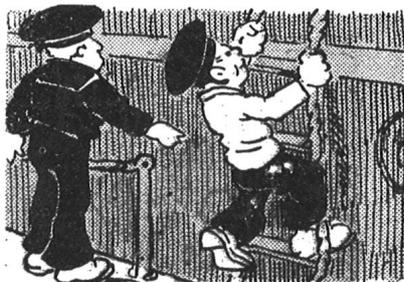
merci, monsieur l'officier, je suis bien content, ça m'arrange. » Lorsqu'il fut rhabillé de vêtements secs, Bibi se trouva vraiment très bien sous le bérêt de mousse. « Est-ce que je peux vous être utile, monsieur l'officier, car moi je n'aime pas rester à me



tourner les pouces ? — Mon ami, je ne peux te garder dans le sous-marin. L'équipage ne comporte pas de mous- ses — C'est dommage, parce que ça me plairait d'étudier le fonctionnement d'un sous-marin. — Je regrette, mais je suis forcé de te faire embar-

quer sur le premier navire qui viendra de notre côté. » A ce moment l'un des marins annonça un cargo-boat : *L'Amazone*, et fit les signaux réglementaires afin qu'il suspendît sa marche. Lorsque le sous-marin eut accosté le navire, un dialogue s'en-

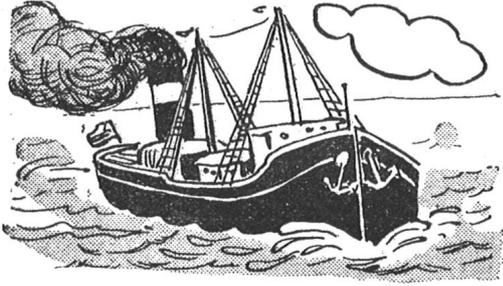
gagea entre les deux commandants. Celui de l'*Amazone* voulut bien prendre Bibi à son bord s'il consentait à se rendre utile. « Je ferai l'ouvrage de quatre mousses ! » s'écria Bibi. Et, avec une agilité de singe, il grimpa à l'échelle de corde, puis saluant le



commandant Hertz, vieux loup de mer : « Bonjour, commandant, ça va la petite santé ? — Tiens, tiens, tu as une bonne tête, toi, mon gars. — Et puis une tête solide, commandant, car avec tout ce qui m'est arrivé

jusqu'ici, j'aurais bien pu la perdre. — Qui es-tu donc, mon garçon ? — Je suis Bibi Fricotin, bien connu de tous les petits Français. Je me suis engagé à faire le tour du monde. — A ton âge ? — Le valeur ne connaît

pas le nombre des années, commandant. — Eh bien, avec nous, tu verras du pays, car nous cinglons vers les Philippines. — Ça me va, commandant. »

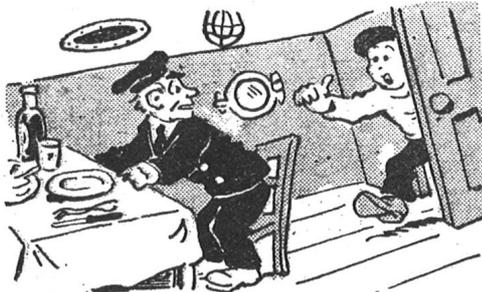


Le cargo-boat poursuit son trajet sur le Pacifique. Bibi se réjouissait, non seulement d'avoir échappé dans des conditions si miraculeuses à une noyade qui le rayait du nombre des humains, mais encore de réaliser une rapide avance. Un matin, il

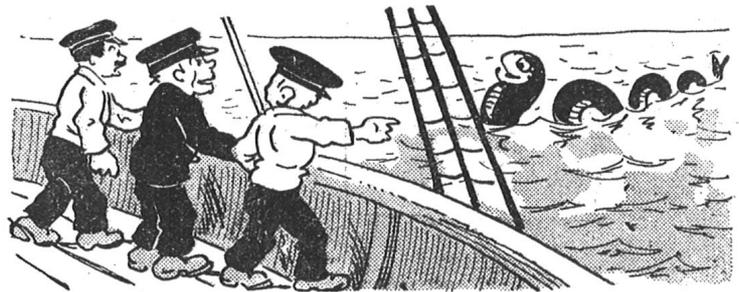


demeura ébouhiffé en voyant un long serpent dont le corps annelé ondulait à la surface de l'eau. « Diable ! s'exclama-t-il, c'est le fameux serpent de mer qui a fait déjà couler tant d'encres. Il est de taille à venir s'installer sans façon sur le bateau. Et comme

on ne pourra s'en débarrasser qu'en lui donnant à manger, le commandant est capable de sacrifier le mousse, c'est-à-dire Bibi. » Épouvanté en songeant à cette possibilité, le jeune Fricotin descendit quatre à quatre chez le commandant Hertz qui se



disposait à déjeuner. « Commandant, commandant, je ne veux pas être mangé. — Mangé ! En voilà une idée. Pour l'instant, je n'ai pas envie de te manger, attendu que je vais me régaler d'une délicieuse côtelette de porc frigorifié. — Parce que... voilà...



je viens de voir le serpent de mer et il se dirige de notre côté. — Le serpent de mer, repartit le vieux marin avec étonnement, où as-tu été pêcher ça ? — Oh ! je n'ai pas envie de le pêcher. Venez le voir. » Le commandant Hertz suivit le nouveau mousse

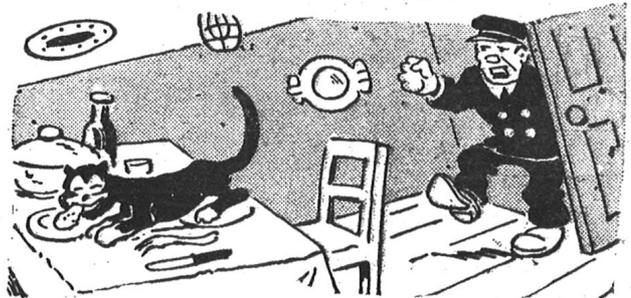
sur le pont et demeura ébahi à la vue du reptile marin dont il avait entendu parler depuis sa plus tendre enfance sans jamais le voir. Mais voilà que, tout à coup, l'animal fabuleux se divisa en quatre tronçons. Et les navigateurs purent constater



qu'il s'agissait d'un papa et d'une maman marsouins que suivait leurs petits. « Fumiste de Bibi, s'écria le commandant en riant aux éclats, une autre fois, quand tu croiras voir le serpent de mer, il faudra venir cher-

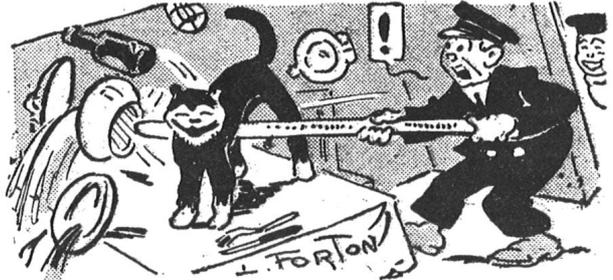
cher ma longue-vue. Avec tes frayeurs naïves, tu vas me faire déjeuner en retard. » Là-dessus, notre homme regagna sa cabine en vitesse. Mais il eut le désagrément de constater que Jim, le chat du bord, ne laissait pas

refroidir son déjeuner. « Ça, c'est trop fort, glapit le commandant, ne te gêne pas, mon gaillard, c'est meilleur qu'une souris, hein ? Attends un peu, je vais t'apprendre à respecter mon repas. Depuis quand mange-t-on



les uns sans les autres ? » Empoignant alors une longue trique, il en poussa la pointe vers Jim nullement effarouché. Le félin se contenta de faire le gros dos et l'extrémité du bâton, au lieu de le frapper, envoya le réci-

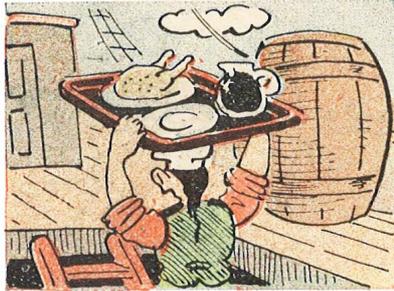
piant à purée de pomme de terre, l'assiette et la bouteille se briser contre la cloison de la cabine. On juge de la confusion du commandant qui ne s'attendait pas à une telle mystification de la part de Jim.



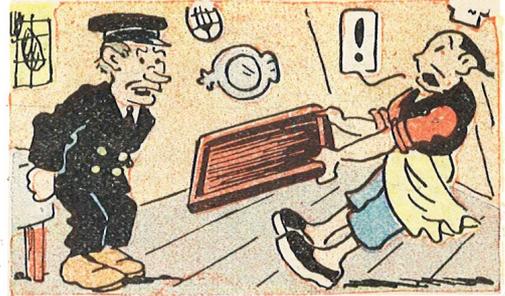
Bibi, qui arrivait sur ces entrefaites, cria au maladroît : « Comme carambolage, ce n'est pas mal réussi, commandant, il faudra que vous me donniez des leçons de billard. »



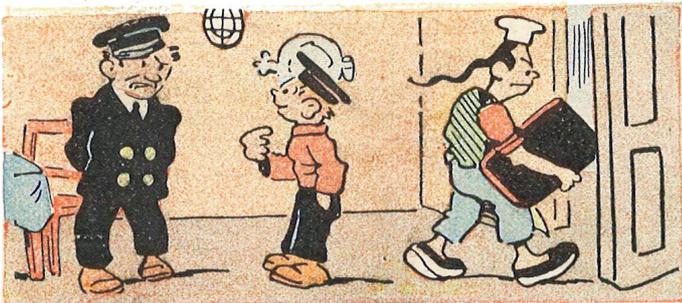
Le capitaine Hertz, furieux contre son chat, le fit jeter à fond de cale. « Qu'il attrape des souris puisque nous l'avons embarqué pour cela et s'il recommence à voler mon déjeuner, tu en feras un bon civet, n'est-ce pas, Fou-Yo-Po ? — Oui,



commandant, répondit le cuisinier chinois. — Eh bien, là-dessus, tu vas me servir un poulet de conserve et de la purée de Soissons ; dépêche-toi, car j'ai une faim de loup, de loup de mer, bien entendu. » Un quart d'heure après, Fou-Yo-Po montait

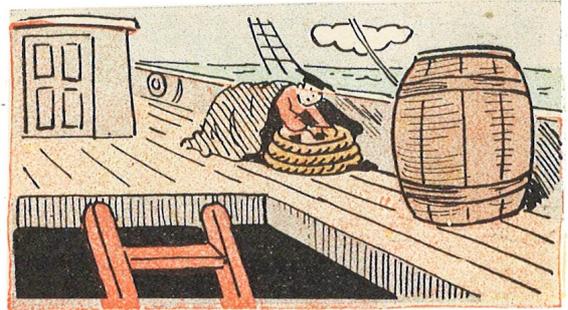


sur sa tête un plateau sur lequel il avait déposé le déjeuner du patron. Mais, arrivé dans la cabine, il constata avec dépit que le poulet, la purée et la carafe de bière avaient disparu. « Clampin ! vociféra le commandant, est-ce que tu te moques de moi ? »



Mais le Chinois affirma que le plateau était bien nanti du second déjeuner commandé. « Et Fou-Yo-Po a raison, soutint Bibi, je l'ai vu monter avec les victuailles. Ce n'est pas le chat, cette fois, qui est le coupable, mais

un gaillard joliment malin et que je me charge de pincer, vous allez voir ça, commandant. — Pincer, pincer, repartit l'autre, grincheux ; en attendant je ne mange pas, moi ! » Cependant Fou-Yo-Po regagna sa cuisine

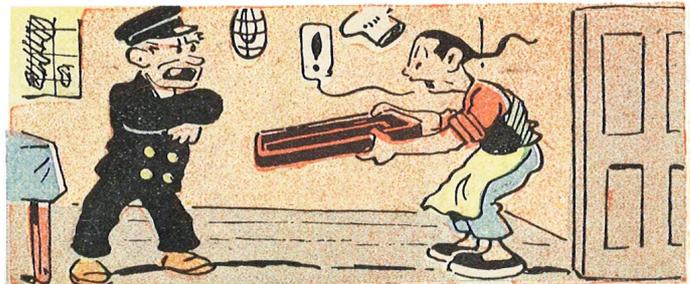


où il ouvrit une nouvelle boîte de conserve contenant un poulet à la gelée. Quant à Bibi, il se dissimula sous une bâche qui protégeait la pluie des couronnes de cordages. Là, il attendit bien patiemment le retour



de Fou-Yo-Po. Alors, quand celui-ci remonta, Bibi vit le couvercle d'un tonneau se soulever lentement et une main noire escamoter adroitement poulet, purée et boisson. « Me voilà édifié, se dit notre mousse, je vais

bien m'amuser à mon tour. » Le brave Fou-Yo-Po brava de nouveau la fureur du commandant en présentant un plateau net de tout déjeuner. « Par exemple, s'exclama le malheureux, voilà quelque chose d'incroya-

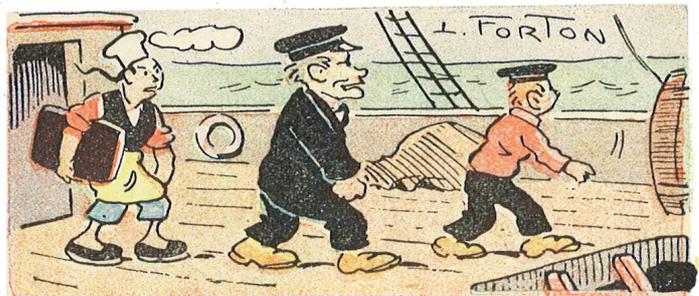


ble. — Ah ça ! C'est une sinistre plaisanterie, hein ! Fou-Yo-Po ? Veux-tu que je te fasse flanquer aux fers ? — Mon commandant, je vous assure qu'il n'y a aucune farce de ma part. — Prouve-le-moi. — Je voudrais bien

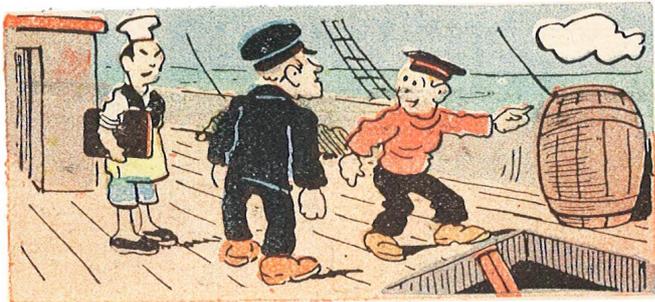


vous le prouver, mais comment ? » Au même instant, Bibi entra dans la cabine. « J'ai la clé du mystère, dit-il, et nous pouvons surprendre le filou si nous opérons en vitesse. — Où l'astu vu ? demanda la commandant. — Dans un tonneau où il doit se

régaler. Allons-y ensemble, commandant. » Alors le chef du cargo-boat suivit le jeune Fricotin qui recommanda : « Marchons sans bruit. Le voyez-vous le tonneau où se dissimule notre voleur affamé, mon commandant ? — En voilà un que je vais



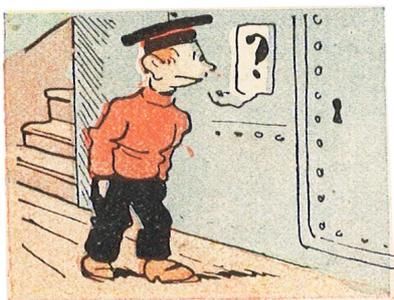
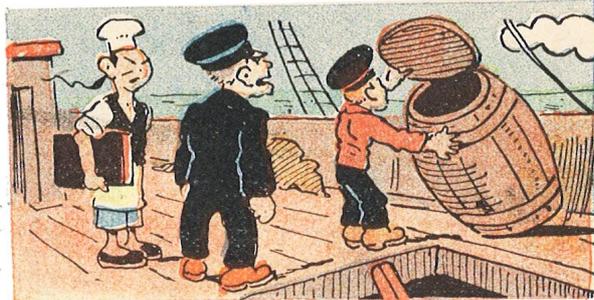
flanquer aux fers avec le plus grand plaisir et ça ne vas pas traîner. Une filouterie de cette nature, ça vaut bien huit jours de pain sec avec mon pied quelque part. Nous allons rire. »



« Tu es bien sûr, Bibi, que tu as vu quelqu'un sortir du tonneau ? — J'ai vu sa main. — Tu m'étonnes. — Je vous le jure, commandant, j'étais caché là-bas, sous la bâche. Je

vais vous le prouver. » Là-dessus, Bibi souleva le couvercle et demeura ébaubi en constatant que le tonneau était vide. « Tu l'as rêvé ! s'exclama le commandant. C'est peut-être toi

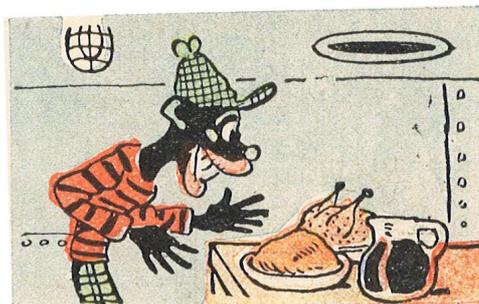
seulement qui as fait le coup ! » Bibi bondit sous l'accusation. Jamais réflexion désobligeante ne lui avait été plus sensible. Aussi se promit-il de prouver au commandant qu'il y avait



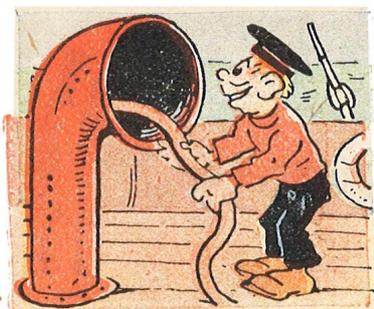
bien un voleur au nombre des hommes de l'équipage et que ce n'était pas lui. Il descendit l'escalier qui conduisait à la cabine du personnel et prêta attentivement l'oreille à un bruit d'as-



siettes heurtées. « Tiens, tiens, il se passe quelque chose de pas ordinaire là dedans, il faut que je risque un coup d'œil. » Bibi regarda par le trou de la serrure et vit Bamboula, l'aide-



mécanicien, en extase devant l'un des poulets volés, car il avait dû passer l'autre à quelque camarade, aussi filou que lui. « Bon nègre content, murmurait-il, bon nègre manger tout



ça, bon nègre rien laisser. » Bibi réfléchit un moment. Il avait remarqué que les victuailles et la boisson se trouvaient juste au-dessous du trou de la cheminée d'aération. Alors il lui vint à l'esprit de mystifier Bam-



boula. Pour ce faire, il grimpa sur le pont et laissa glisser un tuyau de caoutchouc dont l'extrémité pénétra dans la carafe de bière. Il pompa celle-ci en quelques instants. Bamboula, qui avait le dos tourné, ne



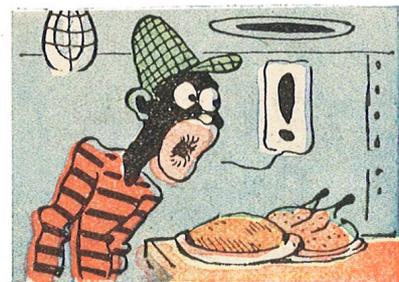
remarqua rien d'anormal. Mais lorsqu'il revint, il constata que la carafe était vide. Alors il bougonna : « Bon nègre plus content di tout, bon nègre rien bu. » Il supposa aussitôt qu'il devait y avoir une fuite et se glissa



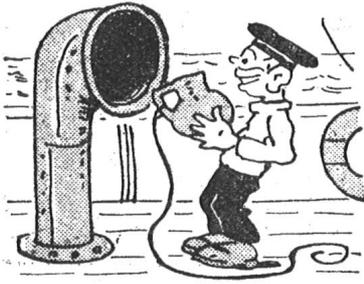
sous la table pour regarder. Mais, pendant ce temps-là, Bibi s'était introduit jusqu'à mi-corps dans le large tube de tôle. Il fit descendre un crochet attaché à une ficelle et réussit à remonter la carafe. Bamboula, ayant



constaté qu'il n'y avait aucune fuite, se redressa juste au moment où la carafe disparaissait dans l'ouverture. On juge de la stupeur du nègre. Plus de carafe ! Cela dépassait son entendement. Superstitieux en diable,



il croyait aux lutins et aux farfadets, mais il se les représentait noirs comme lui. « Petit bolhomme emporté verre, dit-il en ébauchant une vilaine grimace. Où l'est-y, petit bolhomme ? Moi le touier, moi li touier ! »



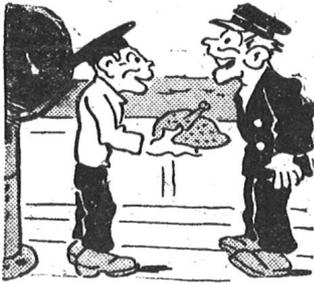
Bibi, ayant remonté la carafe, se proposait bien de ne pas en rester là. « Maintenant, il me faut le poulet. Le patron voulait rire, sans doute, en disant que c'était moi qui avais enlevé ses victuailles. Tout de même,



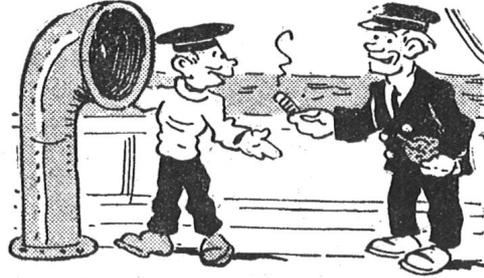
la réflexion m'est restée sur l'estomac. Il va apprendre à connaître Bibi, le brave homme. » Alors, le jeune Fricotin se remit à surveiller les faits et gestes du négro. Voyant celui-ci regarder avec inquiétude du côté de



la porte, Bibi lança l'hameçon et réussit à pêcher le poulet. En constatant cette nouvelle disparition, Bamboula poussa une exclamation de rage. « Bon nègre *fouyer* petit *bolhomme...* » gronda-t-il en sourdine



Cependant, le commandant Hertz arrivait juste au moment où Bibi pêchait le poulet. « Tenez, commandant, le reconnaissez-vous, celui-là ? Direz-vous encore que c'est moi qui vous l'ai volé... Mais ce n'est pas



fini, je suis en train de me payer la tête de votre flou. Donnez-moi votre bout de cigare au lieu de le jeter pardessus le bastingage. — Tiens, mon garçon, amuse-toi. » Se hissant de nouveau dans la cheminée d'aération,



Bibi laissa tomber le bout de cigare allumé juste au milieu du plat de purée de pommes de terre. Et comme cette purée était assez claire, le bout de cigare s'y enfonça par la pointe. Or, Bamboula, convaincu que les



invisibles lutins finiraient bien par tout manger, se jeta goulûment sur la purée de pommes de terre. Ayant mordu dans le cigare allumé, il se brûla horriblement le palais. Mais, hélas, le cigare ne s'éteignit pas tout



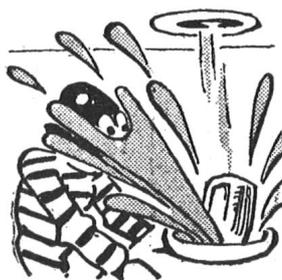
de suite ! Il était encore brûlant en suivant son petit bonhomme de chemin. « Ça me *broule*, ça me *broule...* » gémit l'affreux glouton en se tortillant comme un damné. Là-haut, Bibi se tordait de rire. Il chuchota au com-



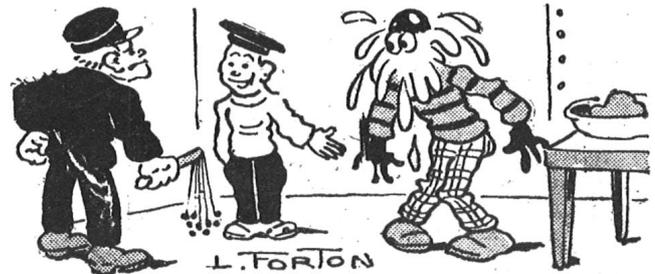
mandant : « Je vous prie de croire qu'il est bien puni de sa gourmandise. Si vous pouviez le voir devant votre purée, la regardant d'un air inquiet, ça vaut la meilleure scène comique de ciné. — Oui, mais je ne me contente



pas de cette punition, repartit le commandant, je vais aller le corriger avec le chat à sept queues, tu vas voir ça pour rien. — Dans ce cas, laissez-moi lui faire une dernière farce. » Et Bibi lança une brique qui, tombant



au beau milieu du plat, provoqua un véritable feu d'artifice de purée. Bamboula fut incontinent couvert de pommes de terre écrasées, ce qui lui fit une superbe barbe. A ce moment, le commandant Hertz pénétra dans



la cabine, accompagné de Bibi. « A nous deux, Bamboula, tends-moi le dos que je te corrige comme tu le mérites. Ah ! bandit ! »



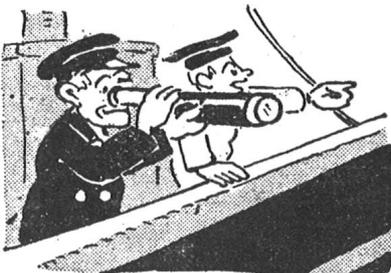
Quelques journées après, le cargo-boat, s'étant approvisionné de charbon dans le port d'une île de l'Océan Pacifique, reprit sa marche en avant. Le commandant Hertz était heureux de s'être procuré quelques journaux.



Et voilà qu'il lut sur l'un d'eux qu'une intrépide nageuse américaine s'était proposé de faire une longue traversée en allant d'une île à l'autre. Cette nageuse, miss Dingott, avait, une année auparavant, accompli victo-



rieusement la traversée de la Manche. « Nous allons peut-être assister à cette prouesse, dit le commandant au mousse improvisé, car, justement, nous naviguons entre les deux îles indiquées sur le journal. » A peine le commandant



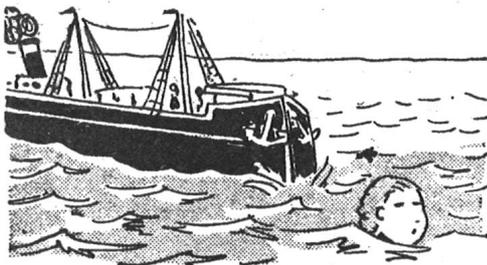
venait-il de prononcer ces mots que Bibi découvrit, à deux milles environ, la tête de miss Dingott. « Commandant, commandant, vite, votre longue-vue. Je crois la voir, l'intrépide nageuse. — En effet, tu ne te trompes pas, Bibi... c'est elle. Oh ! la vail-



lante créature ! Elle n'est même pas suivie par un bateau. Vous n'en avez pas en France des femmes admirables comme celle-là. — Il y en a peut-être, commandant, mais elles ne recherchent pas la publicité comme votre ondine. — Ondine, ondine, qu'est-ce



que tu me chantes ?... ce n'est pas l'heure du dîner. Allons saluer cette créature d'élite, remarquable par son endurance. Je veux que mon bâtiment l'escorte jusqu'à destination. » Et le commandant, éperdu d'enthousiasme, se trémoussait comme un



beau diable. Le cargo-boat changea donc de direction. Il se rapprocha peu à peu de la nageuse. « Tous en chœur, mes amis, commanda le loup de mer... Vive miss Dingott ! Vive miss Dingott ! » Celle-ci paraissait tout à fait insensible aux vivats de l'équipage.

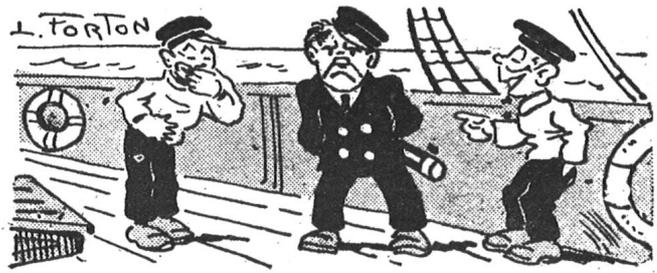


Elle ne daignait même pas retourner la tête. « Et si ce n'était pas la miss en question ? objecta Bibi, si ce n'était qu'une simple sirène ? » — Une sirène ! repartit le commandant qui ricanait de la naïveté de Fricotin, as-tu lu qu'il y avait des sirènes dans le

Pacifique ? Petit farceur, va, tu sauras que les sirènes n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes. Tu te crois bien malin, mon pauvre Bibi, mais tu ne l'es guère... Vive miss Dingott ! Vive miss Dingott ! » Et le commandant pensa qu'il

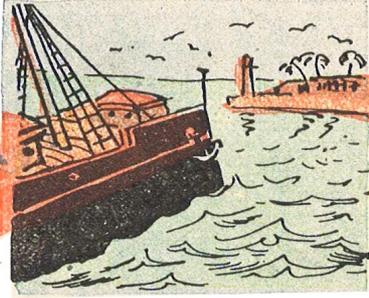


était de rigueur d'adresser un petit speech à l'insensible nageuse. Il le fit en termes pompeux. Mais voilà que, soudain, le remous souleva la pseudo miss Dingott et tous les hommes de l'équipage purent constater qu'il ne s'agissait que d'une épave.



C'était là, en effet, la proue sculptée de l'*Assyria*, paquebot qui avait fait naufrage un mois auparavant. On juge de la déception et de la confusion du commandant. Il était furieux d'avoir commis une erreur aussi stupide. « Enlevez cette épave, ordon-

na-t-il à ses matelots, ça ira du bois pour mettre dans la chaudière. Et puis, si vous continuez à rire comme des idiots, je vous flanque tous aux fers avec le chat et le nègre ! »



Après quelques jours d'une traversée mouvementée, l'*Amazone* arriva aux îles Hawaï (autrement dit îles Sandwich) et entra dans le port d'Honolulu. Sur le quai se trouvaient empilées des marchandises de toutes



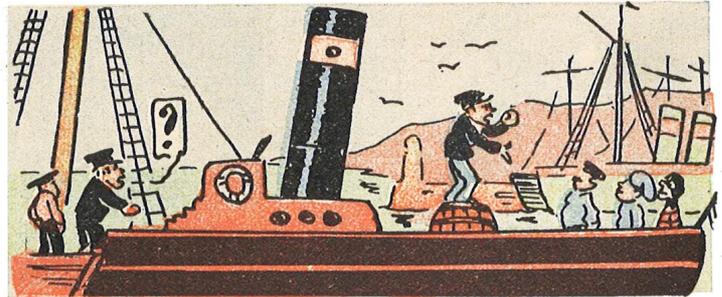
sortes qui devaient être embarquées. « Vous allez procéder tout de suite à l'enlèvement des balles de coton et de café ainsi que des tonneaux contenant du sucre brut, ordonna le commandant aux hommes de l'équi-

page, et tâchez que tout soit terminé quand je reviendrai ! » Là-dessus, il se tourna vers Bibi : « Allons faire un petit tour, tu visiteras un peu la ville. » Lorsque le commandant et Bibi se furent éloignés, les hommes grognèrent

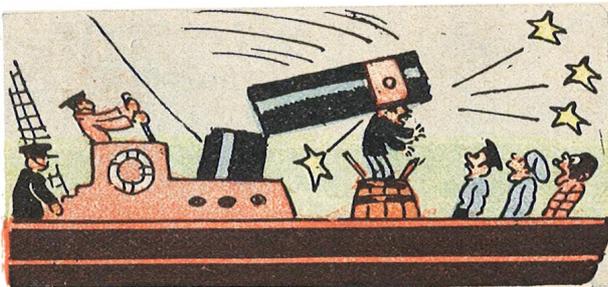


un peu. « Quoi ! le mousse pourrait bien nous aider. Il en a de la veine, celui-là, d'aller se promener avec le patron ! » A ce moment, un individu louche entendit la réflexion. Il s'arrêta, regarda les hommes d'un

air farouche et leur dit : « Allez-vous longtemps vous laisser exploiter par le commandant Hertz ? Je le connais, allez, votre patron. J'ai travaillé pour lui. Il ne m'en imposait pas, à moi ! » Les hommes de l'équipage

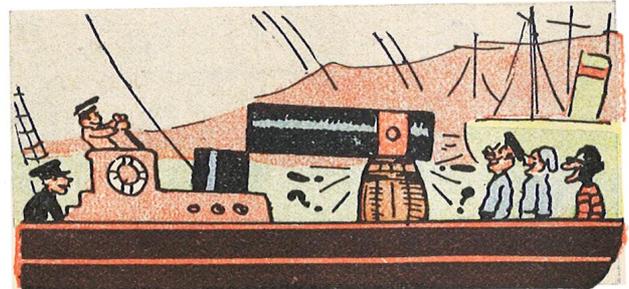


écoutaient parler l'agitateur d'une oreille complaisante. « Je suis Barnabas, reprit l'individu, un gaillard qui n'a pas froid aux yeux. Un jour, j'ai eu une discussion avec votre commandant. Il a fallu qu'on l'arrache à

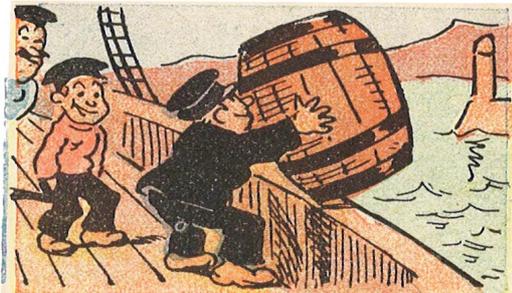


ces mains-là, sans quoi je l'envoyais au fond de la mer. Aussi quand il me voit, il ne sait où se fourrer ! » Barnabas intéressait de plus en plus les hommes de l'équipage qui le laissèrent monter sur le bateau. Alors, grimpé

sur la futaille qui, dans un chapitre précédent, avait servi de cachette à Bamboula, le personnage prononça une harangue enflammée contre les exploitateurs en général. Sur ces entrefaites, le commandant Hertz et



Bibi revinrent et perçurent les propos subversifs tenus par Barabas. « Laissez-moi faire, dit alors Bibi au grand chef, je vais escamoter l'orateur sous la tribune. » Et sans attendre une seconde de plus, il monta sur la pas-

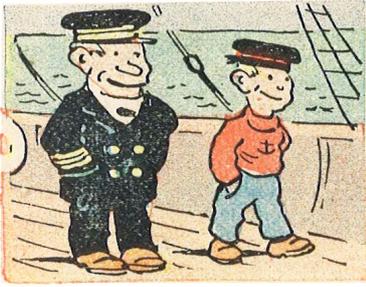


serelle, puis, d'un coup de levier, abaissa la cheminée du bâtiment. Barabas disparut incontinent dans le tonneau, à la grande joie de ses auditeurs qui trouvaient la farce vraiment bonne. Mais le commandant Hertz se proposa de la corser. Cet

homme, qui était d'une force herculéenne, empoigna le tonneau et, v'lan ! le lança à la mer. « Eh bien, Barnabas, répète donc que si on ne m'avait pas arraché à tes mains tu m'envoyais dans la limonade ! — Je n'ai pas dit ça, m'sieu, protesta



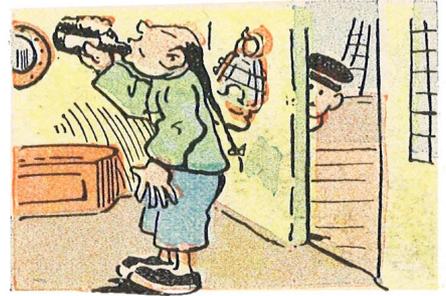
l'agitateur, qui était un ivrogne et un fainéant. — Tu n'as pas dit ça ! Tu crois donc que je suis sourd ? Tu sauras, imbécile, que mes hommes sont mieux payés ici que sur n'importe quel bâtiment. Et puisque tu es si malin, débrouille-toi donc tout seul. »



Après avoir débarqué une partie de sa cargaison à Hawaï, l'Amazone cingla vers les Philippines. « Mon cher garçon, dit le commandant Hertz, tu m'as prouvé plusieurs fois que tu



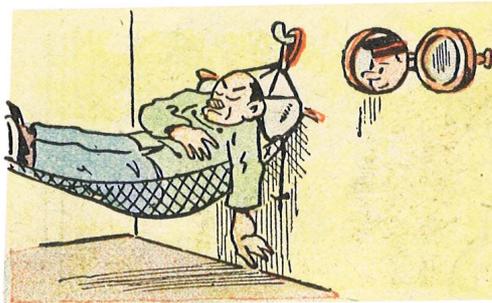
étais débrouillard. Je compte donc un peu sur ta perspicacité pour ramener au sentiment du devoir quelques gaillards de mon équipage qui sont de véritables pirates. » Entrainant



alors Bibi dans la réserve aux liqueurs: « Ainsi, poursuivit le commandant, je constate que mon rhum diminue à vue d'œil. Tâche donc de surprendre le coupable. — J'ouvrirai l'œil et le



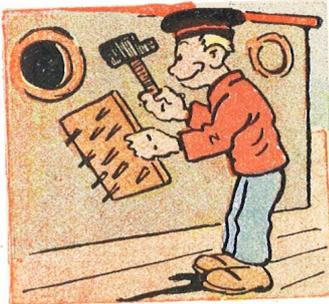
bon », répondit le jeune Fricotin. Et, le soir même, notre héros pinçait le Chinois Fou-Yo-Po en flagrant délit d'ivrognerie. Après quelques copieux gargarismes au rhum, ce



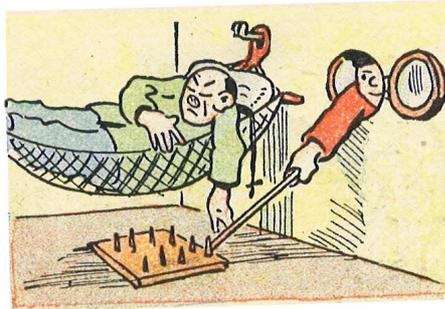
fil du ciel intempérant gagna sa cabine d'un pied mal assuré, s'y enferma à double tour, puis, tombant lourdement sur son hamac, s'y endormit d'un lourd sommeil de brute.



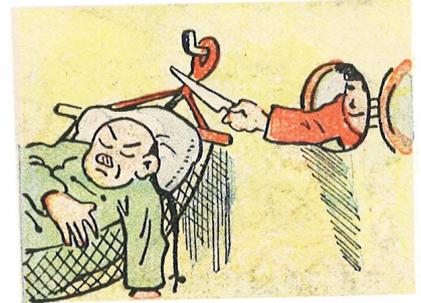
Par le hublot ouvert, Bibi observa Fou-Yo-Po. « Toi, marmonna-t-il, tout à l'heure tu vas prendre quelque chose pour ton « rhum ». Là-dessus, il s'en alla prévenir le chef de



l'Amazone. « Je connais le loustic qui met votre réserve au pillage, lui dit-il, c'est Fou-Yo-Po. — Fou-Yo-Po! repartit le commandant furibond; il est fâché qu'en plein océan je ne puis le congédier, mais je t'au-



torise à le punir de sa gourmandise. — Alors, mon commandant, vous allez rire. » Bibi prépara aussitôt une planchette hérissée de clous. L'ayant introduite dans la cabine, il la poussa sous le hamac de Fou-Yo-Po. « At-



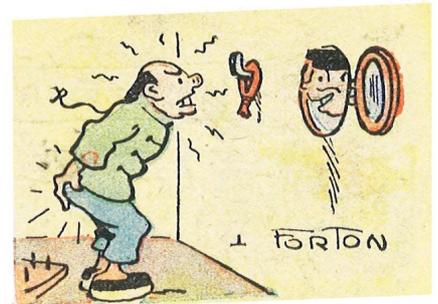
tends, mon gaillard, voilà quelque chose qui fortifie, c'est du fer, mais tu ne le prendras pas par le bec. Dans ton pays, ils sont forts pour les petits supplices de ce genre-là. » Impitoyablement, Bibi avança un



couteau de cuisine et coupa la corde qui retenait le hamac à la cloison. Boum! Fou-Yo-Po s'effondra sur la planche-hérissée et, réveillé par la douleur, se mit à jeter des cris perçants. Bibi le vit se redresser et ges-



ticuler en tournant comme un toton. « A la bonne heure, s'exclama notre jeune ami, tu en as un beau fond de culotte. C'est solide au moins, tout bois et tout fer. » Fou-Yo-Po riposta en roulant des yeux fulgurants :



« Tu mériterais que je te l'envoie à la figure, vaurien! — Allons, je vois que ça t'a un peu dégrisé; quand tu auras expérimenté la planche plusieurs fois, tu deviendras insensible comme les fakirs. Ne t'en fais pas, mon vieux. »



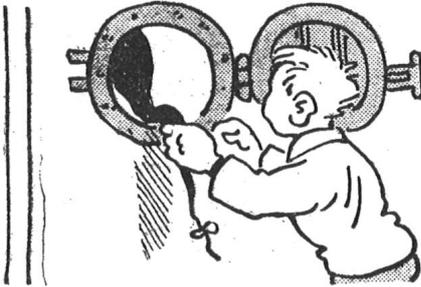
Fou-Yo-Po, quoique sérieusement endolori à la partie la plus sensible de sa personne, ne demanda pas au commandant d'interrompre son service. Il aurait été mal reçu. Mais il se



promit de tirer vengeance du procédé doublement blessant, d'abord pour son amour-propre, puis pour son postérieur. « Si j'ai de la peine à m'asseoir, geignait-il, c'est la faute de



ce petit brigand. Je vais l'attendre à la porte de sa cabine. Quel coup de matraque je lui laisse tomber sur le crâne quand il sortira ! » Mais ce nigaud de Fou-Yo-Po ne s'était pas



rendu compte qu'il était repéré par Bibi. « Toi, tu m'en veux ; eh bien, mon garçon, tu tombes mal. Lutter avec Bibi n'est pas chose facile. » Ouvrant alors son hublot avec pré-



caution, il saisit la natte de Fou-Yo-Po, l'amena tout doucement à l'intérieur, puis referma le hublot. Le Chinois était prisonnier, sans s'en douter, de notre terrible mousse qui,



pour corser l'aventure, prit son polochon qu'il coiffa de son béret. « Tu pourras cogner là-dessus tant que tu voudras, et plus tu cogneras fort, plus je serai content. » Soudain, la porte



s'entre-bâilla. « Attention, se dit Fou-Yo-Po, c'est le moment, c'est l'instant, il s'agit de ne pas le rater. Quand je l'aurai à moitié assommé, je filerai comme l'éclair. Ni vu ni connu. Il ne



saura jamais d'où ça lui vient. » Voyant alors le béret se présenter, notre Chinois n'eut pas une seconde d'hésitation et, v'lan ! le polochon tomba. Fou-Yo-Po allait prendre



lâchement la fuite. Hélas ! rien à faire. « Cordon, s'il vous plaît, criaient Bibi. — Veux-tu me lâcher ? vociféra le Chinois. — Te lâcher après le terrible coup de matraque que tu m'as



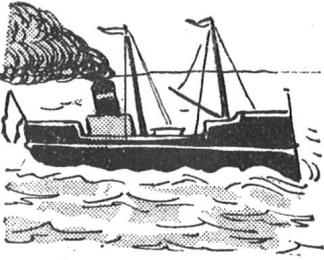
asséné sur la nuque ? » Fou-Yo-Po n'en revenait pas. « Je ne t'ai pas fait trop de mal, je vois ça, dit-il piteusement. — Parce que j'ai la tête dure, mon garçon. Mais un coup de matraque



comme celui-là mérite bien une revanche. » Là-dessus Bibi prit un martinet appelé chat à neuf queues et infligea une telle correction au vindicatif Chinois que celui-ci comprit enfin que



Bibi était un de ces petits Français qui ne se laissent pas facilement rouler.



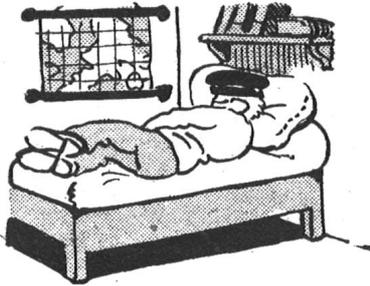
L'Amazone filait toujours son petit bonhomme de chemin sur le grand Océan. Pour punir Fou-Yo-Po de ses méfaits, le commandant aurait pu le mettre aux fers dans la cale.



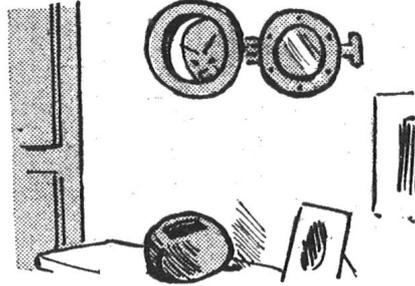
Il estima préférable de lui imposer les plus rudes besognes du bord et sous la surveillance de Bibi, ce qui était une double punition pour Fou-Yo-Po. « Etre commandé par un vilain bar-



bouillé de mousse, c'est tout de même malheureux. » grondait le Chinois en ruminant de nouveaux projets de vengeance. Mais que faire ? Or, Fou-Yo-Po n'était pas seulement ivro-



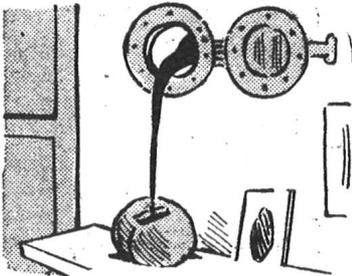
gne et gourmand comme vous avez pu le voir, il était voleur. Un jour de chaleur particulièrement accablante, Bibi faisait sa petite sieste dans la cabine lorsque le Chinois jeta un



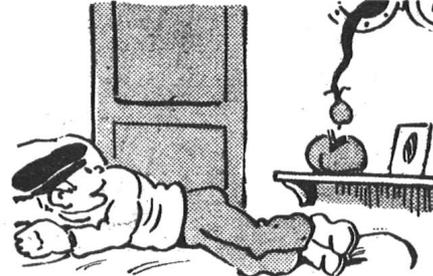
coup d'œil par le hublot et vit sur la tablette une tirelire en forme de pomme. « Tiens, tiens, marmotta Fou-Yo-Po, c'est là dedans que le petit mouchard met son argent. Eh bien,



je connais le truc infallible pour vider la tirelire. Ce sera vite fait. Et Bibi pourra toujours chercher le coupable. » Ayant alors enduit de goudron l'extrémité de sa natte, Fou-Yo-Po com-



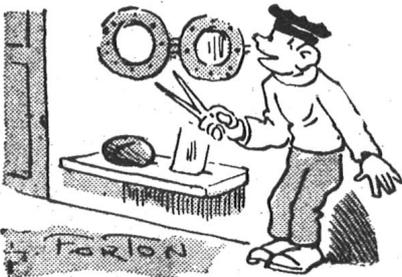
mença la pêche aux bonnes petites pièces. Rien de plus facile d'ailleurs. Le malheur voulut que la première, en montant, choqua la tirelire. Bibi fut réveillé par ce léger bruit. « Tiens,



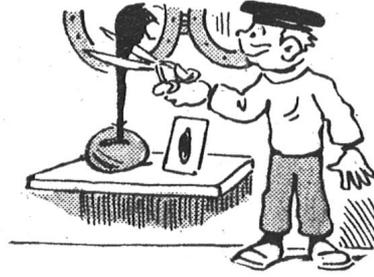
tiens, murmura-t-il, bien imaginé, le truc du Chinois. La pêche est fructueuse. Notre homme aura bien vite mis la tirelire à sec. » Avec quelle satisfaction Fou-Yo-Po recueillit la



première pièce ! « Ça mord, ça mord même très bien. Viens, petite. Et, maintenant, dans ma poche ! On va t'envoyer de la société. » Bibi s'était levé avec précaution. Il prit une paire



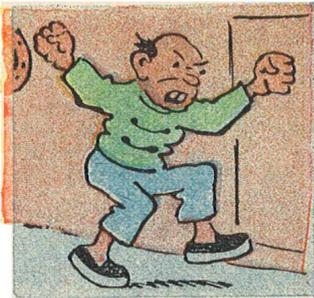
de ciseaux, se posta tout près du hublot et attendit que le pêcheur ait jeté de nouveau la ligne. Une minute s'écoula. La belle natte de Fou-Yo-Po chercha pour la seconde fois la



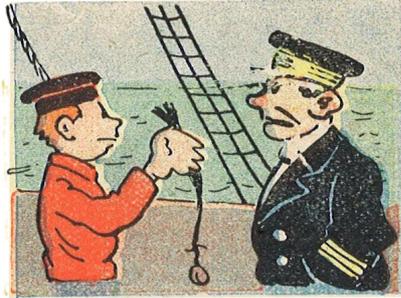
fente de la tirelire. Mais, à ce moment, les ciseaux grincèrent. Notre Chinois avait perdu sa natte, sa superbe natte. Et Bibi se tordait de rire en voyant le nigaud la chercher vaine-



ment. « Plus de natte, gémissait Fou-Yo-Po, comment le grand Bouddha m'emportera-t-il au ciel si ça ne repousse pas ? »



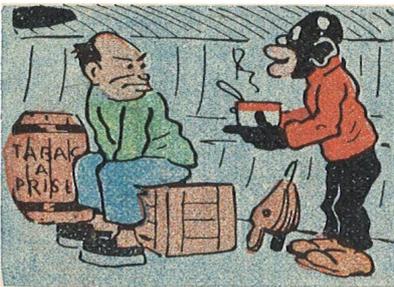
Couper la natte d'un Chinois est l'affront le plus grave qu'on puisse lui faire. Fou-Yo-Po entra dans une rage folle. « C'est Bibi le coupable, glapit-il ; celui-là, j'aurai sa



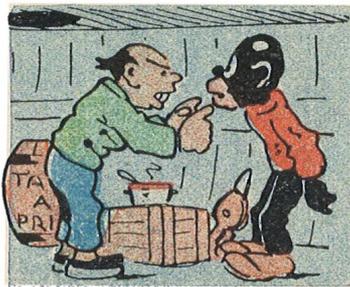
peau. A la nuit tombante, je l'empoigne par le fond de la culotte et je l'envoie par-dessus bord. Les requins qui suivent l'Amazone feront un bon festin ce soir. » Cependant, Bibi



était allé conter l'histoire au commandant Hertz. « Ah ! Fou-Yo-Po se met à voler, s'exclama l'officier, eh bien, je le flanque à fond de cale illico, et pour huit jours. » L'ordre du comman-



dant fut immédiatement exécuté. Fou-Yo-Po passa des journées mortelles, assis sur une caisse, à rouler dans sa tête des projets criminels. « Il faut que vous vous associez tous



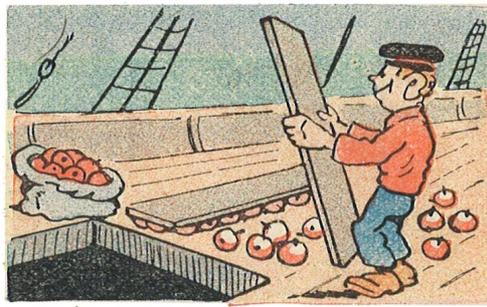
pour me venger, dit-il à Bamboula qui lui apportait sa pitance, parles-en tout de suite aux camarades. Depuis que Bibi est l'âme damnée du commandant, nous sommes traités



comme des chiens. » Bamboula s'empressa de transmettre les doléances du Chinois aux hommes de l'équipage, lesquels estimèrent que Fou-Yo-Po avait raison. « Révoltons-nous,



révoltons-nous », s'écria Zigo, l'une des plus mauvaises têtes de la bande et, naturellement, le plus écouté. Cependant toutes ces brutes discutaient sans se douter que Bibi les écoutait. Notre héros savait mainte-



nant que le commandant allait être attaqué et que les matelots seraient les maîtres de l'Amazone. Aussi commença-t-il par prendre les précautions les plus urgentes. Après avoir rapporté au chef tous les propos qu'il



venait d'entendre, Bibi lui dit : « Voici une pince à linge et vos lunettes, mon commandant. — Pourquoi cette pince à linge, Bibi ? — C'est pour vous serrer les narines, car, bientôt, nous allons être couverts de tabac à pris-



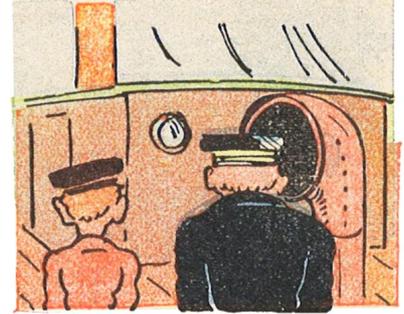
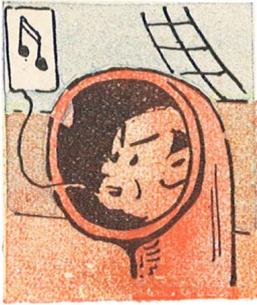
ser, ce qui nous aveuglera et nous fera éternuer. Et les hommes en profiteront pour s'emparer de nous deux. Soyons donc protégés contre leur première attaque. » Déjà Fou-Yo-Po remplissait de tabac à priser un énorme souf-



flet. « Nous les aurons, disait-il avec un rire diabolique. Les camarades ont compris que l'heure de la vengeance était sonnée. » Grimant alors sur le tonneau de tabac, il introduisit son corps souple dans la manche à



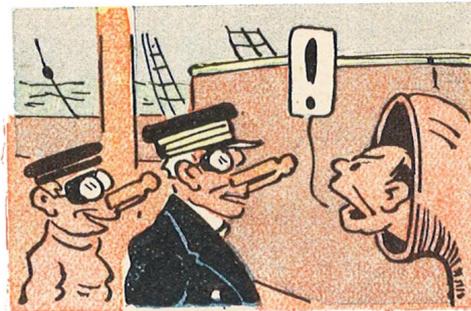
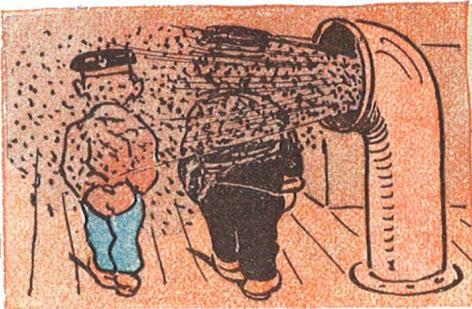
vent et attendit le passage de l'officier, sachant tous les rebelles prêts à bondir. Il se réjouissait déjà en pensant qu'il allait devenir le chef de l'Amazone.



Fou-Yo-Po devait prévenir les mutins par un coup de sifflet. Ceux-ci, mettant à profit le désarroi du capitaine et de Bibi aveuglés, se jetteraient sur eux, les ligoteraient et, au

besoin, leur infligeraient une sérieuse bastonnade s'ils leur opposaient une trop sérieuse résistance. Tel était le plan d'attaque. Or, il y a un proverbe qui dit qu'un bon averti en

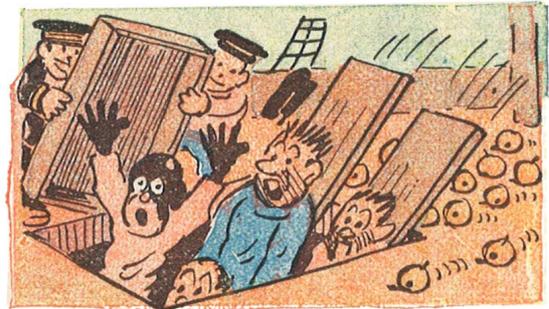
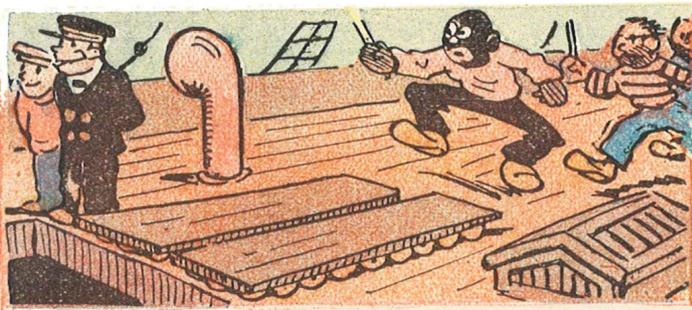
vaut deux. Le commandant Hertz et son mousse fidèle se promenaient bien tranquillement sur le pont. Arrivés devant la manche à vent, ils furent enveloppés dans un nuage



épais de tabac à priser auquel le terrible Chinois avait ajouté du poivre de Cayenne en poudre. Fou-Yo-Po demeura interdit en voyant que son moyen n'avait eu aucun succès. Et

sa stupeur fut grande lorsqu'il se rendit compte des moyens de précaution pris par les deux personnages visés. « Qu'est-ce que tu fabriques ici, toi ? demanda le capitaine au

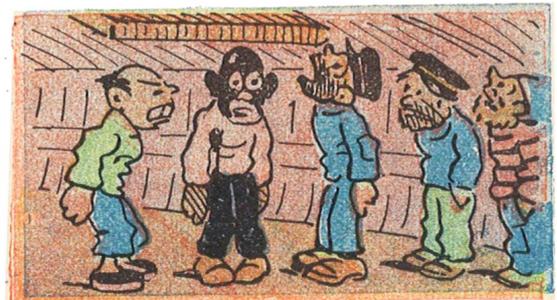
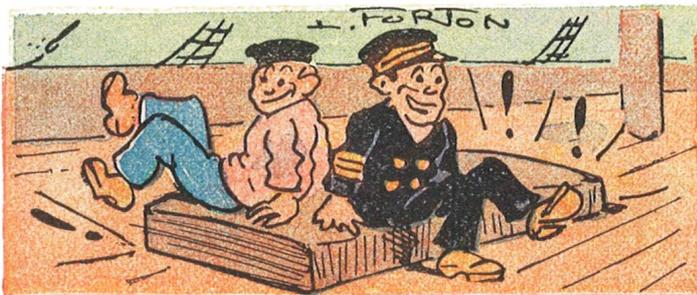
Chinois. Veux-tu me faire le plaisir de descendre et plus vite que ça ! » Ce disant, il décocha à Fou-Yo-Po un direct à assommer un bison. Et voilà que les mutins, furieux que le truc



du Chinois ait échoué, partirent en vociférant : « A mort, à mort ! » Bamboula s'était mis à leur tête. Devenu le plus acharné, il commandait l'attaque. « Laissez-les monter sur

les planches préparées à leur intention, souffla Bibi au commandant Hertz, et ne bougez pas. Vous allez assister à un coup de théâtre. » En effet, à peine les mutins se furent-ils

engagés sur les dites planches que celles-ci partirent comme des pantins à roulettes. Et nos rebelles furent précipités dans l'écouille. Joie du commandant et de Bibi en fermant



l'ouverture. « Eh bien, mon commandant, que pensez-vous de mon système ? Merveilleux, mon garçon, ton ingéniosité nous a sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais. — Ecoutez-les vociférer leurs injures. » Tout meur-

tris de leur chute, hébétés, farouches, les misérables entendaient rire Bibi au-dessus d'eux et leur haine pour notre héros s'en trouvait accrue. « Ris toujours, petit mouchard, braila Lasticot (dit Nez Sale), tu as

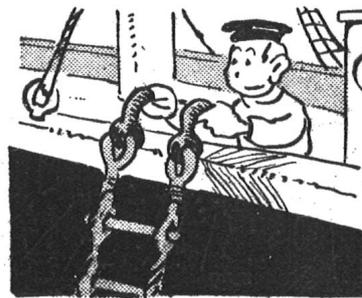
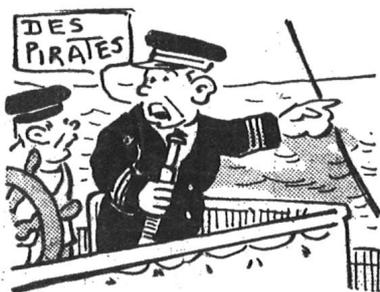
reculé pour mieux sauter. — Ce n'est pas comme toi, riposta Bibi, tu as sauté sans pouvoir reculer, aussi nous te tenons avec tes complices. »



Ayant rendu impossible aux mutins l'accès du pont de l'Amazone, le commandant Hertz et Bibi assurèrent seuls la marche du navire. « Il faut absolument que je fasse

arrêter ces coquins, dit l'officier. Si je voyais un bâtiment qui pût nous porter secours, ce serait la meilleure solution. » Armé de sa longue-vue, le commandant interrogea l'horizon.

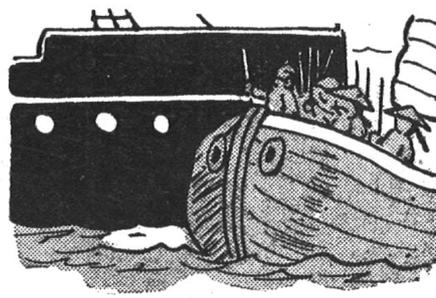
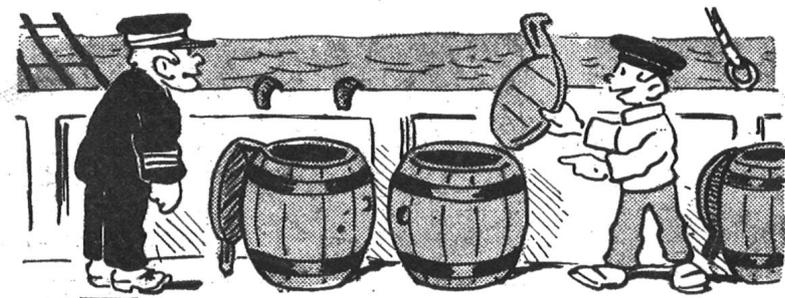
Mais tout ce qu'il put voir, ce fut une petite jonque sur la nature de laquelle il ne se trompa pas. Il s'agissait de pirates chinois qui se disposaient à attaquer le navire.



« Nous voilà dans de beaux draps ! s'écria le commandant. Je cherche du secours et nous voilà pris entre deux feux. On a bien raison de dire qu'un malheur ne vient jamais seul.

Ces pirates sont terribles ; après nous avoir ligotés, ils feront cause commune avec les mutins. Mon pauvre Bibi, notre situation est désespérée. — Non, mon commandant, pas déses-

pérée. J'ai un plan. Comme nous ne pourrions pas avoir les pirates par la force, nous les aurons par la ruse. Naturellement, ils chercheront l'échelle de corde, ce qui leur facilitera l'as-



saut de l'Amazone. Je l'accroche ici, cette bonne échelle de corde. Et maintenant je vais chercher des tonneaux vides. Au fur et à mesure que les pirates grimperont à bord, nous les

assommerons. — Ton système me paraît, en effet, bien imaginé, mais penses-tu que ça réussisse ? — Vous pouvez être tranquille, commandant. Je vais les abattre à tour de rôle,

vous n'aurez qu'à laisser tomber les couvercles, et je vous réponds du résultat. » Cependant, la jonque s'était rapprochée peu à peu de l'Amazone qu'elle accosta. L'un des pirates chi-



nois, agile et souple comme un singe, fut envoyé en reconnaissance. Il s'élança sur l'échelle et grimpa sans se méfier. C'était un de ces affreux brigands qui avait de nombreux crimes sur la conscience et qui jouait

du couteau avec une maestria incomparable. Nos héros sympathiques allaient-ils être les plus forts ? N'allaient-ils pas succomber sous le nombre ? « Attention, Bibi, ouvre l'œil et le bon. Ne rate pas le premier ! —

Soyez sans crainte, mon commandant, le jeu de massacre, ça me connaît ; dans les fêtes, je gagnais six macarons à chaque coup ! »



Tandis que le premier pirate continuait son ascension, le commandant et Bibi s'accroupissaient sur le pont. S'étant hissé jusqu'au bastingage, l'homme avançait insensiblement la

tête afin de s'assurer que des canons de pistolets n'étaient pas braqués dans sa direction. Ne voyant personne sur le pont de l'Amazone, il s'enhardit. Mais, au moment où il se disposait à

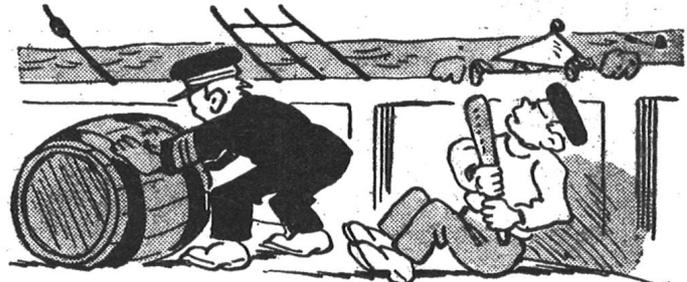
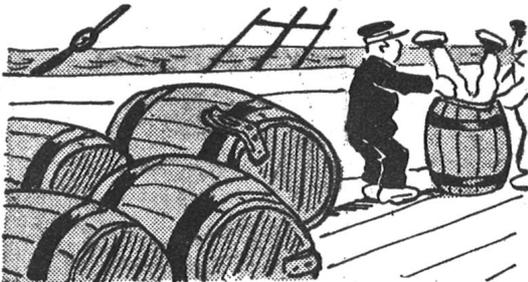
sauter, il fut touché à la nuque avec une telle violence qu'il ne put faire machine en arrière. Le commandant n'eut qu'à le tirer par le bras et le forban, sans pousser un cri, s'écroura



dans le tonneau. « Enlevez le fût, mon commandant, chuchota Bibi, que nous puissions recevoir un autre amateur ! » Le second pirate grimpa lestement, derrière son complice.

Bibi lui infligea un coup encore plus violent qu'au premier. « V'lan ! sur le crâne ! S'il y a une fêlure, tu ne l'auras pas volé, on te fera passer du papier collant par la bonde. Et main-

tenant, dans le tonneau. Qui veut des Chinois à l'eau-de-vie ? Commandant, voilà le second, enlevez chaud ! » C'est ainsi que nos héros capturèrent un par un tous les pirates. Il ne res-



tait plus que le chef. Celui-ci venait à la queue, parfaitement tranquille pour sa peau, certain que le terrain était déblayé. Hélas ! il ne restait plus de tonneau pour mettre le chef.

« Tant pis ! je vais m'arranger autrement, » se dit notre Fricotin national. Et lorsqu'il vit l'affreux magot montrer sa vilaine figure, il lui envoya sous le menton un tel coup de mas-

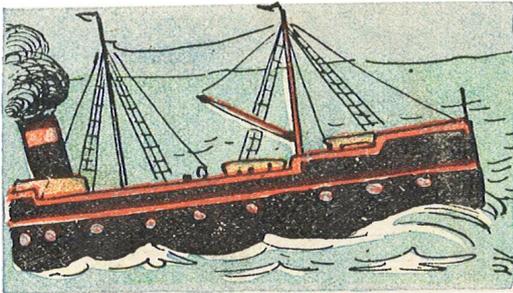
sue que l'autre en eut la langue à demi coupée par ses longues dents. « Va rejoindre l'abat-jour qui te sert de couvre-chef ! » s'écria Bibi. Le chef de la jonque, si brusquement surpris,



voulut saisir la massue qui lui comprimait la gorge. Mais ce geste lui fut fatal. Il tomba à la renverse et vint s'ouvrir le crâne sur sa jonque. « Et les voilà rendus tous inoffen-

sifs ! » s'écria joyeusement Bibi. Le commandant Hertz tendit une large main au jeune Français : « Mon garçon, je te félicite chaudement de ta bravoure et de ton sang-froid ! Je

n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie. — Mais ma tâche n'est pas terminée, commandant. Qu'allons-nous faire des mutins ? »

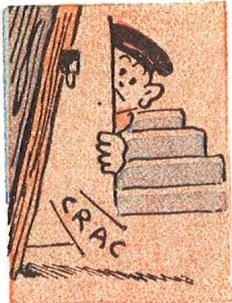


Il s'agissait, en effet, pour le commandant de l'*Amazone* et Bibi, de se débarrasser des mutins dans le plus bref délai, car ceux-ci ne perdaient

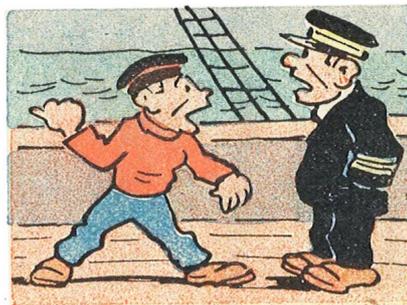


pas leur temps pendant que le cargo poursuivait sa marche sur l'Océan. Ils avaient réussi à défoncer la porte de leur cachot, cela à la grande joie

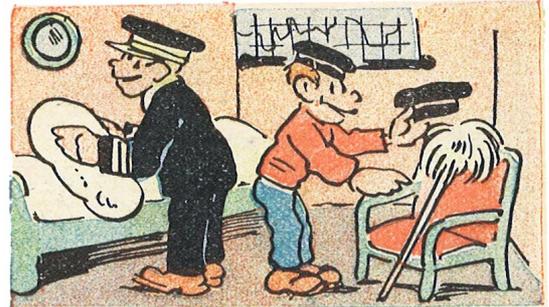
de Fou-Yo-Po qui s'efforçait d'attiser leur haine contre le commandant et Bibi. En entendant le vacarme, Bibi eut un frisson. On a beau être



brave, on n'envisage pas sans inquiétude l'issue de certaines situations critiques. « Commandant, vous allez voir surgir tous vos matelots. Dans



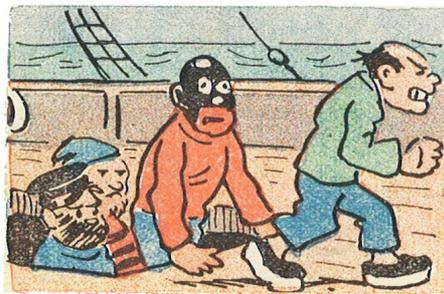
quelques instants, ils seront sur le pont. Cachons-nous dans la soute au charbon; mais, auparavant, faisons en sorte qu'ils croient fermement que



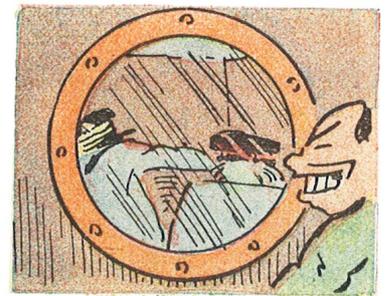
nous sommes réfugiés dans votre cabine. » Le commandant avait une belle confiance dans toutes les combinaisons de Bibi. Il procéda donc avec



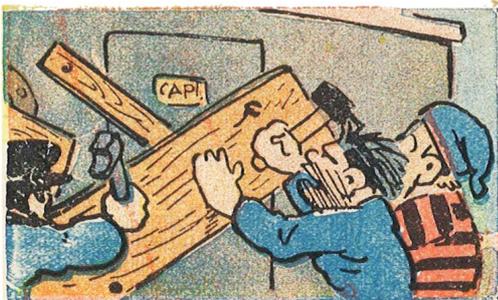
ce dernier à tous les camouflages et subterfuges nécessaires. Ceci fait, ils gagnèrent les profondeurs du bateau par une autre porte. Il n'était que temps. Les mutins, Fou-Yo-Po en



tête, remontaient sur le pont. Le Chinois se dirigea à pas de loup vers la cabine du chef et jeta, un coup d'œil par le hublot. Voyant un bérêt assujéti sur une tête-de-loup et une



vieille casquette à galons sur le lit enflé au moyen d'un polochon, le misérable souffla à ses complices : « Ils dorment tous les deux. Ne les tuons pas tout de suite; condam-



nons-les à mourir de faim. Ce sera notre plus belle vengeance. » Alors les scélérats descendirent chercher des planches qu'ils clouèrent contre le hublot et contre la porte. Heureux



du bon tour qu'ils croyaient avoir joué au chef et à Bibi, ils résolurent de festoyer avec les fines victuailles destinées au commandant. « A notre tour de faire bombance ! s'écria Las-

ticot, dit Nez-Sale. Tendez vos gobelets, mes amis, voilà du bordeaux supérieur. Buvons, buvons, nous sommes les maîtres ! »



Deux heures après, les mutins de *Amazona* étaient toujours à table. Ils avaient bu tant de bordeaux qu'ils étaient gagnés par l'ivresse et chantaient des refrains bachiques. Bibi, qui

venait de jeter un coup d'œil par le hublot du réfectoire, vint rapporter au commandant ce qu'il avait vu. « Ils sont frais, les gaillards ! Ah ! mon commandant, je crois bien qu'ils ne



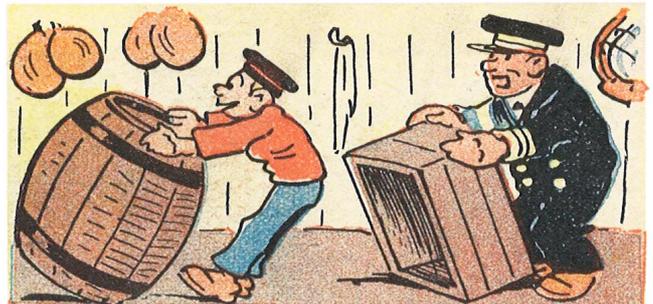
tarderont pas à rouler sous la table. Nous pourrions peut-être les ligoter. — Ne t'y fie pas ! répondit l'officier. Ce sont des hommes qui supportent très bien la boisson et qui demeurent



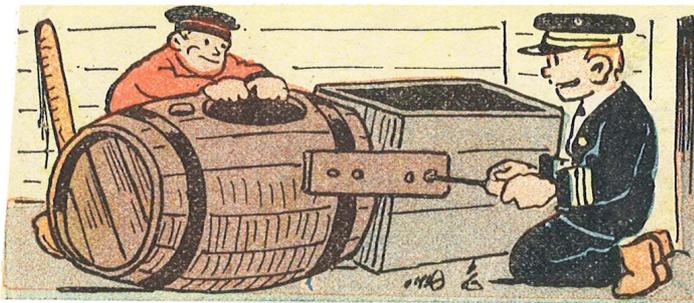
rent encore solides dans leur ivresse. Et puis, vraiment, que ferions-nous de tous ces prisonniers ? Le mieux serait d'abandonner *l'Amazona*. » Mais il n'y avait pas de canot de sau-



vetage à bord du cargo. Il s'agissait donc de trouver un autre moyen de naviguer. Dans la réserve, Bibi remarqua la présence d'un grand tonneau vide et d'une belle caisse à savon

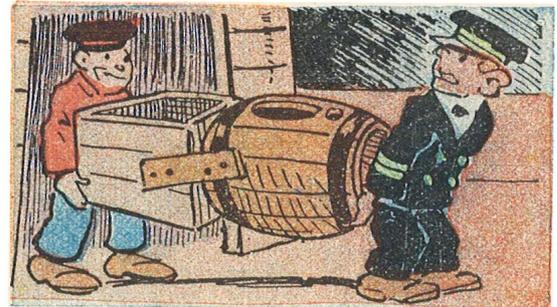


également vide. « Voici notre affaire, mon commandant, s'écria notre débrouillard. Nous avons tous les outils nécessaires pour faire du bon travail. Avec le tonneau et la caisse, nous



al'on : improviser un petit voilier qui, s'il manque d'élégance, ne manquera pas d'originalité. — Ma foi, ton idée est excellente, mon brave Bibi, mettons-nous au travail tout de suite. » Alors, au moyen d'une scie spéciale,

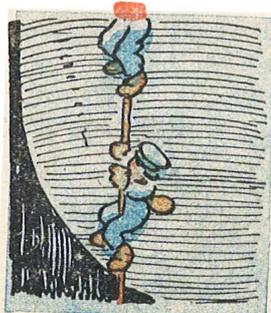
Bibi pratiqua une large ouverture dans le tonneau, tandis que le commandant réunissait solidement les deux pièces par des attaches métalliques. Il s'agissait maintenant de mettre la nouvelle embarcation à la mer,



ce qui n'était pas chose aisée. Ils l'attachèrent à un gros câble et la laissèrent glisser le long de la coque. « Tout doucement ! Tout doucement ! recommanda l'officier. Quoique gris, les mutins pourraient très bien nous



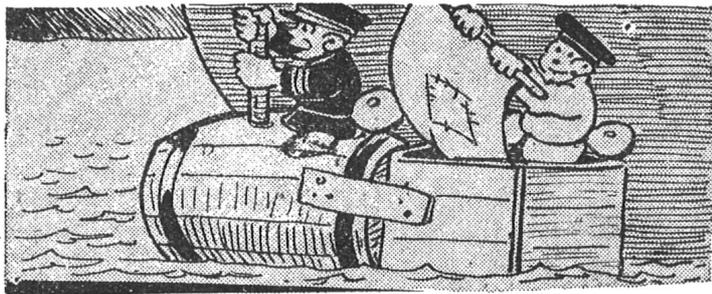
entendre. Dans ce cas, ils nous enverraient rejoindre notre esquif à leur manière. » Une fois le petit radeau descendu à la mer, les deux fugitifs prirent la précaution de s'attacher autour du corps des vessies bien gon-



flées en guise de ceintures de sauvetage, puis ils abandonnèrent définitivement *l'Amazona*. « Heureusement que je connais la région comme ma poche, dit le commandant Hertz. Et puis c'est bien le diable si nous ne rencon-

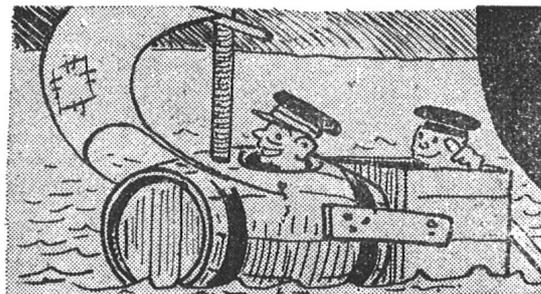


trons pas bientôt un navire qui nous embarquera. En attendant, nous avons la vie sauve. Tâchons de la conserver le plus longtemps possible ! »



Le commandant et Bibi, ayant embarqué au cours de la nuit, attendirent le petit jour pour couper le câble qui retenait encore leur fragile esquif à l'Amazonie. Ils n'avaient pas

oublié une énorme perche qui, introduite dans le tonneau par la bonde, servait de mât. A ce mât était attachée une voile qui allait permettre au Tom-Pouce (nom trouvé par Bibi)



d'évoluer sur les flots. C'était Bibi qui dirigeait l'embarcation, car il avait adapté à sa caisse un gouvernail de fortune. Il advint que Lasticot, dit Nez-Sale, remarqua, le premier, l'étran-



ge petit bâtiment. « Ma parole, s'exclama-t-il, il m'a semblé reconnaître le commandant et Bibi. — Allons donc, tu ne vois pas clair, repartit Zigo. — Pas clair, pas clair ! Et moi

je dis que c'est bien eux. Qu'on ouvre la cabine ! — Mais si le commandant nous abat à coups de pistolet ? — Pas danger, assura Bamboula, négro enlevé toutes les cartouches. »

Lorsque la cabine fut ouverte, Zigo dit à Lasticot : « Tu vois bien qu'ils sont toujours ici. Ils tremblent de nous leurs membres. Le commandant t'ose pas montrer sa figure. » Alors



Lasticot prononça d'une voix tonnante : « Debout les prisonniers et plus vite que ça ! » Pas de réponse. Lasticot réitéra son ordre sans plus de succès. Alors tous se ruèrent vers le

lit et le fauteuil. Ils demeurèrent confondus d'ahurissement en constatant la supercherie. Lasticot poussa un terrible juron. « Quand je vous le disais que c'était bien le commandant

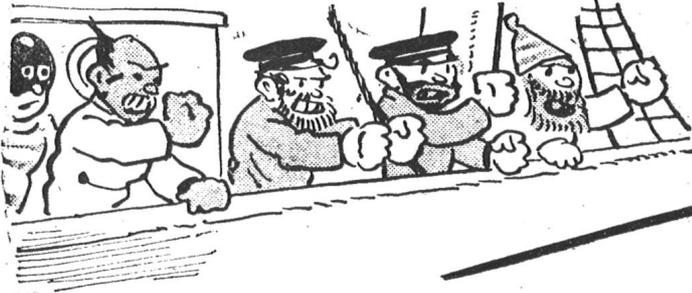
et Bibi que j'avais vus sur un radeau... Tenez, regardez là-bas ! — C'est pourtant vrai. Si nous ne pouvons pas les rattraper, nous sommes perdus, car ils vont nous dénoncer. — On ne peut



pourtant pas y aller tous à la nage ! » Et les misérables poussèrent force vociférations qui furent entendues de nos fugitifs. « Voyez comme ils se

démènent, mon commandant. Pensez-vous qu'ils puissent nous rattraper ? — Nous rattraper ! Allons donc ! J'ai eu la précaution de briser une

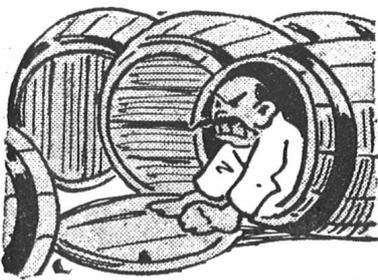
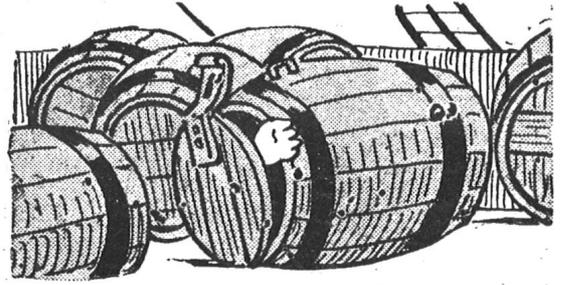
pièce de la machine ; les voilà immobilisés pour longtemps. Avant peu, ils seront tous punis de leur félonie. »



La fuite du commandant Hertz et de Bibi avait plongé les mutins dans une rage indicible. « Ils nous ont bien roulés ! clama Fou-Yo-Po. Vite que le mécanicien descende à sa machine et que le pilote se mette à la barre,

dans quelques minutes nous les aurons rattrapés. » Cependant, l'un des pirates captifs, à force de patience, avait réussi à soulever le morillon du tonneau. Ivre de vengeance, il venait enfin de laisser tomber le cou-

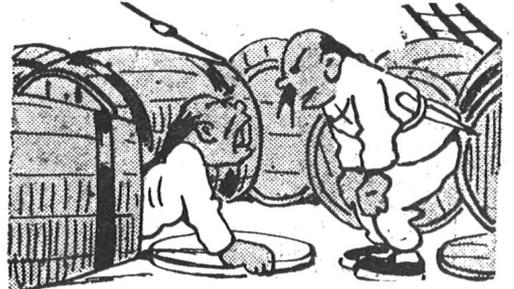
vercle. Tout d'abord, il regarda autour de lui et, constatant que personne ne pouvait le voir, il sortit de son étroite prison, las de jouer le rôle de Diogène. Tout d'abord, il crut qu'il était le seul survivant de la bande. Puis,



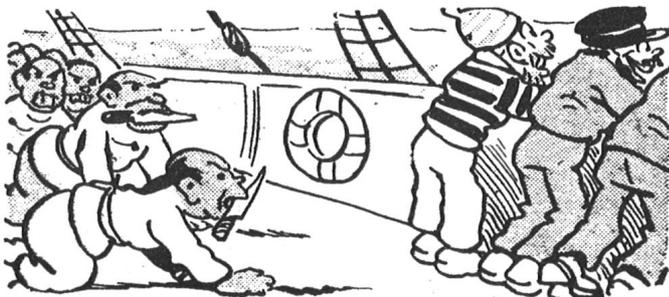
frappant légèrement sur l'un des tonneaux voisins, entendit un sourd grognement « Qui est là ? demanda-t-il. — Je suis Chou-Far-Si. — Et moi Ka-Ka-O, » répondit une voix caverneuse. Bientôt les deux pirates échan-



gèrent leurs impressions et s'empresèrent de délivrer leur chef ainsi que leurs camarades. Mais ils venaient d'opérer en sourdine, de sorte que nos mutins, toujours occupés des fugitifs, n'avaient pu les entendre. Il advint



que les pirates se concertèrent pour attaquer l'équipage. L'arme aux dents, ils rampèrent sur le pont, résolus à tirer une vengeance éclatante de ceux qui n'étaient pour rien dans leur capture. Les mutins, à ce moment, se



réjouissaient en pensant que l'Amazone rattrapait peu à peu nos fugitifs. Bibi, pressentant le danger, interpella son compagnon : « Ne m'aviez-vous pas dit, commandant, que la machine ne pourrait plus fonctionner ? — Je

le croyais, répondit le commandant, mais il faut croire que l'avarie a été vite réparée. — Alors nous sommes perdus. — J'en ai peur. » Nos captifs étaient à mille lieues de supposer qu'au moment où ils parlaient, les pirates

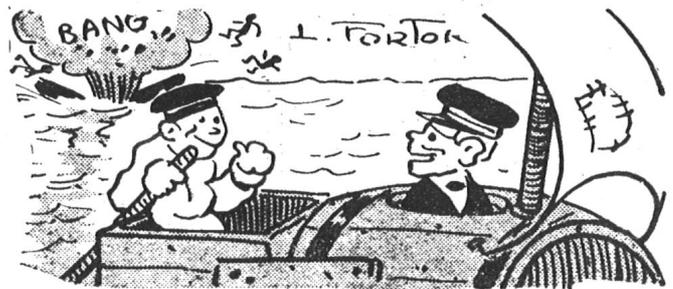


bondissaient sur les mutins et qu'un terrible carnage ensanglantait le pont de l'Amazone. Tout à coup, une formidable explosion mit un terme à l'atroce mêlée. L'un des matelots, réussissant à échapper aux pirates,

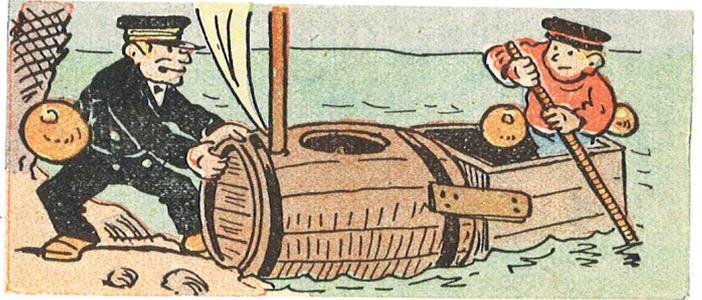
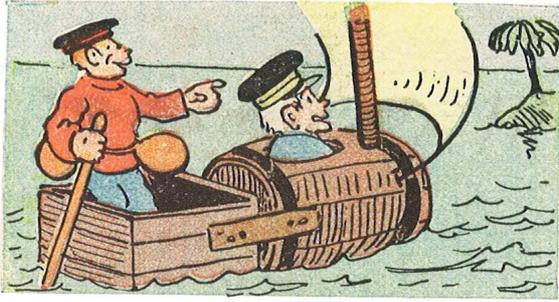


venait de descendre à fond de cale et avait jeté une torche enflammée sur un baril de poudre en disant : « Mourir pour mourir, nous mourrons tous ensemble. Nos agresseurs ne

pourront pas dire qu'ils nous ont eus. » Concevez la joie de Bibi et de l'officier en voyant l'Amazone s'enfoncer dans les flots. « Nous sommes sauvés, commandant, plus rien à craindre. — Les



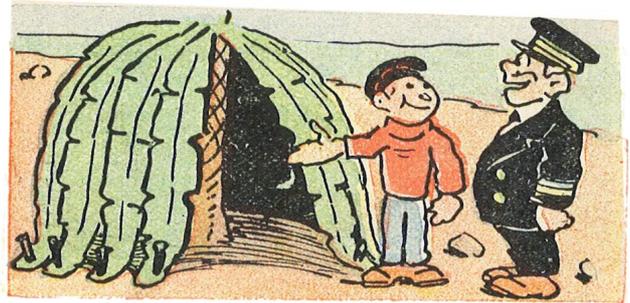
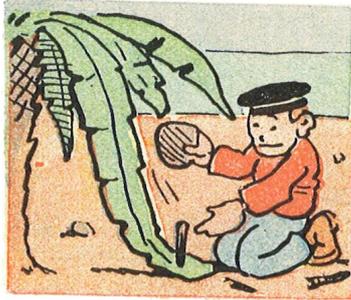
traîtres ont été punis comme ils le méritaient, Bibi. — Il y a encore du bon pour notre peau. Tout à l'heure, elle ne valait pas quatre sous. »



Joyeux d'avoir miraculeusement échappé à leurs ennemis, nos navigateurs dirigèrent leur embarcation de fortune vers une île qu'ils venaient d'apercevoir dans le lointain. « Nous allons nous installer ici, dit le com-

mandant, nous y serons mieux que sur mer pour attendre le passage d'un navire qui voudra bien nous rapatrier. — Oui, commandant, nous allons faire nos petits Robinsons. » Lorsque le *Tom-Pouce* eut atteint

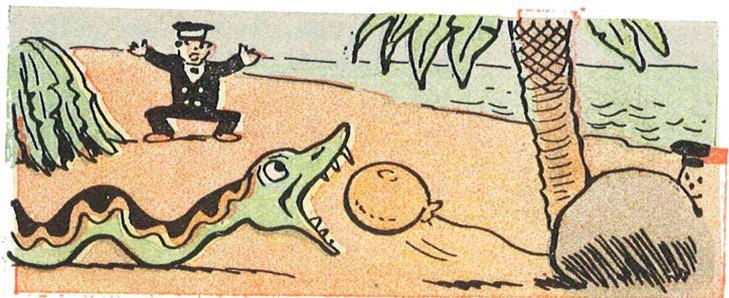
l'île providentielle, l'officier descendit et le tira sur la plage. « Ah ! ça fait plaisir, déclara Bibi, de fouler un peu le plancher des vaches. Regardez ce palmier, il est superbe ; ses feuilles sont si longues qu'en les courbant un



peu elles touchent terre. Cela me donne une idée, commandant. — Et quelle est cette idée ? — Profiter de ces feuilles géantes pour nous faire un abri. » Et Bibi se mit immédiatement au travail. Chaque feuille

était fixée sur le sol au moyen d'une cheville de bois. « Voici une case qui ne nous aura pas coûté cher. » Le commandant Hertz ne pouvait qu'admirer l'esprit d'initiative de son jeune ami. Celui-ci s'écria : « Et mainte-

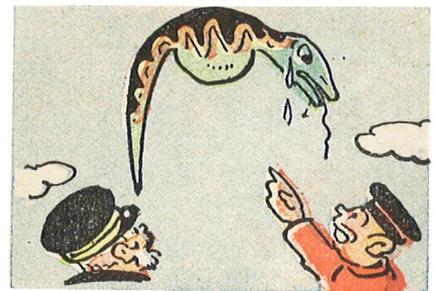
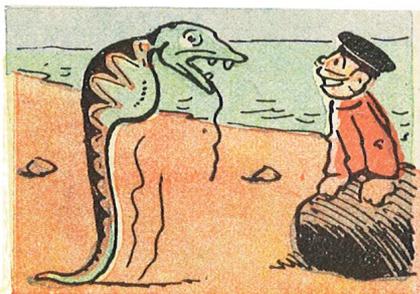
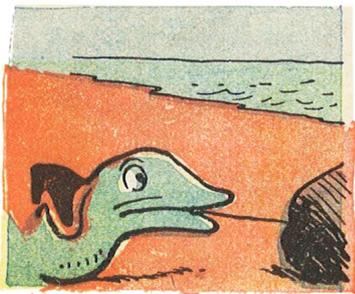
nant, commandant, vous pouvez faire votre petite sieste, pendant ce temps-là, je vais voir s'il y a une source et si l'on ne peut pas trouver quelques fruits. » A peine Bibi s'était-il éloigné, qu'il fit une rencontre angoissante



Il s'agissait d'un serpent python gros et court, espèce assez rare sur le globe. Le commandant éprouva une terrible angoisse en voyant son compagnon attaqué par l'animal. Bibi ne pourrait-il pas éviter la morsure du mons-

tre ? Mais notre débrouillard venait d'avoir une excellente inspiration ; avisant l'une des vessies gonflées à l'oxygène, il se dit : « Si ce maudit serpent voulait se contenter de cette nourriture peu substantielle nous

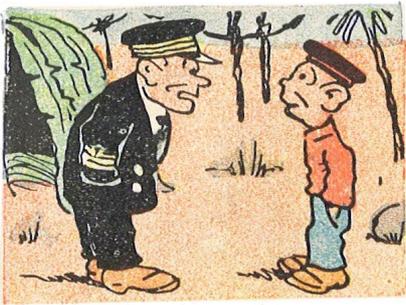
serions tranquilles pour un instant. » S'enbusquant alors derrière une roche, il poussa la vessie dans la direction du serpent. L'affamé n'hésita pas une seconde, il se jeta goulûment sur la vessie qu'il avala. Celle-ci passe



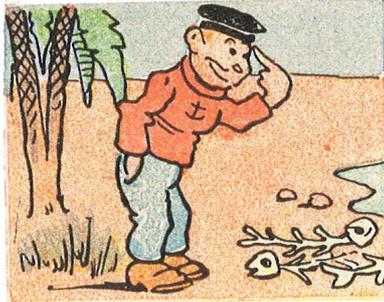
comme une lettre à la poste, mais elle enleva tout doucement notre reptile dans les airs. « Eh bien, commandant, qu'est-ce que vous pensez de mon truc ? — Ça, c'est une idée

mirobolante qui mériterait d'être mentionnée dans les annales de l'aérostatique. — Un serpent converti en ballon dirigeable, voilà une chose qu'on ne verra jamais en France. —

En effet, mon bon, les spectateurs de ce fait étrange croiraient qu'ils ont des visions.



Le vent venait de pousser vers la mer le premier ennemi que nos naufragés avaient trouvé dans l'île. Le commandant et Bibi étaient donc plus tranquilles. Mais la faim com-



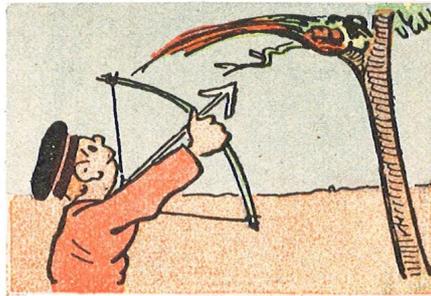
mençait à les tenailler ferme. « Il y a beaucoup d'oiseaux ici, remarqua le jeune Fricotin, hélas ! nous n'avons pas de fusil, c'est bien gênant. » Tout en parlant, il aperçut les belles arêtes



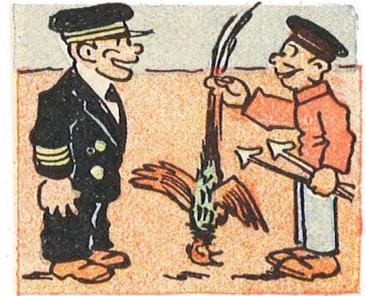
de poissons dont la chair avait été dévorée sans doute par des carnivores. L'idée lui vint aussitôt d'en tirer parti. « Voici des arêtes qui vont me faire de bonnes flèches bien acé-



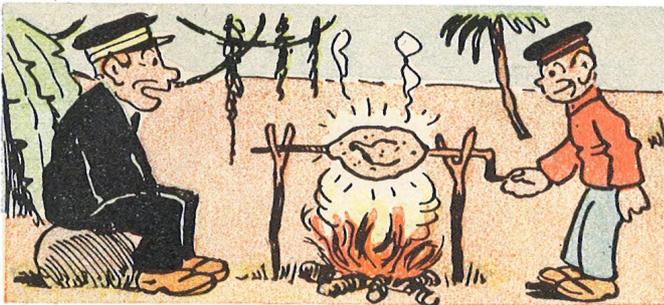
rées, dit-il, c'est une excellente trouvaille. Et maintenant, il me faut un roseau pour me faire une arbalète. » Fabriquer cette arme primitive ne fut que le plus simple des jeux pour notre débrouillard. Là-dessus, il partit



pour la chasse et ne tarda pas à découvrir un faisán qui sommeillait sur la fourche d'un arbre. Bibi tendit son arc et transperça l'oiseau qu'il rapporta triomphalement à son compagnon. « Eh bien, commandant, qu'est-



ce que vous pensez de ce début ? — Un coup de maître, repartit l'officier. — Vous me plaisantiez avec mes flèches, vous voyez bien que c'était sérieux. — Je ne l'aurais jamais cru. Toi, mon garçon, tu iras loin si les



sauvages ne te mangent pas en route. — Qu'il ne soit pas question de sauvages, commandant, ça les ferait venir. Pour l'instant, je vais m'occuper de plumer le faisán et je vais le faire rôtir. Ce sera un régal. » Deux

heures après, nos héros faisaient un excellent déjeuner, car ils avaient eu la précaution, en quittant l'Amazonie, d'emporter du biscuit. Bien qu'il se fût accommodé de cette situation d'homme primitif, le commandant



interrogeait toujours l'horizon pendant que Bibi cherchait du gibier. Mais voilà que, le lendemain, notre débrouillard, tapi dans la brousse, demeura confondu de stupeur en voyant apparaître une bande de sau-



vages aux masques féroces. « Voilà ce que je redoutais le plus, murmura-t-il. Oh ! les vilains pas beaux ! S'ils nous pincent, ils vont sûrement nous infliger des tortures sans nom puis nous mettre à la broche comme

le faisán. Dire que l'on ne peut jamais être tranquille ici-bas ! » Il fit demi-tour et rejoignit l'officier. « Voilà qu'il y a des sauvages dans cette île, annonce notre jeune naufragé, que le diable les patafoie ! — Que dis-tu là ?



Mais alors, nous n'avons plus qu'une ressource : remonter dans notre embarcation. — Impossible, ils viennent de notre côté, restons cachés au contraire. J'ai une autre idée... »



L'ex-grand chef de l'Amazone, fort impressionné par la révélation de Bibi, le laissa exposer son idée. Voyez-vous ce caoutchouc, commandant ? Il va nous permettre de nous tirer



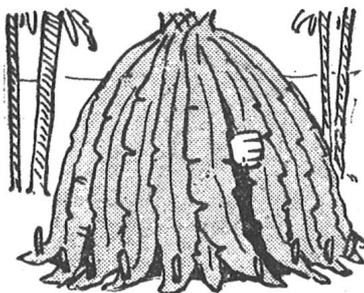
d'affaire. » Là-dessus Bibi procéda à une légère incision dans l'écorce de l'arbre. « Comment ! chuchota l'officier tu veux te faire une cuirasse de caoutchouc, comme si cette cuirasse devait



te rendre invulnérable ? — Vous avez deviné, commandant. — Quelle singulière fantaisie ! — Une fantaisie à laquelle nous devons peut-être le salut ! » Bravement Bibi subit des



pieds à la tête la matière gluante et visqueuse qui coulait de l'arbre. « Maintenant que me voilà complètement enduit de caoutchouc, videz sur moi la boîte où vous avez recueilli les plu-



mes de faisans. » Le commandant se conforma à la demande du mousse. « Tu veux donc avoir l'air d'un singe ? — Non, mais d'une formidable araignée velue capable de les épouvanter



tous. Rentrez vite dans la case, commandant. Entre les feuilles du palmier, vous verrez travailler celui qui s'est toujours tiré à son honneur des situations les plus embarrassan-



tes. » Là-dessus, Bibi gagna les arbres, se suspendit aux lianes et procéda à une singulière gymnastique qui attira sur lui l'attention des sauvages. Ceux-ci s'avancèrent prudemment et, après avoir attentivement examiné



l'animal qui gesticulait au-dessus d'eux, ils se rendirent compte qu'il ne s'agissait pas d'un singe, mais d'une araignée phénoménale, laquelle s'occupait de tisser sa toile. Certes, ils auraient peut-être essayé de la tuer,



s'ils n'avaient pas été superstitieux. En effet, dès l'enfance on leur avait appris à respecter les araignées pour les services qu'elles rendaient en prenant dans leurs toiles et en dévorant les mouches tsé-tsé qui répandaient



la maladie du sommeil. Mais, comme ils craignaient le venin de cette araignée monstrueuse, nos cannibales prirent une fuite éperdue et regagnèrent leur village. Enchanté du succès de son stratagème, Bibi revint près

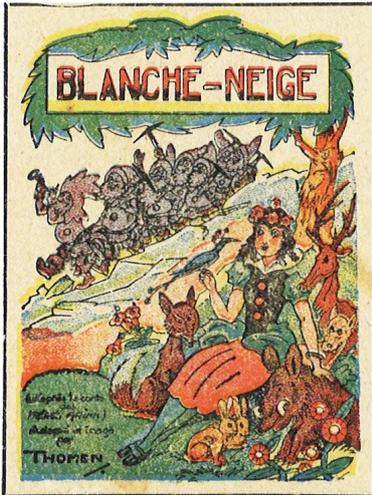
de l'officier : « Eh bien, qu'en pensez-vous, commandant ? — Ma foi, je ne peux qu'admirer ta combinaison diabolique, mais quoi qu'il en soit, je serais d'avis que nous quittions l'île dans le plus bref délai. Les sauvages



pourraient bien se ressaisir, revenir à la charge et nous embrocher tous les deux. »

FIN

## LES ALBUMS ILLUSTRÉS POUR ENFANTS



### BLANCHE-NEIGE

1 album.

#### LES AVENTURES DE LA PETITE SHIRLEY

1. Shirley et son chien.
2. Shirley en vacances.
3. Shirley chez les nègres.
4. Shirley à la recherche de Pépita.

#### LES MILLE ET UN TOURS DE L'ESPIÈGLE LILI

1. L'espiègle Lili en famille.
2. L'espiègle Lili en vacances.
3. L'espiègle Lili en pension.
4. L'espiègle Lili continue ses farces.
5. L'espiègle Lili n'en fait qu'à sa tête.
6. L'espiègle Lili en Angleterre.
7. L'espiègle Lili fait des siennes.
8. L'espiègle Lili s'amuse.

#### P'TIT ZEF, POIDS MOUCHE

1 album.



### LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS

1. Les Pieds-Nickelés se débrouillent.
2. Toujours de nouveaux exploits.
3. Ollé ! Ollé ! soyons gais !...
4. Sur les bords de la Riviera.
5. Encore d'extraordinaires équipées.
6. L'audace des Pieds-Nickelés.
7. Les Pieds-Nickelés en Amérique.
8. Attractions sensationnelles.
9. Les Pieds-Nickelés ont le filon.
10. La vie est belle !
11. Faut pas s'en faire !
12. Dans le maquis.
13. Les Pieds-Nickelés ont la guigne.
14. Les Pieds-Nickelés chez les Gangsters.
15. Les Pieds-Nickelés s'évadent.
16. Les Pieds-Nickelés, rois du caoutchouc.
17. Les Pieds-Nickelés sous les eaux.
18. Les Pieds-Nickelés radio-reporters.

### LES AVENTURES DE BIBI FRICOTIN

1. La Vocation de Bibi Fricotin.
2. Les Farces de Bibi Fricotin.
3. Bibi Fricotin fait le tour du monde.
4. Bibi Fricotin boit l'obstacle.
5. Bibi Fricotin triomphe.
6. Bibi Fricotin détective.
7. Bibi Fricotin, le roi des débrouillards.
8. Bibi Fricotin au Pôle Nord.
9. Bibi Fricotin contre Dédé Tapdur.
10. Bibi Fricotin, grande vedette.
11. Bibi Fricotin chez les Chinois.

### LES AVENTURES DE CHARLOT

1. Les aventures acrobatiques de Charlot.
2. Les bonnes farces de Charlot.
3. Les voyages extraordinaires de Charlot.
4. Les exploits sportifs de Charlot.
5. Les folles équipées de Charlot.
6. Charlot inventeur.
7. Charlot et le Kid.
8. Charlot n'est pas sérieux.
9. Charlot ne s'en fait pas.
10. Charlot resquilleur.
11. Charlot est bon enfant.
12. Charlot aux Indes.
13. Charlot détective.
14. Charlot contrebandier.
15. Charlot aviateur.

### LES AVENTURES MERVEILLEUSES DE TOTO MOKO

1 album.

### Le Capitaine FOUCHTROFF

1 album.

### LA VIE HÉROÏQUE DE JEAN MERMOZ

1 album.

### LES AVENTURES VÉRIDIQUES DU POLICIER-BAGNARD VIDOCQ

1 album.

### L'AFFAIRE DU COURRIER DE LYON

2 albums.



### CÉSAR-NAPOLÉON RASCASSE

1. Les extraordinaires Aventures de César-Napoléon Rascasse.
2. Rascasse, le grand dompteur.
3. Rascasse, roi de la jungle.
4. Rascasse, vedette de cinéma.
5. Rascasse, as de l'aviation.

### Les AVENTURES COMIQUES de PITCHOUNET

1. Pitchounet, fils de Marius.
2. Pitchounet autour du Monde.
3. Pitchounet, chasseur de fauves.
4. Pitchounet à travers la jungle.
5. Pitchounet chez les Pharaons.

### LAUREL ET HARDY

1. Les Méaventures de Laurel et Hardy.
2. Laurel et Hardy vagabonds.
3. Laurelet Hardy, gars de la marine.

### ROBIN DES BOIS

1 album.



Chacun de ces albums contient 500 dessins dont 250 en couleurs. — Prix de chaque album, France : 5 francs.  
Envoi franco de chaque album contre la somme de 5 francs pour la France (6 francs pour l'Étranger), adressée à la  
Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>.

Aucun envoi contre remboursement.

Imprimerie Charaire, à Sceaux.